

UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

**QUEER AVANT LA LETTRE**

*La vie et l'œuvre d'André Béland (1925-1980) ainsi que sa réception*

**Par Alexis Lacasse**

Département de Littératures et de Langues du Monde

Faculté des Arts et des Sciences

Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de  
Maître ès Arts en littérature comparée, option recherche

Avril 2024

© Alexis Lacasse, 2024.



UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

Département de Littératures et de Langues du Monde, Faculté des Arts et des Sciences

---

*Ce mémoire intitulé*

**QUEER AVANT LA LETTRE**

*La vie et l'œuvre d'André Béland (1925-1980) ainsi que sa réception*

Présenté par

**Alexis Lacasse**

*A été évalué par un jury composé des personnes suivantes*

**Rodica-Livia Monnet**

Président-rapporteur

**Robert Schwartzwald**

Directeur de recherche

**Catherine Mavrikakis**

Membre du jury



# RÉSUMÉ

Ce mémoire d'histoire littéraire propose une relecture critique de la biographie, de l'œuvre romanesque et poétique d'André Béland ainsi que de leur réception, en s'appuyant sur les méthodologies et théories issues des études gay et *queer*, des études portant sur l'histoire du livre et de l'édition ainsi que des approches de la réception critique et de l'analyse de discours. Dans un premier temps, cette étude situe la publication des œuvres du poète dans leur contexte d'origine, en s'intéressant aux rapports entre l'auteur et différentes maisons d'édition montréalaises et parisiennes, puis mène une enquête biographique à partir de sources documentaires multiples et variées. Dans un temps second, est offerte une analyse de l'unique roman de l'auteur, *Orage sur mon corps* (1944), dans laquelle sont abordés les intertextes homosexuels qu'il contient, son rapport aux conceptions de l'homosexualité de son temps, la nature transgressive et subversive du récit quant à la morale religieuse de l'époque, puis propose une analyse narratologique comparée inédite du roman avec la nouvelle *William Wilson* (1839) d'Edgar Allan Poe. Dans un troisième temps, est effectuée pour la première fois une analyse complète de l'œuvre poétique, incluant notamment le manuscrit inédit *Les Escales du Désir* (1940-1946) et le recueil *Escales de la Soif* (1948), sous les thèmes du vécu et du désir homosexuels, et de l'esthétique *queer* qui s'en dégage. Enfin, les deux derniers chapitres s'attellent à une généalogie des discours portés sur l'œuvre et son auteur, par la recension et l'analyse exhaustive de 80 ans de réception critique, fruits de plusieurs années de recherche.

**MOTS-CLEFS :** André Béland, *Orage sur mon corps*, *Escales de la Soif*, *Les Escales du Désir*, Edgar Allan Poe, *William Wilson*, histoire littéraire, histoire du livre et de l'édition, littérature canadienne-française, littérature et histoire LGBTQ+ au Québec, homosexualité, études gay et *queer*, romantisme, décadentisme, surréalisme, roman, poésie, psychanalyse.



## ABSTRACT

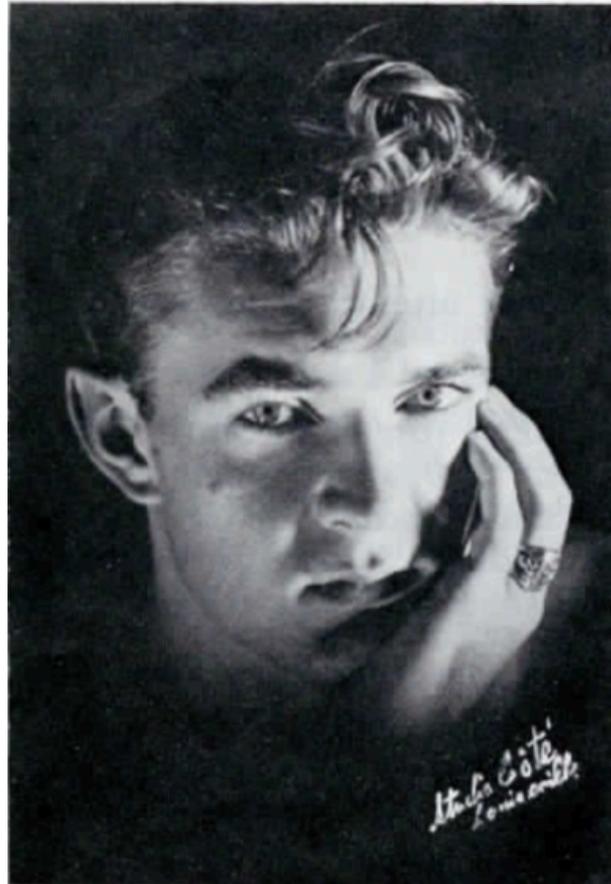
This master's thesis offers a critical rereading of the biography, the novelistic and poetic works of André Béland and their reception, based on methodologies and theories anchored in gay and queer studies, studies on the book and publishing history as well as reception theory and discourse analysis. The first chapter situates the publication of the writer's works in their original context, focusing on the relationship between the author and different Montréal and Parisian publishing houses, followed by a biographical investigation from multiple and varied documentary sources. The second chapter offers an analysis of the author's only novel, *Orage sur mon corps* (1944), — its homosexual intertexts, its relationship to the conceptions of homosexuality of the time, and the transgressive and subversive nature of the narrative in view of the religious morality of its time. The chapter concludes with an unprecedented comparative narratological analysis of the novel with Edgar Allan Poe's short story *William Wilson* (1839). Under the thematics of homosexual experience and desire and the queer aesthetics that emerge from it, the third chapter undertakes a complete analysis of the poetic work for the first time, including the unpublished manuscript *Les Escales du Désir* (1940-1946) and the collection *Escales de la Soif* (1948). Finally, chapter four and five focus on a genealogy of critical discourses on the work and its author through an exhaustive analysis of 80 years of critical reception, the result of several years of research.

**KEYWORDS:** André Béland, *Orage sur mon corps*, *Escales de la Soif*, *Les Escales du Désir*, Edgar Allan Poe, *William Wilson*, literary history, book and publishing history, French Canadian literature, Québec LGBTQ+ literature and history, homosexuality, *queer* and gay studies, Romanticism, Decadent movement, Surrealism, novel, poetry, psychoanalysis.



**À la mémoire d'André Béland (1925-1980)**

**Premier poète *queer* avant la lettre de notre littérature**



**Pour sa *fabulosité*, son courage, son audace, son talent**



# TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	I
ABSTRACT	III
HOMMAGE	V
REMERCIEMENTS	XI
AVANT-PROPOS	XIII
INTRODUCTION	1
<i>Rompre avec la thèse tranquilliste</i>	4
<i>Grandeur et décadence de Montréal</i>	6
<i>Le portrait des tourments</i>	10
<i>Une chute vers les sommets</i>	14
<i>Méthodologie et cadre conceptuel</i>	18

<b>CHAPITRE 1 — <i>André Béland, poète et romancier</i></b>	<b>23</b>
<i>Origines et années montréalaises</i>	23
<i>Nouveaux horizons</i>	27
<i>Retour au pays</i>	31
<i>Abandon</i>	34
<i>Silence radio</i>	37
<b>CHAPITRE 2 — <i>Orage d'une « lucidité » accablante</i></b>	<b>41</b>
<i>Un éditeur peu recommandable...</i>	41
<i>Une séditeuse intertextualité homosexuelle</i>	45
<i>Psychanalyse et inversion</i>	48
<i>Transgression et subversion</i>	53
<i>Narration spéculaire</i>	58
<b>CHAPITRE 3 — <i>Escales poétiques du Désir et de la Soif</i></b>	<b>69</b>
<i>Expressions d'un vécu homosexuel</i>	69
<i>Codages de l'homosexualité</i>	72
<i>Expressions d'un désir</i>	79
<i>Désenchantement et affliction</i>	85
<i>Chute et fatalité</i>	88

<b>CHAPITRE 4 — <i>Une réception orageuse</i></b>	<b>97</b>
<i>Provocation et scandale !</i>	97
<i>L'influence d'un livre</i>	117
<i>Derniers coups de feu</i>	120
<i>Tombée dans un oubli relatif</i>	124
<i>Soubresaut !</i>	126
<b>CHAPITRE 5 — <i>Traversée du désert</i></b>	<b>129</b>
<i>Des oubliettes de l'histoire littéraire à une tiède réhabilitation</i>	129
<i>Aliénation sociale et culturelle</i>	134
<i>Érotisme ou homosexualité ?</i>	137
<i>Consécration et revalorisation tardives</i>	143
<i>Persistances d'une doxa</i>	149
<b>CONCLUSION</b>	<b>153</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE</b>	<b>161</b>
<b>ANNEXE</b>	<b>179</b>



# REMERCIEMENTS

*Je tiens tout d'abord à remercier Robert Schwartzwald et Catherine Mavrikakis pour leur soutien de tous les instants et leurs précieux conseils, Jasmin Miville-Allard et Sandria P. Bouliane de Moults Éditions qui m'ont si gentiment invité à joindre l'équipe de la collection Inautidus, Dany Bérard pour sa lecture assidue et ses critiques pertinentes et pimentées (!), Béata Groves pour son travail inestimable et de longue haleine, Julien Vallières pour son « service de renseignements » inépuisable, Line McMurray et Céline B. La Terreur de l'Académie québécoise de Pataphysique pour les belles rencontres, Catherine Bernier de Bibliothèque et Archives nationales du Québec pour son aide et son enthousiasme, Dany Létourneau et Éric Bouchard de la Bibliothèque des livres rares et collections spéciales de l'Université de Montréal pour leur intérêt marqué envers mes recherches, Guylaine Brazeau du Centre de conservation Lionel-Groulx pour son dévouement rare, Olivier Lapointe du Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture au Québec pour l'accès à sa base de données*

*« intergalactique », Karine Cellard pour m'avoir formé à la recherche pendant plusieurs années, ainsi que François Côté, mon « pusher » de livres rares. J'aimerais également remercier spécialement Kathy Leduc et Rodica-Livia Monnet du Département de Littératures et de Langues du Monde pour leur support indéfectible, pour lequel je suis particulièrement reconnaissant. Et enfin je souhaite remercier la Bibliothèque des livres rares et collections spéciales de l'Université de Montréal, les Fonds de Recherche du Québec en Société et Culture, le Conseil de Recherche en Sciences Humaines du Canada, la Société bibliographique du Canada, la Fondation de Bibliothèque et Archives nationales du Québec ainsi que la Fondation Lambda pour leur soutien financier, sans quoi ce projet n'aurait jamais pu voir le jour. Merci encore à tous et pour tout !*

## AVANT-PROPOS

*Voilà maintenant, déjà, six années que je me consacre à la recherche et à la réédition d'œuvres littéraires des années 1940 à 1960 traitant de la marginalité sexuelle au Québec, ou ce qu'on nommait jadis le Canada français. C'est un corpus méconnu et souvent négligé voire ignoré et relégué à l'oubli. Cela a sans doute à voir avec cette chape de plomb historiographique qui nous a pendant longtemps privé d'une partie de notre histoire... C'est bien du mythe de la « Grande Noirceur » auquel je fais référence ici. Alors que c'est l'idée de rupture qui semble avoir prévalu et prédominé durant de nombreuses décennies dans les études québécoises, la motivation qui me pousse à poursuivre mes travaux tend davantage vers l'idée d'intégration, dans tout ce qu'elle suggère d'approfondissement de connaissances nuancées, de conciliation et de résilience. La lecture d'un ouvrage tel que *Sortir de la « Grande Noirceur »*. L'horizon « personnaliste » de la Révolution tranquille, de É.-Martin Meunier et Jean-Philippe Warren, avait fait sur moi la plus grande impression : non seulement était-il possible de concevoir les années 1940 et 1950*

*sous un autre jour, mais également de comprendre, par un examen minutieux et sensible, les motivations et les aspirations de toute une génération, en leur rendant par le fait même tout l'élan qu'on semblait leur avoir nié. C'est donc ainsi qu'a pris forme un projet d'envergure qui consiste à remédier à d'importantes lacunes dans la perception de notre passé et, ainsi, à redonner une voix à plusieurs acteurs, considérés mineurs ou tout bonnement passés sous silence, de notre histoire littéraire en ce qui a trait à la marginalité sexuelle. Le présent mémoire est donc le premier jalon académique d'une histoire de ces « perdants » de notre littérature qui connaîtra son aboutissement dans ma thèse doctorale, une Histoire de la littérature queer avant la lettre au Québec.*

*L'essentiel de mes efforts, jusqu'à présent, conjugués à ceux de mes collègues et amis, ont permis la redécouverte d'une œuvre fortement originale telle L'âne de Carpizan ou l'Évêque volant (1957) de Raymond Goulet, premier récit de notre littérature mettant en scène un personnage transgenre, qui fit l'objet d'une réédition par Moults Éditions dans la collection Inauditus ainsi que d'un article scientifique paru dans les Cahiers de la Société bibliographique du Canada. De plus, un autre projet de réédition est en cours, celui de réunir dans une anthologie tous les textes d'André Pouliot, poète et sculpteur automatisé, dont l'œuvre aurait pu sombrer entièrement dans l'oubli si ce n'était de l'initiative de Jacques Ferron qui publia une sélection de sa poésie sous le titre de Modo Pouliotico aux Éditions de la file indienne en 1957. Cette édition « définitive » est à paraître très prochainement, et sera accompagnée d'un article scientifique à paraître éventuellement. Mes intentions consistent donc à contribuer à l'avancement des connaissances au sujet de l'histoire littéraire et culturelle de la communauté LGBTQ+ au Canada et au Québec, par le biais du travail académique, mais se doublent également de la préoccupation d'assurer la diffusion, et donc de la disponibilité, des œuvres à mon corpus d'étude. Puisque les*

*éditions originales d'Orage sur mon corps et d'Escales de la Soif sont devenues avec le temps rarissimes et dès lors dispendieuses, et que la réédition du roman par Guérin en 1995 est depuis longtemps épuisée, c'est donc avec plaisir que je puis annoncer l'intention de Moul't Édition de rééditer l'œuvre complète d'André Béland, sous la forme d'une anthologie, un projet qui devrait se concrétiser au courant de la prochaine année. Il ne reste qu'à souhaiter que la recherche des ayants droit ainsi que leur accord à ce projet se déroule sans rencontrer d'obstacle.*



# INTRODUCTION

Ce mémoire d'histoire littéraire s'offre à la manière d'une étude de cas proposant une relecture critique de la biographie et de l'œuvre romanesque et poétique d'André Béland ainsi que de leur réception, des années 1940 à 2024. L'œuvre de Béland, puisqu'elle est la première à aborder la question de l'homosexualité en allant à l'encontre des codes esthétiques et des normes morales prévalant alors, détient une situation particulière et problématique dans le corpus littéraire québécois. En raison de sa nature provocatrice et ambivalente, sa réception initiale fut clivée, donc sujette à controverse. Ainsi, le statut accordé à l'œuvre, et son importance relative au sein de notre littérature, a été en proie à d'importantes fluctuations au courant des décennies : qualifiée d'œuvre obscène, d'ouvrage mineur et raté, elle a été catégorisée, à la suite d'interprétations successives, d'œuvre érotique, de cas d'aliénation bourgeoise voire considérée en tant que preuve documentaire venant appuyer les thèses de répression et de censure sous la « Grande Noirceur », cette

période correspondant généralement au retour au pouvoir de Maurice Duplessis et de son parti, l'Union Nationale, de 1944 à 1959. Elle semble, pour ainsi dire, s'être prêtée à tous les types d'analyse ainsi qu'à tous les types de conclusion. L'objectif de cette étude est donc d'apporter une meilleure compréhension des discours qui ont contribué à faire du destin critique de l'œuvre d'André Béland un cas unique et impressionnant de notre histoire littéraire, tout en apportant une interprétation de l'œuvre en tant que telle, qui se veut novatrice, en ce qu'elle ne s'inscrit ni dans le paradigme historiographique dichotomique de la « Grande Noirceur » et de la « Révolution tranquille », ni dans une perception nostalgique, et donc réactionnaire, du Québec dit duplessiste. Mes préoccupations sont d'un ordre tout autre...

Mon hypothèse, à ce point-ci de ma démarche, s'appuie sur trois constats découlant l'un de l'autre qui servent ici d'éléments de réponses préalables à la formulation d'une explication plus globale concernant la raison pour laquelle l'œuvre d'André Béland semble faire si peu consensus. Mon premier constat concerne les caractéristiques formelles, structurelles et thématiques de l'œuvre qui se veulent complexes, codées et instables, selon le désir de son auteur, entretenant délibérément dans celle-ci une ambiance qui se prête bien aux paradoxes et à la confusion, à un flou artistique certain, pourrait-on dire. Ainsi, en plus de la nature éparse de son corpus poétique — publications dans différents périodiques, inédits — requérant une synthèse, c'est une œuvre qui se livre difficilement au premier abord. Mon second constat consiste à dire qu'en raison de la nature de l'œuvre, celle-ci se prêtait aisément à des jugements catégoriques, surtout pour les représentants d'un lieu sociohistorique et idéologique déterminé, celui de la bourgeoisie canadienne-française des

années 1940-1950, qui ne pouvait émettre des commentaires qu'en fonction de critères esthétiques, théologiques et moraux, dans lesquels les idéaux de clarté, de sobriété et de résolution du récit figuraient au rang de principes cardinaux. Mon troisième constat se rapporte à un autre lieu sociohistorique et idéologique, moins déterminé celui-là, celui de la critique universitaire des années 1960 à aujourd'hui, qui a perpétué certains de ces jugements catégoriques défavorables, faisant de l'œuvre, une œuvre mineure, avec pour résultante son occultation du corpus littéraire québécois. L'œuvre, ainsi réduite à sa plus simple expression, devint alors un objet « commodifié » auquel il était aisé d'imputer son insuccès prétendu et son indigence de capital symbolique au fait qu'il s'agissait d'une œuvre de jeunesse mal écrite, défectueuse, peu lue et sans grand intérêt, sinon qu'elle pouvait servir à titre d'exemple ou de symptôme, selon la thèse à soutenir, d'une époque répressive et régressive ou alors d'un cas d'aliénation découlant de celle-ci. Ainsi, en raison de sa quasi-disparition du corpus littéraire québécois durant les années 1960-1970, lorsqu'un certain regain d'intérêt se manifesta dans la critique à partir des années 1980, les acteurs de sa redécouverte attribuèrent son effacement de l'histoire littéraire aux critiques néfastes contemporaines de sa parution, et non au silence des agents de consécration des décennies suivantes. On en vint alors à déduire que sa disparition fut causée par la censure cléricale, par un tirage marginal voire une diffusion clandestine, et même par une mise à l'Index, toutes des affirmations qui s'avèrent être erronées et qui constituent ce que je nomme la doxa tranquillisée.

## *Rompres avec la thèse tranquilliste*

La doxa tranquilliste et le mythe de la « Grande Noirceur » ont autant contribué, sinon plus, à l'occultation d'une œuvre comme celle d'André Bélard que la supposée « Grande Noirceur » elle-même. Comme le terme doxa le suggère, il s'agit avant tout de suppositions, d'idées reçues ou vagues, de lieux communs, donc d'un ensemble de croyances, d'opinions communes aux personnes qui souscrivent à la thèse tranquilliste de la « Grande Noirceur », une thèse qui trouve sa source originelle dans les slogans électoraux, les discours, les écrits des opposants à Maurice Duplessis et son Union Nationale, finalement victorieux par l'élection de Jean Lesage et du Parti libéral en 1960, synonyme du début de la « Révolution tranquille », traduction de « *Quiet Revolution* », oxymore employé par la presse anglophone au sujet de la vague de changements sociopolitiques survenue au Québec à ce moment-là, et qui furent, à mon sens, ni révolutionnaires, ni tranquilles. Le mythe de la « Grande Noirceur », qui suggère alors une période sombre et ténébreuse d'obscurantisme médiéval à même la modernité des années 1940 et 1950, suppose également l'idée d'un âge des lumières à suivre, et donc d'une révélation... En cela, cette logique historiographique manichéenne ne s'éloigne guère, ironiquement, d'une conception théologique de l'histoire, dont pourtant les réformateurs des années 1950 et 1960 voulaient tant se défaire. Ainsi, dans la forme la plus radicale de ce récit, le premier ministre Maurice Duplessis détient le rôle de « dictateur », même s'il a toujours été démocratiquement élu, le Clergé et l'État, d'appareils totalitaires de répression et de contrôle, alors que le premier peine à subvenir aux besoins de la population en termes de santé et d'éducation, que le second commence tout juste à électrifier les campagnes, et que les municipalités peinent à maintenir des forces de l'ordre

qui ne sont pas entièrement compromis par leur affiliation au crime organisé... C'est une vision assez caricaturale et diffamante de l'époque pour tout dire, et à laquelle je m'oppose. Ceci étant dit, dans le cadre de ce mémoire, j'utiliserai le terme de « thèse tranquilliste » pour décrire toute conception de l'histoire des années 1940, 1950 et 1960 au Québec qui se rapproche d'une vision manichéenne par laquelle sont opposées « Grande Noirceur » et « Révolution tranquille », et qui, se fondant sur cette dernière en tant qu'étalon historique, — lieu inédit de révolutions et de métamorphoses *ex nihilo* — jette un regard autoréférentiel sur la première, attribuant ici et là l'épithète de « précurseur » à ce qui vient automatiser en aval ladite thèse, et « doxa tranquilliste », l'ensemble des discours tendancieux et des croyances subjectives voire irrationnelles qui perpétuent cette perception de l'histoire, qui en exagèrent les traits ou qui déforment la véracité des faits, tendant, ainsi, à une forme de révisionnisme historique. C'est donc en procédant inversement, en partant des faits avérés et non supposés, en amont donc, que cette étude s'emploiera à dresser un portrait complet de la vie et de l'œuvre d'André Béland, ainsi que de sa réception, mais aussi, à proposer une contextualisation, je l'espère, plus juste et adéquate de la période historique durant laquelle il vécut, écrivit, publia, fit scandale, connut la célébrité et fut critiqué ou apprécié. Puisque c'est à Montréal qu'il fit ses études et publia ses premiers textes, j'ai cru qu'un panorama de cette ville, fort différente de celle qu'on connaît aujourd'hui, s'imposait.

## *Grandeur et décadence de Montréal*

La réalité du Montréal des années 1940-1950, lorsqu'on s'y attarde sérieusement, est loin de correspondre à l'image qu'on se fait généralement d'un Québec religieux et obscurantiste, monolithique pour ainsi dire, surtout lorsqu'est évoqué le mythe de la « Grande Noirceur » pour qualifier ces décennies cruciales à la compréhension du Québec contemporain. Un mémoire de maîtrise<sup>1</sup> en sociologie, intitulé « The Homosexual in Urban Society », déposé en 1954 à l'Université McGill, nous offre déjà un portrait fortement documenté des habitudes de socialité et des lieux de rencontre du Montréal gay des années 1950, bien que le nom de la ville y ait été changé par le fictif Easton, ce qui ne berne toutefois personne. Avant que le lieu de rencontre de prédilection des homosexuels se déplace au Parc Lafontaine, c'était le Mont Royal qui était à cet effet une destination prisée. Or, en raison des « coupes de la moralité » ordonnées par le maire Jean Drapeau, survenues durant son premier mandat (1954-1957), visant à dégarnir la végétation servant alors de couvert aux « pervers et aux criminels » et de les empêcher d'y commettre des actes « immoraux et scandaleux », la montagne reçut le triste surnom de « Mont chauve ». Un feuilleton policier comme *Le vicieux de la montagne* (1951)<sup>2</sup>, roman populaire à dix sous à grand tirage de la série « Domino Noir » d'Alexandre Huot, rappelle l'atmosphère du Mont Royal d'alors en ce qu'il met en scène un meurtre y étant survenu et laisse planer, momentanément, la suspicion du détective Alain de

---

<sup>1</sup> LEZNOFF, Maurice, « The Homosexual in Urban Society », mémoire de maîtrise, Montréal, Université McGill, 1954, 236 p.

<sup>2</sup> VERCHÈRES, Paul (pseudonyme d'Alexandre Huot), *Le vicieux de la montagne*, Montréal, Éditions Police Journal, série « Domino Noir », 1954, 32 p.

Guise sur les homosexuels qui fréquentent les parages. Inspiré d'un crime sordide avéré, le viol et le meurtre de Johnny Benson, neuf ans, par le pédophile Roland Charles Chassé, survenu le 25 février 1945, surnommé depuis le « monstre de la montagne », qui sera, ironiquement, défendu en cour par un jeune avocat du nom de Jean Drapeau<sup>3</sup>, ce roman policier s'avère, par son dénouement inattendu, car c'est un employé du cimetière situé sur la montagne qui est le meurtrier pédophile, particulièrement tolérant pour l'époque, par le discours qu'il porte, en conclusion, sur les homosexuels, qui n'ont en fait rien à voir avec cette affaire odieuse, et qui suggère donc de ne pas les traiter en tant que criminels, à une époque où l'homosexualité est criminalisée et passible de prison.

Plusieurs études de qualité<sup>4</sup> ont été publiées depuis les années 1990 portant sur divers aspects socioculturels et politiques de la métropole à cette époque, qui nous en font mieux comprendre et apprécier les réalités plurielles. Le Montréal d'alors, qualifié à la fois de

---

<sup>3</sup> Selon les informations contenues dans FISETTE, Serge, *L'Homosexualité masculine au Québec. De la Nouvelle-France à nos jours*, Montréal, Éditions Québec Amérique, collection « Dossiers et documents », 2021, p. 83-84.

<sup>4</sup> Voir, surtout :

CHARLEBOIS, Catherine et Mathieu LAPOINTE, *Scandale ! Le Montréal illicite 1940-1960*, Montréal, Éditions Cardinal, 2016, 272 p.

DE CHAMPLAIN, Pierre, *Histoire du crime organisé à Montréal de 1900 à 1980*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 2014, 502 p.

HIGGINS, Ross, *De la clandestinité à l'affirmation. Pour une histoire de la communauté gaie montréalaise*, Montréal, Comeau & Nadeau, 1999, 145 p.

LAPOINTE, Mathieu, *Nettoyer Montréal : les campagnes de moralité publique, 1940-1954*, Québec, Éditions du Septentrion, 2014, 395 p.

LARRUE, Jean-Marc, et André-G. BOURASSA, *Les nuits de la « Main »*, Montréal, VLB Éditeur, 1993, 361 p.

NAMASTE, Viviane, *C'était du spectacle! L'histoire des artistes transsexuelles à Montréal, 1955-1985*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2005, 266 p.

« Havane du Nord » comme de « ville ouverte » voire de « *vice city* » est une ville où sévit davantage le carnavalesque que le carême. Avant tout, ville de spectacles et de jazz, au *nightlife* trépidant, c'est surtout par ses nombreux cabarets, théâtres, et bars thématiques, où se produisent des artistes célèbres tels qu'Édith Piaf, Charles Aznavour, Frank Sinatra, Oscar Peterson, Carmen Miranda, Alys Robi, Olivier Guimond, Rose Ouellette, Jacques Normand et Gratien Gélinas, pour ne nommer que ceux-là, que la ville attire, notamment les touristes américains qui trouvent dans cette métropole française d'Amérique, un certain dépaysement. Alors qu'un roman comme *Le libraire* (1960)<sup>5</sup> est souvent invoqué afin d'illustrer le climat de censure entourant certaines lectures interdites, et donc de « preuve » documentaire venant soutenir les thèses de la doxa tranquilliste — alors que l'essentiel du récit se déroule dans une petite librairie de village, un contexte difficilement applicable à l'échelle de la province et encore moins à la réalité de la métropole —, un autre roman de Gérard Bessette, *La bagarre* (1958)<sup>6</sup> est quant à lui plus rarement évoqué, sans doute puisque son contenu forcerait à la nuance et à relativiser toutes ces affirmations impressionnistes, ces croyances profondément enracinées dans notre imaginaire collectif de cette époque. Dans ce dernier titre, il est question d'un trio d'étudiants assez fêtards, dont un homosexuel, ce qui ne contrevient en rien à leur amitié, qui se dévergentent ensemble dans les lieux qui faisaient alors de Montréal une ville de *party* ! Par ailleurs, il serait difficile de ne pas mentionner toute la dimension illicite des activités qui se trament à Montréal en raison de la corruption généralisée qui y

---

<sup>5</sup> BESSETTE, Gérard, *Le libraire*, Montréal / Paris, Le Cercle du Livre de France / Éditions René Julliard, 1960, 173 p.

<sup>6</sup> BESSETTE, Gérard, *La bagarre*, Montréal, Le Cercle du Livre de France, collection « Nouvelle-France », 1958, 231 p.

sévit, notamment de la police municipale, et de l'omniprésence de la pègre. Le Montréal interlope fait donc la part belle à la prostitution des maisons closes du Red Light, le trafic de stupéfiants et les fumeries d'opium du Quartier chinois, les débits de boisson clandestins (nommés « *Blind pigs* »), ainsi que les innombrables casinos illégaux et autres maisons de jeu (appelés alors « Barbotés »), Montréal ayant été pendant longtemps la plaque tournante des paris sportifs et de courses à l'échelle continentale. Ces choses étant en quelque sorte tolérées, jusque dans une certaine mesure, par des autorités complaisantes et intéressées, il n'est pas étonnant, aussi, qu'ait pu, en parallèle, se développer une scène des artistes travestis et /ou transgenres ayant pour public une audience majoritairement hétérosexuelle, avec pour représentantes Lana St-Cyr, Lili St-Clair, Bella Belle et Guilda, mais aussi ponctuellement Christine Jorgensen, ainsi que les premières soirées dansantes entre hommes, organisées par Armand Monroe au Tropical Room. C'est donc à quoi ressemble la réalité de la métropole, assez baroque dans ses extravagances je dois dire, et ce malgré les nombreuses tentatives de Pacifique Plante<sup>7</sup>, de Jean Drapeau, de l'archevêque Joseph Charbonneau, du cardinal Paul-Émile Léger, des ligues de moralité et des commissions d'enquête successives visant à en faire une ville où règne davantage l'ordre. Ces allers-retours entre carême et carnaval, dans lesquels le carnaval semble prévaloir davantage, sont pour ainsi dire constitutifs de l'identité de la ville de ces années-là, et ce jusqu'à son « nettoyage » plus systématique à partir des années 1960, c'est-à-dire pendant ce que nous nommons la « Révolution tranquille », durant laquelle

---

<sup>7</sup> Pacifique Plante, dit Pax Plante (1907-1976), fut un avocat et policier montréalais incorruptible, particulièrement célèbre pour ses actions en justice et ses descentes spectaculaires, largement relayées par la presse à sensation, contre le crime organisé et la corruption des institutions municipales durant les années 1940 et 1950. Victime de menaces multiples, visé par des attentats de toutes sortes, Plante vivra en exil au Mexique dans la semi-clandestinité jusqu'à sa mort. Voir : PLANTE, Pacifique, *Montréal sous le règne de la pègre*, Montréal, Éditions de l'Action nationale, 1950, 96 p.

seront assainies les mœurs montréalaises par le Parti civique de Jean Drapeau, qui régnera en maître de 1960 à 1986, en vue de faire de Montréal une ville « propre » et « respectable » afin d'accueillir l'Exposition universelle de 1967 et, éventuellement, les Jeux olympiques de 1976, signalant ainsi la fin définitive du *free for all* et du *party* !

### ***Le portrait des tourments***

Si la thématique de la ville fait son apparition dans la littérature canadienne-française à ce moment-là, avec des œuvres de réalisme social telles qu'*Au pied de la pente douce* (1944)<sup>8</sup> de Roger Lemelin et le célèbre roman de Gabrielle Roy, *Bonheur d'occasion* (1945), récipiendaire du Prix Fémina 1947<sup>9</sup>, c'est aussi durant ces années qu'émergent les premières avant-gardes littéraires et artistiques au Québec. Le surréalisme en est une, tout comme l'est l'automatisme, des mouvements qui feront leur impact, notamment, par la publication de manifestes tels *Prisme d'yeux*<sup>10</sup> et du célèbre *Refus global*<sup>11</sup>, tous deux lancés à quelques mois d'intervalle en 1948 à la Librairie Tranquille. Or, de déterminer dans quelle mesure l'œuvre romanesque et poétique d'André Béland s'inscrit dans ces courants alors en vogue et d'une nouveauté attrayante pour un jeune auteur de cette époque, m'appert, dans le cadre de ce mémoire, être une voie peu judicieuse. L'angle d'approche que j'ai retenu, plus pertinent

---

<sup>8</sup> LEMELIN, Roger, *Au pied de la pente douce*, Montréal, Éditions de l'Arbre, 1944, 332 p.

<sup>9</sup> ROY, Gabrielle, *Bonheur d'occasion*, Montréal, Société des Éditions Pascal, 1945, 2 volumes, 532 p. En raison de son succès épatant, le roman fit rapidement l'objet d'une réimpression par les Éditions Beauchemin en 1947.

<sup>10</sup> DE TONNANCOUR, Jacques et Alfred PELLAN, *Prisme d'yeux*, Montréal, compte d'auteur, 4 février 1948.

<sup>11</sup> BORDUAS, Paul-Émile et autres, *Refus global*, Montréal, Éditions Mithra-Mythe, 9 août 1948, 2 portefeuilles.

selon moi, concerne ce que nous pouvons appeler un sous-champ de la littérature canadienne-française consacrée au thème de la marginalité sexuelle, donc d'œuvres correspondants généralement à un croisement entre ce que l'on nomme le récit d'apprentissage et le roman psychologique. Méconnue et peu abordée par la critique, une telle production littéraire existe belle et bien, et cela même avant les années 1940 : un roman comme *Jean-Paul*<sup>12</sup>, du père Paul-Émile Farley, paru en 1929, lu et connu de toute une génération de collégiens, l'atteste déjà. Prenant sa source dans le vécu des pensionnats catholiques, un mode de vie depuis longtemps révolu mais ayant particulièrement cours à cette époque, il s'agit d'un récit-type au sujet de ce qu'on nommait alors, avec force euphémismes, les « troubles de l'adolescence », y comprendre à mots couverts, les problèmes de l'homosexualité dans des lieux clos réservés exclusivement à de jeunes écoliers de sexe masculin. C'est que si cette manière de canon littéraire, encouragé par les autorités cléricales et hautement codifié, autorise la description de certains comportements proscrits, afin de les donner en contre-exemple, et pour ensuite mieux faire place au catalogue du remord, de la culpabilité et de la honte, ce que j'ai nommé, dans un article<sup>13</sup> dans lequel j'évoquais ce type de récit, le « portrait des tourments », c'est surtout parce qu'il suppose alors la régulation d'une « déviance » passagère et donc momentanément tolérée, puisqu'elle se résout par le retour dans le droit chemin, ce rachat indispensable à la conclusion morale de ce type de récit d'apprentissage des normes sexuelles prescrites par l'Église catholique. Contrairement

---

<sup>12</sup> FARLEY, Paul-Émile, *Jean-Paul*, Montréal, Les Clercs de Saint-Viateur, 1929, 196 p.

<sup>13</sup> LACASSE, Alexis, Julien VALLIÈRES et Jasmin MIVILLE-ALLARD, « *L'âne de Carpizan ou l'évêque volant* de Raymond Goulet : Premier récit satirique transgenre québécois (1957) », *Cahiers de la Société bibliographique du Canada*, vol. 57, 2019, p. 64-65.

à ce que l'on pourrait penser, notamment lorsqu'on évoque l'hypothèse répressive de ces années de « Grande Noirceur », si je puis me permettre cette parenthèse à saveur foucauldienne, la recherche démontre que c'est précisément durant cette « Grande Noirceur » qu'une « véritable explosion discursive<sup>14</sup> » sur la sexualité se produit, puisque les exemples de « portraits des tourments » se succèdent et perdurent au moins jusque dans les années 1960<sup>15</sup>, et qu'également se multiplie les publications salaces à grand tirage, ces fameux tabloïdes, communément appelés « journaux jaunes ». Un roman désormais oublié, *La fin de la joie* (1945)<sup>16</sup>, de l'écrivaine d'origine française Jacqueline Mabit, mariée au journaliste et écrivain Pierre Baillargeon, est un bel exemple de la vigueur mais aussi de la capacité de renouvellement de ce récit-type : il s'agit, à ma connaissance, du premier roman publié au Canada français au sujet de l'homosexualité féminine. Se déroulant sans surprise dans le milieu scolaire, entre adolescentes, c'est l'histoire de Danielle qui s'éprend de Laure, cette dernière étant « un peu gars<sup>17</sup> », une passion qui occasionnera à Danielle beaucoup plus de tort que de bien puisqu'elle sombrera, durant les vacances d'été, dans la mélancolie, celle-ci étant causée par l'attente de revoir sa copine sur laquelle elle a jeté son dévolu. Évidemment, une conclusion favorable à un retour à l'hétéronormativité se produit, Danielle

---

<sup>14</sup> FOUCAULT, Michel, *Histoire de la sexualité, vol. 1 : La volonté de savoir*, Paris, Éditions Gallimard, collection « Tel », 1976, p. 25.

<sup>15</sup> *Derrière le sang humain* (1956) de Robert Pelchat, « Un homme de trente ans » (*Écrits du Canada français*, vol. VI, 1960) de Rossel Vien (sous le pseudonyme de Gilles Delaunière), *Délivrez-nous du mal* (1961) de Claude Jasmin, *Amadou* (1963) de Louise Maheux-Forcier, et même dans une certaine mesure, *Les Hypocrites* (1945) de Berthelot Brunet, sont tous des titres qui répondent aux critères du « portrait des tourments » en ce qui concerne les formes d'expressions littéraires de la marginalité sexuelle.

<sup>16</sup> MABIT, Jacqueline, *La fin de la joie*, Montréal, Éditions Lucien Parizeau & Compagnie, 1945, 226 p. (Doté d'une préface du révérend père Augustin Deslauriers, O.P.)

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 61.

trouvant dans un collègue masculin, studieux comme elle, un point d’ancrage et de sortie de cette déviance temporaire qui, nous explique-t-on « scientifiquement » dans la préface à forte teneur psychanalytique du révérend père Augustin Deslauriers, dominicain, était causée par « l’amour pour son père<sup>18</sup> », ce dernier étant victime d’une longue maladie incurable dont il finira par mourir, donc par une sorte de transfert abracadabrant dont seule la psychanalyse possède le secret ! Qui dit sous-champ littéraire, dit forcément horizon d’attente spécifique à ce type de récit, et c’est ainsi que le livre de Mabit reçut un accueil particulièrement élogieux, voire même dithyrambique à certains égards<sup>19</sup>, de la part de la critique, qui encensa son talent d’écrivaine, notamment son style épuré, sobre et équilibré ainsi que la qualité de son élaboration patiente et discrète d’un récit psychologique dont l’analyse fine possède une valeur scientifique certaine...

C’est donc à partir des années 1940 que s’élabore, se précise et que s’arrime au paradigme psychanalytique un discours littéraire moralisateur à prétention scientifique sur la sexualité au Canada français. Qui l’eût cru ? Surtout en pleine Grande Noirceur ! Ce qu’il faisait noir, noir à ne plus rien y voir... Trêve de railleries. Nous pourrions même parler d’un dispositif discursif sur le sexe, en ce que les instances discursives de l’institution littéraire autorisent certains discours et certaines représentations, ceux qui se plient aux exigences et aux codes du modèle prescrit par l’Église catholique, et récusent, par voie de conséquence, toute altération aux normes et à la morale ainsi constituées et valorisées. C’est donc la notion

---

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 9. (Préface)

<sup>19</sup> Roger Duhamel ira même jusqu’à crier au chef d’œuvre dans sa critique du roman (*L’Action Nationale*, vol. XXVI, n° 3, novembre 1945, p. 224-229) et Guy Jasmin élèvera son talent au niveau de Germaine Guèvremont et de Gabrielle Roy (*La Revue Populaire*, novembre 1945, p. 6 et 79).

foucaldienne de vérité sur le sexe, de vérité de l'âme pour reprendre le genre de formules auxquelles un critique influent comme Roger Duhamel avait recours, « d'objectivité », en somme, qui tend à prévaloir et qui suggère, conséquemment, une méthode de guérison des déviations décrites par Mabit, par exemple, lesquelles sont absoutes par la foi, la moralité et l'hétérosexualité. Il m'apparaît donc d'une flagrante évidence qu'un roman comme *Orage sur mon corps*, s'inscrit en faux contre ces discours de régulation et ce canon littéraire réservé au thème *de cet amour qui n'ose dire son nom*, pour reprendre ici le vers célèbre d'Alfred Douglas<sup>20</sup>. Non seulement Béland ne propose pas de résolution morale à son récit, mais suggère qu'après avoir succombé à ses penchants « pervers », son protagoniste en vient à accepter son « anormalité » ! Comble du comble, dès lors, l'auteur ne peut que susciter la désapprobation et provoquer le scandale. Ce qu'il fit !

### *Une chute vers les sommets*

Un second angle d'approche concerne la présence dans l'œuvre romanesque et poétique d'André Béland, non pas de formes de décadence dans l'acception plus générique de ce terme, mais plus particulièrement de décadentisme, ce courant littéraire et artistique d'esthètes et de *dandys* ténébreux « fin de siècle » — créatures de la nuit non loin de la figure du vampire —, trouvant ses racines dans le romantisme et le symbolisme, ce qui suggère une recherche littéraire et un travail intellectuel beaucoup plus soutenus sur les plans formels, structurels et thématiques que bien des critiques de son œuvre ont pu laisser entendre. En ce

---

<sup>20</sup> « The love that dare not speak its name », vers issu du poème « Two Loves », publié dans le journal oxfordien *The Chameleon*, en décembre 1894, et qui, si on se rappelle bien, sera utilisé contre Oscar Wilde, en tant que « pièce à conviction » lors de son procès criminel pour sodomie et grossière indécence en 1895, accusations pour lesquelles il sera reconnu coupable et condamné à deux ans de travaux forcés.

sens, les références littéraires avec lesquelles Béland compose sont particulièrement impressionnantes considérant que le jeune poète n'avait alors que dix-sept à dix-huit ans au moment de la parution de ses premiers textes. Or, le décadentisme, tout comme le romantisme et le symbolisme étant des mouvements très vastes, il sera ici davantage question des représentants de ces mouvements dont les œuvres voire leurs vies, en ce que celles-ci se confondent plus souvent que rarement, par leur volonté de faire de leur vie, une œuvre, ont radicalement établi une esthétique de la déchéance, de la perte morale, inextricable et sans lendemain. C'est ce que Pierre Minet nommait éloquemment la « chute vers les sommets<sup>21</sup> ». Celle-ci constitue une véritable tradition, une malédiction littéraire parfaitement stéréotypée, dont toute une littérature, dans laquelle émerge la figure du « poète maudit », un décalque du mythe de l'ange déchu (ou archétype si l'on veut se faire jungien), et entretenue par une filiation des plus fascinantes, précisément puisqu'elle est inquiétante et troublante, semble être accablée et hantée : d'Edgar Allan Poe et Charles Baudelaire à Arthur Rimbaud et Paul Verlaine, et ce jusqu'à William S. Burroughs, tout en passant par Oscar Wilde, Alfred Jarry, Antonin Artaud, Roger Gilbert-Lecomte et Jean Genet, pour donner ici des exemples des plus patents à cet égard. Le lien qui unit ces écrivains est sans aucune doute leur marginalité littéraire, le caractère novateur et scandaleux de leurs écrits, ainsi que leurs destins plus souvent que rarement, tragiques. Il y a également prépondérance, chez plusieurs, d'une thématique homosexuelle dans leurs œuvres. Cela ne surprend guère considérant que l'homosexualité, à leur époque, est perçue comme une

---

<sup>21</sup> MINET, Pierre (présentateur) et Michel DUPLESSIS (réalisateur), « Hommage à Roger-Gilbert Lecomte pour le 20<sup>e</sup> anniversaire de sa mort », émission *Soirées de Paris* diffusée sur la Chaîne Parisienne, le 29 décembre 1963, 1h 14m.

déchéance morale, une fatalité, dont on ne peut point se défaire, ce qui indique une correspondance (ou transférabilité) entre le thème récurrent de la déchéance morale contenu dans leurs œuvres et la déchéance morale qu'occasionne l'homosexualité, plus spécifiquement. Il est donc plus que conséquent pour un jeune écrivain homosexuel des années 1940 comme André Béland de se référer et de s'identifier à certains de ces modèles, qu'il admire sûrement, tous dotés d'un grand prestige littéraire, tout en s'inspirant d'écrivains plus modérés qu'étaient Marcel Proust, André Gide, Jean Cocteau et Marcel Jouhandeau, plus bourgeois dans leur conception de l'art. Le fait de vouloir s'inscrire dans cette tradition suggère que Béland recherchait une certaine forme de reconnaissance plus spécifique, et que la démarche du jeune poète en quête de sa vérité aboutisse à son « élection » au sein du panthéon de ces illustres aïeux.

Ainsi, une fois ces deux angles d'approche réunis, on obtient une première problématique qui consiste à apprécier et à estimer dans quelle mesure l'œuvre romanesque et poétique d'André Béland s'inscrit ou s'oppose à la production locale susmentionnée, le récit d'apprentissage moral à teneur psychologique portant sur la marginalité sexuelle, ainsi qu'à la production étrangère précédemment évoquée, la tradition de la poésie décadente, dite maudite, afin de déterminer la spécificité et l'originalité de l'œuvre, par ce qu'elle suggère de syncrétisme, par rapport au champ littéraire canadien-français de l'époque. Découlant de cette première, une seconde problématique consiste à voir comment la posture auctoriale qu'adopte Béland, souvent issue de son propre vécu biographique, rend compte d'une conception marginale de la littérature et de l'existence, et dont découle une esthétique qui, en raison de plusieurs de ses articulations subjectives singulières, préfigure ce que nous

nommons désormais l'esthétique *queer*, dont le *camp* est une manifestation privilégiée. Or, étant conscient que ce qualificatif s'applique actuellement à des considérations identitaires et artistiques contemporaines, il m'appert nécessaire ici de nuancer cette appellation afin de l'adapter au contexte historique qui nous intéresse ici. Alors que le terme *queer* est désormais utilisé afin de décrire une identité de genre ainsi qu'une orientation sexuelle fluides, ne répondant pas aux critères de la binarité sexuelle et de l'hétéronormativité, l'acception historique de ce terme, avant sa réappropriation positive<sup>22</sup> à partir des dernières décennies du 20<sup>e</sup> siècle, renvoyait davantage à l'idée d'étrangeté, de marginalité, d'anormalité et d'excentricité voire de fantaisie et de frivolité, tout en étant, évidemment, dans son application dans le langage courant, une injure homophobe et transphobe. Ceci étant dit, une première réappropriation, antérieure à celle que nous connaissons aujourd'hui, avait déjà eu lieu, et ce dès la fin des années 1940. Mais elle relevait alors de la dimension négative accordée à ce terme, s'appropriant alors tous les aspects définitionnels dénigrants, dévalorisants, discriminants et stigmatisants. C'était pour ainsi dire une forme pessimiste d'affirmation à laquelle l'homophobie intériorisée n'était pas étrangère. Un auteur américain célèbre, pour ne pas dire infâme, comme William S. Burroughs<sup>23</sup>, atteste déjà de son usage

---

<sup>22</sup> Je pense notamment au slogan « We're here. We're queer. Get used to it » popularisé par le regroupement militant Queer Nation à partir des années 1990.

<sup>23</sup> William Seward Burroughs II, dit William Lee ou Bill Lee (1914-1997), fut un écrivain américain particulièrement tourmenté et inquiétant, célèbre ou plutôt infâme pour avoir accidentellement tué sa seconde femme, Joan Vollmer, d'une balle en pleine tête lorsqu'ils étaient ivres et drogués, en tentant de reproduire la performance de Guillaume Tell... L'écrivain et son œuvre sont considérés par plusieurs critiques comme l'inspiration principale des membres de la Beat Generation, dont Burroughs était l'aîné, notamment dans les œuvres d'Allen Ginsberg et de Jack Kerouac, chez qui il semble être une figure obsédante.

dans ce sens, notamment dans ses premiers romans<sup>24</sup> de nature plus autobiographique tels que *Junkie* (1953), *Queer* et *Naked Lunch* (1959), qui font la part belle (ou plutôt horrifique) à la marginalité sexuelle et sociale, à la dépendance aux narcotiques et à la contagion, à la hantise de soi, à la culpabilité et à la honte. C'est donc à cette première réappropriation, négative, à laquelle ce mémoire réfère principalement, et c'est pourquoi j'ai décidé de recourir, afin de circonscrire l'usage de ce terme et ainsi d'éviter toute confusion, au terme plus adéquat de « *queer* avant la lettre », qui renvoie alors à son historicité.

### ***Méthodologie et cadre conceptuel***

La méthodologie retenue pour ce mémoire correspond au croisement de différentes approches théoriques et de différents corpus, qu'autorisent le champ des études littéraires comparées. J'analyserai ainsi principalement l'œuvre littéraire d'André Béland dans son intégralité, tout en la comparant à d'autres œuvres de la littérature canadienne-française, lorsque jugées à propos, ainsi qu'à des œuvres issues des littératures française, anglaise et américaine, notamment celles d'Edgar Allan Poe et d'André Gide, qui s'imposent en raison des rapports intertextuels prononcés qu'entretient l'œuvre de Béland avec ceux-ci, comme nous le verrons plus précisément dans les chapitres à venir. Le cadre conceptuel que j'ai retenu s'inspire principalement des études gay et *queer*, des études culturelles et des études portant sur la sexualité, notamment les travaux de Guy Hocquenghem, de Michel Foucault, de Didier Eribon et de Jack Halberstam, que j'applique à la réalité canadienne-française de

---

<sup>24</sup> BURROUGHS, William S., (sous le pseudonyme de William Lee), *Junkie. Confessions of an Unredeemed Drug Addict*, New York, Ace Books, 1953, 166 p. ; *Queer*, New York, Viking Press, 1985, [1951-1953], 134 p. (Ce roman, écrit entre 1951 et 1953, n'a été publié qu'en 1985, selon la volonté de son auteur.) ; *[The] Naked Lunch*, New York / Paris, Grove Press / Olympia Press, 1959, 255 p.

l'époque, tout en m'appuyant sur les études de Robert Schwartzwald, de Victor-Laurent Tremblay et de Michel Denance.

Il m'apparaît important de préciser ici que la psychanalyse, dans le cadre de ce mémoire, ne figure pas au rang des méthodes d'analyse auxquelles j'aurai recours, et que c'est plus précisément en tant qu'objet d'histoire, en tant que discours historique ayant influencé fortement les représentations littéraires, que je la considérerai. Si j'ai recours à la terminologie psychanalytique c'est alors pour préciser, dans l'interprétation que je mène des textes à mon corpus, là où justement son influence prend forme et à quels types de savoirs, pour ne pas dire de croyances, l'auteur se réfère. En ceci, j'évite ainsi de commettre une redondance méthodologique, qui consisterait à analyser par la psychanalyse des œuvres traversées par celle-ci, ce qui me mettrait, à mon sens, dans une situation de conflit d'intérêt théorique et intellectuel, car l'analyse qui en résulterait serait hautement autoréférentielle, exempte de distance critique, et pouvant alors donner dans la tautologie. La seule exception concerne les mécanismes de défense du psychisme, observables, quantifiables et objectifs, qui sont d'ailleurs toujours en usage dans la psychiatrie contemporaine.

Puisque ce mémoire s'évertue à dresser un portrait le plus complet possible de l'auteur et de son œuvre, il m'était alors nécessaire de recourir aussi aux méthodologies propres aux études portant sur l'histoire du livre, de l'imprimé et de l'édition au Québec. À cet égard, je m'appuierai sur les travaux les plus récents de Jacques Michon. La recherche de sources primaires, de preuves pour ainsi dire, notamment de documents d'archives tels des manuscrits et les correspondances, permettent de jeter un regard plus pointu et plus renseigné sur les acteurs de cette recherche et leur production littéraire, ainsi que de

l'« agentivité » dont ils ont fait preuve dans leurs milieux, à leur époque, et cela afin de reconstituer les dynamiques en cours alors dans le milieu de l'édition. C'est la meilleure manière de procéder, selon moi, afin de pallier à certaines lacunes historiographiques et biographiques, d'éviter des affirmations hâtives, et de contribuer à l'avancement des connaissances avec plus de certitude et d'objectivité.

Enfin, puisque ce mémoire propose également une recension exhaustive des discours portés sur l'œuvre et l'écrivain, donc une généalogie de sa réception critique, s'échelonnant sur quatre-vingts ans, les méthodologies propres à l'analyse de discours et de la théorie de la réception, ainsi que dans une certaine mesure, leur sociologie, seront mises de l'avant en se basant sur les travaux d'autorité de Pierre Bourdieu et de Hans Robert Jauss, tout en tenant fortement compte des travaux de Lucie Robert, de Karine Cellard et de Vincent Lambert à ce sujet. J'ai opté pour la division de la réception critique en fonction de critères temporels qui me semblaient évidents : ainsi, le chapitre 4 porte sur la réception au moment de la publication de l'œuvre du poète et des quelques années la suivant, donc de 1944 à 1959 ; tandis que le chapitre 5 porte sur sa réception dite contemporaine, c'est-à-dire de 1960 à aujourd'hui. Le choix méthodologique de mener une analyse exhaustive et diachronique au chapitre 4 est motivé par le fait que cette méthode retrace chronologiquement la parution des recensions, et donc des discours, et m'apparaît pertinente dans la mesure où elle permet de reconstituer dans son intégralité la polémique que la parution d'*Orage sur mon corps* a occasionné. De plus, cette approche m'a permis de m'éloigner de la seule réception critique — plus intellectuelle — afin d'explorer une réception plus populaire voire culturelle qui donne une idée aussi importante, selon moi, de la perception de l'œuvre à l'époque de sa

publication. C'est une méthode qui n'avait pas encore été employée jusqu'ici, et dont j'estime qu'elle parvient à remédier aux lacunes des tentatives précédentes, qui ont parfois aboutis à des résultats partiels et, dans certains cas, partiels. Le traitement de la réception contemporaine, au chapitre 5, sera thématique, en ce que c'était le meilleur moyen, je crois, de faire ressortir les principaux angles d'approche de la réception critique depuis 1960, à savoir : l'aliénation, l'érotisme, l'homosexualité, la censure et la clandestinité. La collecte des données, fruit de plusieurs années de recherches, pour un total de 107 recensions, a été réalisée par la compilation et le collationnement de nombreuses listes bibliographiques puis comblée par les résultats obtenus, sous certaines entrées précises, du moteur de recherche du projet *La Vie littéraire au Québec*, développé par Olivier Lapointe, qui m'a permis notamment de consulter toutes les publicités publiées au sujet d'André Béland et de découvrir certaines recensions qui n'avaient pas été jusqu'ici colligées dans les listes existantes, et qui figurent désormais en annexe à ce mémoire.



# CHAPITRE 1

## *André Béland, poète et romancier*<sup>25</sup>

### *Origines et années montréalaises*

Originaire de la Mauricie, André Béland vient au monde le 3 novembre 1925 à Trois-Rivières dans la paroisse de l’Immaculée-Conception<sup>26</sup>. Il est le premier né de Lucien Béland, industriel, et Alice Turgeon, qui auront trois autres enfants : Madeleine, René et Suzanne.

---

<sup>25</sup> Ce chapitre est une synthèse d’informations factuelles biographiques provenant en partie des sources suivantes : FALARDEAU, Pierrette, « Écrivains de la Mauricie. Écrivains de valeur aujourd’hui dans l’oubli. André Béland *écrivain maudit !* », *Image de la Mauricie*, vol. 7, n° 2, octobre 1982, p. 15-16 ; BEAUDRY, Jacques, « BÉLAND, André (1926-1980) », *La philosophie & le Québec. Des noms et des notes*, tome 1, Sherbrooke, Ex Libris, 1989, p. 18-19 ; LANIEL, Carole-Andrée, « André Béland : Premier poète de l’érotisme au Québec », mémoire de maîtrise, Montréal, Université du Québec à Montréal, 1991, 85 p. ; LAMY-BEAUPRÉ, Renaud, « Entre silence et décadence. L’œuvre d’André Béland », mémoire de maîtrise, Montréal, Université de Montréal, 2013, p. 75-109.

<sup>26</sup> Selon son acte de baptême, daté du 4 novembre 1925. (*Registres Photographies au Greffe des Trois-Rivières*, Cathédrale de l’Assomption, 1925, B173 : Joseph-Jean-Philippe-André Béland.)

Fils aîné de cette famille bourgeoise propriétaire de manufactures de chemises et de lingerie, André Béland est pensionnaire durant son enfance à Maskinongé puis à Trois-Rivières. Il effectue ses études à Montréal, tout d'abord au collège Jean-de-Brébeuf, de 1938 à 1942, et enfin au Collège Sainte-Marie, de 1942 à 1943, où il obtient son baccalauréat. C'est durant ses cours de rhétorique, de grec et de latin qu'il fait la connaissance de François Hertel, de son véritable nom Rodolphe Dubé, qu'il a comme professeur. Ce jésuite anticonformiste — distributeur « sous le manteau » de lectures séditeuses et qui défroquera plus tard —, essayiste et romancier, est un acteur particulièrement important du milieu intellectuel canadien-français des années 1930 et 1940. Personnage hors de l'ordinaire, grand animateur de la scène littéraire et artistique, Hertel, dans ses ouvrages<sup>27</sup>, fait montre d'une grande ouverture et d'une grande sensibilité face aux malaises existentiels des jeunes de la génération de Béland, n'ayant connus que les affres de la Grande Dépression et de la Seconde Guerre mondiale, mais aussi de la fascination qu'éprouvent plusieurs de ceux-ci pour les avant-gardes que sont le surréalisme et l'automatisme. Bref, ce religieux marginal et favorable à l'avènement de formes d'expressions nouvelles dans les arts et les lettres au Canada français, jouera un rôle non négligeable dans la future carrière littéraire de Béland. Ce dernier, sous l'encouragement (ou la pression) d'Hertel, mais surtout grâce à son concours, fait publier ses premiers textes<sup>28</sup>, de courts poèmes en vers et d'autres moins brefs en prose, dans des revues et des journaux en vue de l'époque tels *Gants du ciel*, *La Nouvelle Relève*, *Amérique française*,

---

<sup>27</sup> Notamment dans *Leur inquiétude* (Montréal, Éditions Jeunesse A.C.J.C. / Éditions Albert Lévesque, 1936, 244 p.) et *Le Beau risque* (Montréal, Éditions Bernard Valiquette / Éditions de l'Action canadienne-française, 1939, 136 p.), ce dernier ayant été réédité en 1942 chez Fides.

<sup>28</sup> Voir Corpus primaire en Bibliographie, p. 162.

*Le Jour et Le Temps*, des publications laissant une place de premier plan aux nouveaux talents, aux poètes naissants de cette génération montante, dans lesquelles le nom d'Hertel, et son magistère, ne figurent jamais bien loin. Ce sont donc des années déterminantes pour André Béland : il a alors entre dix-sept et dix-huit ans, étudie en philosophie à l'Université de Montréal et n'est guère souvent en classe tant la vie animée de la métropole le convie à prendre part aux milieux intellectuels et artistiques montréalais, à ce moment-là, en pleine ébullition. Il faut savoir que ce milieu restreint d'avant-gardistes bouillonnants, organisés autour de quelques maisons d'édition, revues, librairies et établissements d'enseignements, possèdent aussi leurs circuits et relais informels<sup>29</sup>. Béland est donc exposé à ce milieu de gens cultivés et d'artistes, les fréquente et aspire à y détenir une place, et cela se fera pour lui par la poésie et la littérature. Il se lie d'amitié avec les frères Bernard et André Jasmin<sup>30</sup>, qui sont alors respectivement étudiants en philosophie à l'Université de Montréal et en peinture à l'École du meuble, et Gaëtan Barrette, lui aussi étudiant en philosophie à l'Université de Montréal, mais surtout avec Pierre Beaudet, poète tout comme lui, avec qui il préfère sécher les cours pour flâner le jour de café en librairie, sûrement chez Henri Tranquille, rencontrant écrivains et leurs œuvres, des lieux qui favorisent l'expression de ses ambitions littéraires, et le soir de cabaret en taverne, peut-être même dans le Red Light, rencontrant des gens qui lui

---

<sup>29</sup> D'éminents personnages, tels : l'artiste et professeur Paul-Émile Borduas fait valoir ses conceptions de plus en plus radicales de l'art acquises en Europe à l'École du meuble où il enseigne ; le critique et professeur d'histoire de l'art Maurice Gagnon et l'avocat et collectionneur d'art, grand mécène, Jos Barcelo reçoivent chez eux très fréquemment ; la Librairie Tranquille est le lieu de plusieurs expositions et lancements ; et enfin, le peintre Alfred Pellan ouvre les portes de son atelier à chaque premier vendredi du mois.

<sup>30</sup> André Jasmin illustrera la couverture de l'édition originale d'*Orage sur mon corps*, parue aux Éditions Serge [Brousseau] en 1944, tandis que son frère, des décennies plus tard, préfèrera la réédition du roman parue chez Guérin en 1995.

ressemble dans des lieux qui favorisent l'expression de son identité sexuelle. Car il est bien évident que pour cet adolescent fort excentrique pour les normes de son temps, qui aimait se travestir, se farder et arborer moult bijoux, son identité de genre particulièrement *queer* et son homosexualité, ou à tout le moins sa bisexualité, ne pouvaient que difficilement s'exprimer et se vivre pleinement dans un cadre aussi restrictif que celui de sa région natale où la chose semble connue mais pour laquelle la discrétion demeure de mise. Or, il semble que ses parents, peu puritains et plutôt fêtards, ne faisaient pas grand cas de ses comportements flamboyants, à condition que ceux-ci se limitent à la sphère privée et ne débordent pas publiquement, ce qui nuirait forcément à l'image « de marque » de cette famille bourgeoise prospère, entrepreneuriale, unie et respectée, sur laquelle les lettres et les arts, la culture, n'avaient que peu sinon pas d'emprise, au grand dam de leur fils, ce fabuleux mouton noir. La découverte récente d'un nouveau milieu, tranchant nettement avec celui familial dans lequel il ne se retrouve guère, explique en partie le sentiment de révolte qui anime alors Béland. Cet adolescent sensible, s'opposant aux valeurs matérialistes de son milieu d'origine<sup>31</sup>, cherche alors à exprimer ce conflit par le biais de la chose littéraire. C'est donc sous le signe de la provocation qu'il faut comprendre la publication des premiers textes de Béland, notamment dans une revue personnaliste et réformiste comme *La Nouvelle Relève*. Or, ces quelques poèmes en vers et en prose n'étaient que le prélude à un affrontement frontal : la publication de son premier et unique roman, *Orage sur mon corps*, aux très récentes Éditions Serge [Brousseau], un éditeur qui en est alors à ses premières

---

<sup>31</sup> Le grand-père et le père de Béland étaient reconnus alors pour être d'intransigeants industriels, peu soucieux des conditions de travail de leurs employés, mais aussi pour leurs tempéraments alcooliques et par moment colériques.

publications<sup>32</sup>. À sa parution, en octobre 1944<sup>33</sup>, l'ouvrage fait scandale, et la critique *orageuse* s'abat sur le jeune poète pendant plusieurs mois, et ce, sans ménagement, malgré les plusieurs appels à la modération qui interviennent en sa faveur.

### *Nouveaux horizons*

Échaudé par cette première expérience du monde des lettres canadiennes-françaises, quoique bénéficiant néanmoins d'une certaine notoriété que lui confère cette controverse, Béland abandonne rapidement ses études de philosophie à l'Université de Montréal et quitte le Québec vers des horizons plus enviables voire plus cléments : Paris et la Sorbonne. Or, y serait-il exilé de force par un père colérique, outré de cette profanation de la réputation et de l'honneur familial que représente *Orage sur mon corps*, qui, selon les dires de Jocelyn Morneau, « aurait déferlé de librairie en librairie afin de réunir le plus d'exemplaires, pour ensuite les lancer dans la Rivière du Loup, du haut du pont de Louiseville<sup>34</sup> », afin qu'il s'y tienne tranquille, obtienne un diplôme utile au rôle que veut lui attribuer son père au sein de l'entreprise familiale et s'y fasse, en quelque sorte, oublier ? Il est difficile de dresser un portrait exact de ces années à l'étranger, tant le jeune poète laisse si peu de traces, occupé qu'il est à vivre aux quatre vents. Néanmoins, l'itinéraire littéraire (autant avéré qu'imaginaire) d'André Béland permet, dans une certaine mesure, d'attester certaines étapes,

---

<sup>32</sup> Fondées en avril 1944, les Éditions Serge font paraître dans un premier temps *L'Art du théâtre* d'Henri Ghéon et un ouvrage collectif intitulé *Péguy et la vraie France*. *Orage sur mon corps* et *Deux heures de fou rire* de Mario Duliani sont les deux premiers inédits d'auteurs canadiens publiés par l'éditeur, tous deux parus en 1944.

<sup>33</sup> Comme l'annonce la réclame publicitaire des Éditions Serge, adjointe d'une photographie de l'auteur. (*Le Canada*, 17 octobre 1944, p. 18)

<sup>34</sup> Propos recueillis par Renaud LAMY-BEAUPRÉ, *op. cit.*, p. 88.

certaines escales, autant de tentatives que de ratages, qui ponctuent la trajectoire volage du poète durant ces années. À Paris, Béland prendra part au climat mondain de la capitale. Il y fréquente, semble-t-il, les célèbres écrivains homosexuels Marcel Jouhandeau et Jean Cocteau, et y mène une vie faste, rente familiale oblige... Enfin, il mène la vie d'artiste bohème qu'il désirait tant : nomade, il découvre l'Europe et séjourne à quelques reprises au Maroc, vit de nombreuses histoires amoureuses, autant d'*amitiés particulières* sans lendemain, se prostitue même, paraît-il, et s'adonne aux toxiques et aux stupéfiants, d'une soif insatiable à l'image du grand buveur d'absinthe qu'il est... En octobre 1945, un article et une rubrique<sup>35</sup> du supplément littéraire du journal *Le Canada* nous annonce en grande pompe la parution prochaine, aux Éditions Serge, désormais devenues les Éditions Serge Brousseau, d'un recueil de poèmes portant le titre provocateur de *La Vipère égoïste* dont on souligne les « vers profondément humains et très imagés », ainsi que de « pourparlers » entre Brousseau et « Hollywood » en vue d'une adaptation cinématographique d'*Orage sur mon corps*... Évidemment, il faut déceler ici le sensationnalisme et la mythomanie caractéristiques de Brousseau, ce dernier étant plus qu'intéressé à relancer la polémique autour de Béland et de son roman afin d'écouler ses stocks d'exemplaires. Sans surprise, ces deux projets ne verront jamais le jour, faute d'avoir réellement existés... En avril 1946, Béland soumet aux Éditions Fernand Pilon un recueil de trente-deux poèmes, composés entre 1940 et 1946, intitulé *Les Escales du Désir*. Dans la lettre<sup>36</sup> qu'il adresse à cet éditeur montréalais, il explique ne pas

---

<sup>35</sup> [ANONYME], « Grandes activités aux Éditions Serge Brousseau » et « Encore André Béland ! », *Le Canada*, supplément Littérature, 22 octobre 1945, p. VIII.

<sup>36</sup> Lettre d'André Béland aux Éditions Fernand Pilon, 19 avril 1946, Fonds Fernand Pilon (P66), Université de Sherbrooke (Manuscrits refusés).

avoir soumis ce tapuscrit<sup>37</sup> à son éditeur, Serge Brousseau, en raison « de sa lenteur à publier ce qu'on lui confie », et propose même, si son recueil l'intéresse, de lui faire parvenir « la 2<sup>e</sup> édition définitive » d'*Orage sur mon corps*. Malheureusement, Béland essuiera le refus du directeur littéraire de cet éditeur montréalais, Alphonse Loiselle, pour des raisons qu'il explique, dans sa lettre<sup>38</sup>, être liées au « genre littéraire » et au fait qu'ils ont « actuellement trop de volumes sur le métier ». En octobre 1946, Béland soumet à nouveau le tapuscrit de son recueil, cette fois-ci à la Société des Éditions Pascal. Or, en raison de la situation financière précaire de cette jeune maison d'édition<sup>39</sup>, ce projet ne verra pas le jour, son directeur, Gérard Dagenais, surpris du succès que fut la publication de *Bonheur d'occasion* (1945) de Gabrielle Roy, « visiblement dépassé par les événements<sup>40</sup> », et surmené de travail, mettra fin aux activités de sa société cette même année<sup>41</sup>. Ce qui est intéressant ici, c'est surtout l'empressement de Béland à vouloir rééditer son roman auprès d'un autre éditeur, insatisfait qu'il est des services de Brousseau. Ceci laisse à croire que le tirage serait déjà épuisé, et qu'en raison de la polémique survenue à la suite de sa parution, Béland estime qu'il reste encore quelque chose à dire, et donc à capitaliser, dans une édition définitive qui

---

<sup>37</sup> Ce tapuscrit est disponible aux Archives nationales de Montréal dans le Fonds Société des Éditions Pascal avec lequel figure une lettre de l'auteur adressée à Gérard Dagenais, le directeur de cette société. BÉLAND, André, *Les Escales du Désir*, Bibliothèque et Archives nationales du Québec, MSS381, 1940-1946.

<sup>38</sup> Lettre d'Alphonse Loiselle à André Béland, 26 août 1946, Fonds Fernand Pilon (P66), Université de Sherbrooke (Manuscrits refusés).

<sup>39</sup> L'éditeur est notamment incapable de verser les redevances du livre de Gabrielle Roy à son auteure, prévues au contrat. MICHON, Jacques (dir.), *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XX<sup>e</sup> siècle, vol. 2 : Le temps des éditeurs, 1940-1959*, Montréal, Fides, 2004, p. 74.

<sup>40</sup> *Ibid.*

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 75.

suggère une surenchère par rapport au texte original. Or, cette édition définitive demeure inédite et introuvable. En janvier 1947, un article<sup>42</sup> annonce que l'auteur d'*Orage sur mon corps* sera un des représentants de la littérature canadienne, sur lesquels « on compte particulièrement », à l'occasion d'une « manifestation spéciale en l'honneur de notre littérature », donné à Paris à l'Hôtel de Massa par la Société des Gens de Lettres. Cet évènement mondain et diplomatique de haut vol, présidé par nul autre que le futur gouverneur général du Canada, Georges Vanier, alors ambassadeur du Canada en France, convie des personnalités du monde des lettres françaises et canadiennes telles que Georges Duhamel, François Mauriac, Francis Ambrière, Maurice Bedel, Marcel Blais, Andrée Maillet et Éloi de Grandmont. À l'automne 1947, quelques brèves rubriques<sup>43</sup> ainsi qu'un article<sup>44</sup> du critique Jean Luce, qui a rencontré Béland alors qu'il était de passage à Montréal, signalent que ce dernier a signé un contrat avec Gallimard qui concernerait un roman ainsi qu'un recueil de poésie, intitulés respectivement *Édouard est ivre* et *Bouches Tournantes*<sup>45</sup>. Or, c'est un tout autre titre que fait paraître Béland à l'automne de l'année suivante : *Escapes de la Soif*. Il s'agit d'une mouture réduite du précédent recueil, *Les Escapes du Désir*, à laquelle Béland joint de nouveaux poèmes et un plus ancien. Et ce n'est point chez la prestigieuse maison Gallimard mais bien aux Éditions René Debresse de Paris qu'est publié

---

<sup>42</sup> GRENIER, Raymond, « Une manifestation en l'honneur de notre littérature à Paris », *La Presse*, 30 janvier 1947, p. 15.

<sup>43</sup> VLAMINCK, Marcel et André ROBERT, « La Chasse-Galerie », *La Patrie*, 7 septembre 1947 p. 61 ; P. B., « Gens et mots », *La Patrie*, 5 octobre 1947, p. 90 ; LUCE, Jean, « Littérature canadienne 1948. Quelques titres de livres annoncés par nos écrivains et nos éditeurs pour 1948 », *La Presse*, 27 décembre 1947, p. 34.

<sup>44</sup> LUCE, Jean, « Littérature canadienne 1947. André Béland publie à Paris un roman et un recueil de poème », *La Presse*, 13 septembre 1947, p. 61 et 66.

<sup>45</sup> Un titre, ma foi, plus que suggestif !

ce recueil de vingt poèmes qui soulèvera à peine l'intérêt de la critique. Est mentionné toutefois, à la page précédant celle du titre, que sont « en préparation » le roman *Édouard est ivre*, un *Journal marocain et poèmes* ainsi qu'une version définitive d'*Orage sur mon corps*.

### *Retour au pays*

Ce n'est que près de deux ans plus tard, en mai 1950, qu'il est possible d'en savoir davantage sur la progression de ces projets d'écriture. Béland accorde une entrevue<sup>46</sup> à Gilbert Tourangeau dans laquelle il annonce avoir achevé *Journal marocain et poèmes*, désormais réintitulé *Ahmed, ou le Maroc*<sup>47</sup>, son édition définitive d'*Orage sur mon corps*, agrémentée d'un chapitre supplémentaire, et *Édouard est ivre*, renommé temporairement *Enfer trois étoiles*, à paraître sous un troisième titre à venir. Tous ces manuscrits, affirme-t-il, sont déjà soumis à ses éditeurs, et il travaille présentement à la rédaction d'un autre roman, intitulé *Rue Saint-Laurent*<sup>48</sup> et d'une pièce de théâtre dont on lui a fait commande. Or, malheureusement encore, aucun de ces titres ne verront le jour ni *Bouches Tournantes*, annoncé il y a de cela près de trois ans. Cette entrevue est en fait la dernière que Béland accordera, avant de se retirer à jamais de la scène littéraire. C'est à partir d'ici que les pistes se brouillent quelque peu : dans son mémoire Carole-Andrée Laniel mentionne que Béland

---

<sup>46</sup> TOURANGEAU, Gilbert, « Sous le signe du pittoresque et du roman de mœurs, André Béland prépare sa rentrée littéraire à Montréal », *Photo-Journal*, 18 mai 1950, p. 38.

<sup>47</sup> Un journal qui, par son nouveau titre, suggère un récit amoureux homosexuel.

<sup>48</sup> Comme le souligne avec perspicacité Renaud Lamy-Beaupré dans son mémoire : « Contrairement au journaliste qui en faisait un roman "typiquement montréalais", il semble plus probable que cette dernière œuvre se soit inspirée du milieu familial, tout comme les précédents *Édouard est ivre* et *Orage sur mon corps*. En effet, la rue où Béland a grandi porte le même nom qu'une des principales artères de la métropole : Saint-Laurent. » (*op. cit.*, p. 88.)

est de retour à Louiseville dès 1948<sup>49</sup> tandis que Renaud Lamy-Beaupré, aussi dans son mémoire, soutient que Béland demeure en itinérance entre le Québec et le reste du monde jusqu'en 1956<sup>50</sup>, date à laquelle il se fixe définitivement à Grand-Mère où l'entreprise familiale a ouvert une nouvelle manufacture en 1950. Pour ma part, et sous toute réserve<sup>51</sup>, en me fiant sur les propos de Béland, accordés à Tourangeau dans cette entrevue en mai 1950, il est alors de retour à Louiseville depuis sept mois, donc depuis la fin de l'automne 1949. Il est probable que Béland obtient un diplôme de licence en arts de la Sorbonne. Ce programme étant généralement d'une durée de trois à quatre ans, et en tenant compte que Béland semble avoir complété l'équivalent d'un an de scolarité à l'Université de Montréal (en 1944-1945), il m'appert réaliste de dire qu'il aurait obtenu sa licence au courant de l'année 1949, puisqu'il y est inscrit dès l'automne 1946<sup>52</sup>. Cette licence peut-être ainsi obtenue, selon le désir de son père, requérant de son fils aîné qu'il soit le futur dirigeant de l'entreprise familiale, ce premier exige son retour de France et lui coupe les vivres. Il faut savoir également que Lucien Béland, au tempérament instable, par moment inquiétant<sup>53</sup>, tout comme son père, Édouard Béland, alcoolique notoire, fondateur de l'entreprise familiale et qui fut maire de Louiseville

---

<sup>49</sup> LANIEL, *op. cit.*, p. 4, 7 et 76. (Elle y dit que celui-ci abandonne tout projet littéraire dès l'âge de vingt-deux ans, semble un « homme brisé » à partir de 1948, et tombera dans un silence qui durera trente-deux ans. En calculant, toutes ces affirmations ramènent à 1948.)

<sup>50</sup> LAMY-BEAUPRÉ, *op. cit.*, p. 80 et 108-109.

<sup>51</sup> Ces deux chercheurs se sont basés sur des entrevues que Laniel a menées entre 1990 et 1991 auprès de personnes qui connaissaient intimement Béland, parents comme amis, alors que pour ma part je n'ai pas eu le loisir de consulter ces sources.

<sup>52</sup> LANIEL, *op. cit.*, p. 66.

<sup>53</sup> Semble-t-il qu'il s'amusait à pointer les armes à feu de sa collection en direction de ses enfants lorsqu'il était ivre... (LANIEL, *op. cit.*, p. 17-18.)

durant les années 1920, en a assez des frasques littéraires de son fils. Lorsqu'André annonce la parution d'*Édouard est ivre*, un roman particulièrement attentatoire à la réputation du grand père et de la famille, Lucien Béland, qui avait déjà jeté des exemplaires d'*Orage sur mon corps* à la rivière, tente par tous les moyens d'empêcher la publication de ce manuscrit, réussit à l'obtenir et le détruit. Il m'apparaît important de ne pas sous-estimer l'intensité de ce conflit familial<sup>54</sup> et la nature des menaces qu'a dû proférer Lucien à l'égard de son fils afin qu'il cesse toute activité d'ordre littéraire, surtout à une époque où l'internement forcé à l'asile<sup>55</sup>, pour des motifs aujourd'hui inadmissibles, était une chose plutôt aisée à obtenir, notamment lorsqu'on s'appelle Lucien Béland, industriel notoire, millionnaire respecté et puissant, ayant pour fils un poète connu pour ses excentricités et sa propension au scandale. La figure de Rimbaud, à laquelle la presse se plaisait à comparer le jeune Béland depuis la parution de son premier roman s'avère ici peu éclairante, c'est davantage à un Émile Nelligan que s'apparente la trajectoire du poète, à l'exception que celle-ci sera beaucoup plus clémente...

---

<sup>54</sup> D'ailleurs, ce conflit, durable, entre le père et le fils se confirme par le refus de Béland d'assister aux funérailles de son père en 1976.

<sup>55</sup> Le cas tragique d'Alys Robi (Alice Robitaille, 1923-2011), célèbre chanteuse et célébrité canadienne-française de renommée internationale, est des plus patent à cet égard. Victime d'une commotion cérébrale suite à un accident de voiture et de surmenage, elle est internée à l'asile Saint-Michel-Archange contre son gré, par le simple consentement de son père et d'un psychiatre, pendant plus de cinq ans, où elle subira des traitements drastiques, dont des électrochocs et une lobotomie. Déclarée légalement inapte, elle sera privée de toute identité légale, et donc de tout pouvoir décisionnel sur sa propre vie pendant plus de sept années. Évidemment, la vie et la carrière de cette star furent brisées, en dépit d'un *comeback* tardif.

## *Abandon*

Dépendant matériellement, et en quelque sorte captif de l'autorité de son père, menacé d'être privé de moyens de subsistance voire pire, Béland se soumet. Il n'ira pas plus loin : il rentre dans le rang et se tait. Mais est-ce que ce seul état de fait permet d'expliquer convenablement la fin des ambitions littéraires de Béland et son silence de trente longues années ? Je ne crois pas, puisque même une fois son père décédé, Béland rejette le projet de Gérald Godin<sup>56</sup>, alors directeur des Éditions Parti pris<sup>57</sup>, qui consistait à rééditer *Orage sur mon corps*, en le dotant d'une préface de Louise Jasmin. Si l'on inverse le postulat de la figure d'un poète aux accents rimbaldiens, désinvolte, extravagant et prompt au « dérèglement de tous les sens », tant mis de l'avant par la critique et par l'auteur lui-même, il devient plus intéressant de se demander dans quelle mesure l'adolescent, le poète de 1944, désirait-il vraiment se présenter sous l'éthos d'un provocateur ? Lorsque questionné par Tourangeau au sujet de sa crainte d'un nouveau scandale, Béland répond vivement à cet effet : « De grâce, ne me parlez pas de scandale. [...] J'ai toujours été ennemi du scandale. Si *Orage sur mon corps* a fait scandale il y a quelques années, c'est bien contre mon gré. Je ne demande qu'à faire mon œuvre en paix<sup>58</sup> ». Lorsque questionné sur la version définitive

---

<sup>56</sup> Selon les propos de Pierre Beaudet, ami intime de Béland, recueillis par Carole-Andrée Laniel, lors d'une entrevue qu'elle enregistra le 28 février 1991.

<sup>57</sup> Cette réédition aurait probablement figuré au n° 46 du catalogue de la collection « Paroles », resté vacant et qui atteste de ce projet avorté, entre le n° 45, *L'enfant dans le grenier* de Julien Bigras, paru en mars 1976, et le n° 47, *Au temps du « boxa »* de Léonard Bernier, paru en septembre 1977. Voir : DUPUIS, Gilles et André GERVAIS (dir.), *Catalogue des Éditions Parti pris (1964-1984)*, Montréal, Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises, collection « Nouveaux Cahiers de recherche », n° 8, 2018, p. 46, note 182, et p. 79.

<sup>58</sup> TOURANGEAU, Gilbert, *loc. cit.*, 18 mai 1950, p. 38.

d'*Orage sur mon corps*, il spécifie : « j'ai tâché de garder dans ce roman l'atmosphère qui était à l'origine d'une réputation un peu trop tapageuse ». Certes, Béland affirme ceci en 1950 avec le recul mais visiblement encore agacé, tient à réitérer que c'est « [l]e scandale [qui] a failli tuer ce livre » et à souligner qu'il s'agissait d'une « œuvre sincère ». Mon opinion, à ce point-ci de cette enquête biographique, consiste à émettre que Béland a sans doute été la victime d'abus de confiance de la part de ceux qu'il croyait être ses mentors. Il était jeune, naïf, sans grande expérience des rouages de la vie et encore moins du monde de l'édition et des lettres. On le voyait venir de loin et c'est surtout une occasion d'affaires que certains ont pu flairer chez lui en raison de la nature de son livre et du scandale que sa parution faisait entrevoir. Il souhaitait devenir écrivain et léguer une « œuvre sincère » au sujet des troubles que vivaient les gens de son âge. Or, Brousseau avait d'autres plans le concernant et c'est une affaire en or que l'éditeur a réalisée, épuisant les trois mille exemplaires de son tirage en moins de deux ans. Cette intuition et ce que j'avance se confirment, puisqu'il existe une autre entrevue que Béland donna au crépuscule de sa vie en 1979, alors qu'il était mourant du cancer, dans laquelle il mettrait en cause Brousseau, allant jusqu'à affirmer qu'il lui avait presque volé son manuscrit avec la complicité de François Hertel<sup>59</sup>. Cela ne surprend guère, considérant qu'*Orage sur mon corps* a été publié à compte d'auteur, c'est-à-dire à l'avantage quasi-exclusif de son éditeur<sup>60</sup>... Et que dire de Jean Cocteau, de Marcel Jouhandeau et de ce

---

<sup>59</sup> Voir la notice au sujet d'André Béland à la fin de laquelle est mentionné un compte rendu par Line Ouellet d'un entretien avec André Béland, réalisé en mai 1979 dans le cadre d'un cours sur la philosophie en milieu québécoise, à l'Université du Québec à Trois-Rivières. Or, à ce point-ci de mes recherches, cette entrevue demeure introuvable. (BEAUDRY, Jacques, « BÉLAND, André (1926-1980) », *La philosophie & le Québec. Des noms et des notes*, tome 1, Sherbrooke, Ex Libris, 1989, p. 18-19.

<sup>60</sup> En effet, le copyright du colophon de l'édition originale l'atteste : il est au nom de Béland et de Brousseau. C'est un modèle d'affaire similaire à l'autoédition qui, sans être inusité, n'est pas généralisé à

fameux contrat avec Gallimard ? Faut-il y voir les fabulations d'un jeune auteur désireux d'épater en s'associant au capital symbolique que lui confère le soutien de tels écrivains, d'une telle maison d'édition, et de faire taire, en quelque sorte, ses détracteurs, cette critique canadienne si « tapageuse » à l'endroit de son premier livre ? C'est en ces termes que Jean Luce rapporte les dires de Béland et la nature de ses rapports avec ces écrivains et cette maison d'édition célèbres :

M. Béland a trouvé chez les écrivains et artistes français des appuis qu'il n'avait jamais espérés. Jean Cocteau et Marcel Jouhandeau, entre autres, l'ont énormément aidé de leurs conseils. Cocteau de plus l'a présenté aux éditeurs. C'est ainsi que M. Béland détient déjà un contrat avec Gallimard pour son roman [*Édouard est ivre*], qu'il avait commencé à Paris et qu'il a terminé ici pendant son séjour. La sympathie et l'encouragement qu'il reçoit d'aussi célèbres écrivains français est pour lui un stimulant appréciable. Il leur en rend hommage, en même temps qu'il déplore que les hommes de lettres canadiens négligent pour la plupart de s'intéresser aux jeunes quand ils ne les dédaignent pas tout simplement. [...] « Ces maîtres sympathiques, mais éminemment supérieurs, se font un plaisir et un devoir d'aider les jeunes, si ces derniers ont recours à leur savoir et à leur culture<sup>61</sup> ».

C'est donc une flèche qu'envoie ici Béland, de bonne guerre me semble-t-il. Or, cet adolescent, qui aimait beaucoup les mises en scène, ne survalorise-t-il pas la nature de ses relations avec Cocteau et Jouhandeau ainsi qu'avec Gallimard ? Car, dans les faits, les publications annoncées au supposé contrat de Gallimard ne verront jamais le jour. De plus,

---

l'époque, par lequel l'éditeur appose son nom sur le livre et en assume la distribution. D'ailleurs Henri Tranquille s'élèvera contre cette pratique dans une lettre adressée à Jean-Jules Richard datée du 27 décembre 1947, dans laquelle il critique vertement Brousseau, qu'il accuse de vivre « aux dépens d'auteurs nouveaux qui bénéficient de son expérience en... payant leur édition et leur publicité » (TRANQUILLE, Henri, *Des lettres sur nos lettres*, Montréal, Éditions Bergeron, 1984 p. 69). On présume donc que le contrat liant Béland et Brousseau a été signé à l'avantage de ce dernier qui a plutôt dû jouer le rôle de distributeur, laissant à Béland la charge de s'acquitter des frais d'impression voire de publicité, que l'éditeur, toutefois, contrôle. Or, puisque les Éditions Serge Brousseau n'ont légué aucunes archives de leurs opérations, il demeure difficile d'attester avec exactitude la teneur du contrat signé avec Béland, en l'absence de toute trace.

<sup>61</sup> LUCE, Jean, *loc. cit.*, 13 septembre 1947.

dans le tapuscrit daté de 1946, *Les Escapes du Désir*, Béland dédie un de ces poèmes, « Impression III », à Jean Cocteau. Or, en 1948, dans *Escapes de la Soif*, celui-ci se voit retranché, et rappelons que ce recueil ne paraît point chez Gallimard... Une fois de plus, je crois que l'inexpérience du poète a certainement jouée contre lui. Nous sommes en droit de se demander si on ne lui avait pas fait miroiter des avenues des plus excellentes, en échange de certains services auxquels il ne désirait pas se prêter... Ou alors, a-t-il tout simplement été victime de rejet, son talent remis en cause ? Ce petit-bourgeois de Louiseville n'était-il pas, en somme, inadéquatement préparé à la vie mondaine de la Ville Lumière et tout le lot d'intrigues et de courtoiseries qui la sous-tende ? Cela demeure difficile à dire, mais je crois, pour ma part, que toutes ces expériences, pour la plupart négatives, de déception et de manipulation, et survenues en quelques années seulement, ont certainement dû ébranler la foi et l'enthousiasme qu'avait Béland envers la littérature, le monde des lettres et de l'édition. Blessé, déçu, et tout ceci conjugué avec l'interdit proféré par son père sur la poursuite de son œuvre littéraire, Béland a dû remettre en question sa vocation d'écrivain et se dire : à quoi bon ?

### ***Silence radio***

C'est donc le renoncement, la résignation, l'amertume, le désabusement en somme, qui caractérisent alors Béland à partir des années 1950, et ce, jusqu'à la fin de sa vie. D'une quête de sens qui s'exprimait par la littérature, sa recherche, et la soif de vivre une vie expérientielle et poétique, il a finalement atteint le stade de toutes les désillusions, ayant perdu toute foi en les autres et en lui-même, et c'est pour ainsi dire replié sur le peu qu'il lui restait. Des trente dernières années de sa vie, on sait qu'il travaillera pour l'entreprise

familiale, la Lubel Compagnie, qui sera éventuellement rachetée et administrée par son frère cadet, et qui se nomme aujourd'hui Chemise Empire. Il y détiendra le poste de gérant des ventes et habitera dans un hôtel de Grand-Mère pendant dix ans, avant de retourner vivre chez ses parents à Louiseville. Il demeure néanmoins fidèle à lui-même dans une certaine mesure, s'adonne encore à quelques excentricités — il lui arrivait de se rendre à la résidence familiale secondaire de Saint-Alexis-des-Monts à cheval puisqu'il n'avait pas de permis de conduire —, maintient ses relations amoureuses homosexuelles loin du regard de sa famille, à Montréal, voyage de temps à autre à l'étranger lorsqu'il en a les moyens, et correspond encore avec quelques amis à qui il envoie des lettres et des collages d'inspiration surréaliste<sup>62</sup>. Certains témoignages<sup>63</sup> en font un reconverti, cloîtré à l'abbaye de Saint-Benoît-du-Lac chez les Bénédictins, d'autres un alcoolique mélancolique et paresseux... L'artiste-peintre Marcelle Ferron, dont la famille côtoyait les Béland, puisque toutes deux de Louiseville, raconte que « [q]uand on a su que Lucien avait mis son fils à Grand-Mère, tout le monde a rigolé. Vous vous rendez compte, André le poète, l'anticonformiste, le mouton noir, dans une usine de corps et caleçon<sup>64</sup> ! ». Cela semblait improbable certes, improbable mais bel et bien vrai car le poète désormais vit l'exil en son for intérieur. Pendant quelques années nomade, errant, exilé, Béland désormais se sédentarise et fait ce qui est attendu de lui, mais à quel prix ? Au prix de ne plus parler de « ça<sup>65</sup> », de sa littérature, de ses frasques, de sa vie

---

<sup>62</sup> Pierre Beudet notamment. (LAMY-BEAUPRÉ, *op. cit.*, p. 108.)

<sup>63</sup> Selon l'hypothèse formulée par Marc-Fernand Archambault qui tenta de retracer l'auteur durant les années 1960-1970. (LANIEL, *op. cit.*, p. 79-80.)

<sup>64</sup> Propos recueillis par LANIEL, *op. cit.*, p. 7.

<sup>65</sup> C'est par ce pronom démonstratif que l'auteur qualifiait son œuvre, dont il refusait de parler, et non sans amertume. (*Ibid.*, p. 1-4.)

mouvementée de jeune adulte, et que confirment son refus catégorique de donner des entrevues, ses refus auprès d'éditeurs qui s'intéressent encore à son œuvre, ses refus aux offres faites par plusieurs journaux et revues. Puisqu'en définitive, comme le souligne si adéquatement Laniel : « la contradiction entre le jeune et fougueux poète et l'homme solitaire est-elle si grande ? Certainement pas et un lien existe entre ces deux hommes : ils sont guidés par leurs pulsions<sup>66</sup> ». De pulsion en désir, de soif en ivresse, d'exubérance en repli, autant d'escalas orageuses par lesquelles André Béland se consume silencieusement. Il décède d'un cancer le 15 juin 1980 à l'âge de 54 ans. Dans son avis de décès, nulle mention n'est faite qu'il fut un jour écrivain et poète<sup>67</sup>.

---

<sup>66</sup> *Ibid.*

<sup>67</sup> [AVIS DE DÉCÈS], « Nécrologie. Béland, M. André », *Le Nouvelliste*, 16 juin 1980, p. 27.



## CHAPITRE 2

### *Orage d'une « lucidité » accablante*

#### *Un éditeur peu recommandable...*

L'année est 1944. Alors que la Seconde Guerre mondiale fait rage en Europe et dans le Pacifique, un combat d'une toute autre nature se déroule de notre côté du globe : celui entre les éditeurs montréalais qui tentent par tous les moyens mis à leur disposition de s'accaparer du plus de parts possibles d'un marché mondial de l'édition et de la réédition des livres français. En effet, depuis la défaite de la France aux mains des forces de l'Axe, survenue en juin 1940, occasionnant entre autres choses la déroute de l'industrie de l'édition française, le Canada français se transforme, pour ainsi dire, en relais mondial de l'édition française, en raison des réglementations fortement permissives mises en œuvre par le gouvernement canadien en ce qui concerne la saisie des biens tombés sous contrôle ennemi. Ainsi, en

échange d'une redevance au Bureau du Séquestre, les éditeurs canadiens reçoivent une licence spéciale les autorisant à reproduire tout titre français, dès lors libérés de toute propriété intellectuelle, et donc libres de tous droits redevables à leurs auteurs. En raison de ces circonstances exceptionnelles et temporaires, puisque ces licences spéciales seront révoquées à partir du 15 février 1945<sup>68</sup>, l'industrie de l'édition connaît un moment faste et effervescent. La concurrence y est forte, de nouvelles maisons d'édition voient le jour tant les occasions d'affaires, des affaires d'or, se multiplient, et cela, autant pour les éditeurs que pour les imprimeurs et les libraires. Les structures de l'industrie de l'édition canadienne s'en voient largement modifiées : des bureaux de relation sont ouverts aux États-Unis, en Amérique latine ainsi que dans certains pays d'Europe libérés, afin d'approvisionner un lectorat international en livres français. L'impression massive de livres français, leur distribution et leur vente entraînent également leur soudaine diffusion dans le réseau des librairies au Canada, une situation sans précédent, qui voit alors l'apparition en grands nombres de livres autrefois interdits, figurant à l'Index, ce qui n'est pas sans provoquer de vives réactions de la part du Clergé, toutefois dérisoires, tant le marché du livre est submergé de ces « mauvaises lectures ». Dépassé par les événements, le Clergé ne tardera pas néanmoins à se doter de revues par lesquelles il tentera d'orienter le lectorat canadien-français vers des lectures jugées plus moralement acceptables. C'est donc à même ce contexte, cette bataille du livre, qu'émergent de nouveaux joueurs qui laisseront leur marque dans l'histoire littéraire et éditoriale du Québec. La parution d'un roman comme *Orage sur*

---

<sup>68</sup> Voir : MATHIEU, A.-H., (Séquestre-adjoint), « Lettre Circulaire du Séquestre du 12 février 1945 », Ottawa, *Gazette du Canada*, Ministère du Secrétaire d'État, Bureau du Séquestre, 12 février 1945.

*mon corps* (1944), d'André Béland, un tout jeune auteur, aux Éditions Serge, un éditeur tout récent, n'est donc pas inhabituelle, et si l'on considère le positionnement de l'éditeur, tout à fait conséquente avec les particularités du marché du livre du moment. Serge Brousseau, fondateur et directeur des éditions qui portent son nom ainsi que des Éditions Mangin, inaugure donc son catalogue par des titres français, comme tant d'autres éditeurs montréalais durant la Seconde Guerre mondiale. Or, le mandat éditorial dont il dote sa maison consiste également à mettre en valeur les auteurs canadiens, et donc à publier des inédits de jeunes auteurs afin de s'attirer le lectorat local curieux de la production littéraire d'ici. Ce double positionnement lui assure donc de suppléer à une double demande, de rejoindre un lectorat plus large et donc de maximiser ses ventes. Brousseau joue donc sur ces deux tableaux. Le choix de publier une œuvre telle *Orage sur mon corps*, sachant qu'elle fera scandale, considérant la nature provocatrice de son propos, est une stratégie commerciale délibérée par laquelle l'éditeur désire capitaliser en visibilité, puisqu'étant à ses débuts et peu connu alors sur la scène des lettres canadiennes-françaises. Tel un coup d'éclair surprenant dans un ciel plus ou moins calme, Brousseau, en occupant soudainement le créneau de l'éditeur non conformiste qui n'a pas peur de la prise de risques, attirera à lui aussi un lectorat conséquent, plus marginal, avide de lectures séditieuses et osées. Cette logique commerciale et intéressée, il n'est pas sûr qu'elle fut partagée de Béland qui semblait souscrire davantage à une vision désintéressée de la chose littéraire mercantile et plus soucieux de la diffusion de la sincérité et de l'authenticité de son message. Ceci étant dit, là où se rejoignent ces deux personnages, parce qu'ils en étaient, c'est notamment par leur exubérance et leur excentricité. En suite au portrait que j'ai dressé de Béland au premier chapitre, il m'apparaît intéressant ici de m'attarder à la personnalité de Brousseau, un éditeur à la fois haut en couleur, à la réputation

et aux fréquentations douteuses ainsi qu'aux pratiques éditoriales assez louches... On retrouve dans un témoignage de Raymond Lévesque, un habitué des « Mardis chez Serge », ces rencontres « dites littéraires » que Brousseau organisait régulièrement chez lui, un portrait particulièrement révélateur de l'éditeur, ridicule et grotesque :

Ayant commencé à œuvrer dans la chanson, mes nuits orageuses se déplacèrent vers l'ouest. [...] Mais même dans l'ouest, huppé et argenté, existaient des repères où la pensée gauchiste épeurait les heures, toujours conservatrices. Et de ces lieux les plus courus était l'appartement de Serge Brousseau, rue St-Luc. Le maître était à lui seul un personnage de roman. Vêtu d'une robe de chambre à la taille, en velours rouge, le cœur sur la main il recevait tous les parias du monde entier. Des poètes au talent confus, des écrivains du même genre et toute une pléiade de grosses « bolles » aux idées saugrenues. Cela donnait des soirées dites « littéraires » où chacun y allait d'un poème ou d'un texte « génial », ânonné devant un public du même genre dont je faisais partie. [...] Si la langue française est supposée traduire clairement les pensées les plus brumeuses, chez Brousseau elle semblait avoir des ratés. Pour réussir à mettre un peu de clarté et de compréhension dans tout ce qui se disait, il aurait fallu se lever de bonne heure. [...] Il fallait avoir un bon moral et un bon verre pour subir toutes ces « lumières » de la nuit. Également, à l'occasion, nous croisions quelques collaborateurs français. (Nous sommes à la fin de la guerre.) Comment aboutissaient-ils là ? Mystère et boule de gomme ! Mais Brousseau avait le don d'attirer tous les « fuyards » ou autres « personnages » de la planète. [...] Il y avait aussi à l'époque une autre célébrité, le comte de Marigny, gendre d'un millionnaire canadien qui avait été assassiné à Nassau. Pendant que le gouvernement des Bahamas réclamait son extradition, celui-ci était, bien entendu, chez Brousseau. [...] Lors de ces réunions dites « littéraires » dont je vous ai fait mention, Brousseau recevait parfois des interurbains venant de New York, Miami ou Mexico. Il demandait alors aux invités de baisser le ton ; malgré toute notre discrétion nous captions des bribes de transactions... des milliers de dollars... ou alors de safaris dans la brousse... etc... etc. Après, Brousseau raccrochait le récepteur et avec une fausse modestie s'excusait d'avoir interrompu nos conversations. Mais, bien entendu, après ces coups de téléphone à la Rockefeller, le prestige du maître augmentait de plusieurs crans. Jusqu'au jour où un plus malin découvrit que c'était lui qui, se levant, allait composer un numéro sur un téléphone situé dans sa chambre, ce qui faisait sonner l'appareil situé dans le salon. Après... il pouvait bien raconter ce qu'il voulait. Par la suite, les fameux coups de téléphone devinrent le spectacle à ne pas manquer, chacun se bidonnant en silence<sup>69</sup>.

---

<sup>69</sup> Propos de Raymond LÉVESQUE, dans *D'ailleurs et d'ici*, Montréal, Leméac, 1986, p. 78-80, cités par PARENT, Mario, « Les Éditions Serge Brousseau et les Éditions Mangin », dans Jacques MICHON (dir.), *Éditeurs Transatlantiques*, Montréal, Éditions Ex Libris / Éditions Tryptiques, collection « Études sur l'édition », Groupe de recherche sur l'édition littéraire au Québec, 1991, p. 143-144.

Il ne serait donc pas exagéré de dire que Brousseau possédait une disposition évidente à la mythomanie et à la théâtralité... Une disposition qui suggère également un tempérament fourbe qui s'est transposé dans la manière que Brousseau avait de gérer ses opérations en tant qu'éditeur, fermant boutique sans moindrement déclarer faillite et rouvrant à sa guise, après plusieurs années d'inactivité, tout en escroquant de jeunes auteurs naïfs, leur faisant payer leur propre publicité et les frais d'impression de leurs volumes, agissant ainsi davantage en tant que distributeur et pratiquant un modèle d'affaires se rapprochant de l'autoédition. Pour ainsi dire, les entreprises que gère Brousseau tiennent considérablement de la prédation et du n'importe quoi, et si une devise pouvait s'appliquer à la mentalité de l'éditeur, comme le souligne Mario Parent au sujet de la situation générale de l'édition littéraire au Québec durant les années de guerre<sup>70</sup>, ce serait bel et bien « le malheur des uns fait le bonheur des autres ». C'est donc à ce personnage peu recommandable, digne d'un roman balzacien, qu'André Béland confie son premier manuscrit...

### ***Une séditiouse intertextualité homosexuelle***

Comme je le disais en introduction, *Orage sur mon corps*<sup>71</sup> est désormais considéré par plusieurs<sup>72</sup> comme la première œuvre littéraire québécoise osant braver le tabou de

---

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 133.

<sup>71</sup> Publié à Montréal aux Éditions Serge, copyright de l'auteur et de l'éditeur. Le tirage de l'édition originale est constitué de 3 000 exemplaires dont 100 exemplaires sur papier de luxe et 100 exemplaires hors commerce. La couverture est illustrée par André Jasmin. Il s'agit donc d'un tirage substantiel qui permit la circulation de l'œuvre et non d'un tirage restreint.

<sup>72</sup> Victor-Laurent Tremblay, Carole-Andrée Laniel, Éric Gauthier et Véronique Ostiguy, dans leurs articles et mémoires de maîtrise respectifs, Michel Denance dans sa thèse doctorale et Bernard Jasmin dans sa préface à la réédition de 1995.

l'homosexualité, un avis auquel je me range également. Celle-ci n'est jamais explicitement nommée, mais est fortement suggérée par de nombreuses allusions euphémistiques, métaphoriques ou elliptiques, par l'objet du désir qui y est exprimé<sup>73</sup>, tout en s'appuyant sur des références intertextuelles implicites comme explicites qui renvoient à certains auteurs<sup>74</sup> et œuvres littéraires françaises<sup>75</sup>, de langue anglaise<sup>76</sup>, ainsi que de la Grèce antique<sup>77</sup>, ayant tous en commun une prédilection pour le thème de l'homosexualité, masculine comme féminine ou encore de l'androgynie. C'est donc par cette prépondérance thématique que l'auteur se signale et s'inscrit dans une filiation voire une tradition qui lui permet de contourner l'interdit *de cet amour qui n'ose dire son nom* sans avoir à se compromettre outre mesure<sup>78</sup>. Offert « à quelques amis de [s]a génération [...] avec l'espoir que ça ne leur portera pas injure », la dédicace fait place à une introduction dans laquelle l'auteur explique la nature plurielle de son protagoniste, inspirée de ses fréquentations des derniers six mois, qu'il nomme Julien Sanche. Sanche est donc une création composite et conceptuelle. Non seulement est-il la résultante du « poids des cœurs qui s'étaient délivrés depuis six mois », de

---

<sup>73</sup> À plusieurs reprises au courant du roman, le narrateur fait état de son attirance pour des jeunes hommes de son âge, qui portent tous le nom de Michel en clin d'œil au protagoniste de *L'Immoraliste* (1902) de Gide.

<sup>74</sup> Charles Baudelaire, Paul Verlaine, Arthur Rimbaud, Marcel Proust, André Gide, et Raymond Radiguet.

<sup>75</sup> *Les Fleurs du mal* (1857), *Une saison en enfer* (1873), *Les Nourritures terrestres* (1897), *L'Immoraliste* (1902), *La Porte étroite* (1909) et *Sodome et Gomorrhe* (1921-1922) sont, entre autres, du lot.

<sup>76</sup> *The Picture of Dorian Gray* (1890-1891) d'Oscar Wilde et au *William Wilson* (1839) d'Edgar Allan Poe, notamment.

<sup>77</sup> À Socrate et au *Banquet* de Platon, notamment. Et sans doute via l'essai de dialogues socratiques *Corydon* (1920-1924) d'André Gide.

<sup>78</sup> Une dissimulation voire un « codage », comme le nomme Didier Eribon, qui est un trait caractéristique de la production littéraire homosexuelle du 19<sup>e</sup> siècle et de la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle. C'est une pratique qui relève davantage de la prudence que de la pudibonderie.

« tous [c]es jeunes gens qui m’avaient initié à leurs mystères [et qui] se fondirent dans un seul être », il en est « l’âme ardente, le foyer intérieur », « la somme de ces petites tragédies vécues ». En somme, l’incarnation de cette jeunesse « que l’on insulte, que des gens âgés méprisent, que des barbes à poils gris parodient aux conférences publiques où ils ne veulent pas reconnaître à ces jeunes le droit de s’essayer, de créer, et de tomber... ». Il faut donc y voir une énième reprise du thème de la révolte des Modernes contre les Anciens, que soutend ce conflit de valeurs intergénérationnel, mais également une dénonciation de la pauvreté intellectuelle du Canada français, ces « spectateurs dépourvus de compréhension et de bonne foi », ces « tas de nigauds et de demi-civilisés qui composent la prétendue force de notre peuple », par un clin d’œil évident<sup>79</sup> aux *Demi-civilisés* (1934) de Jean-Charles Harvey, un roman dénonciateur qui fit lui aussi scandale à son époque. C’est donc par une série d’accusations, estimant les valeurs de son temps comme rétrogrades et réactionnaires, « les idéalistes [...] devraient, il me semble, regarder le futur du présent [et non contempler] la tête dans le dos, les épopées mystiques, édentées ou ridicules du passé », que se signale le ton de l’œuvre à suivre ainsi que les motifs de son auteur, qui n’a « pu reculer devant le risque de

---

<sup>79</sup> Il s’agit ici d’une référence évidente de l’auteur au roman de Jean-Charles Harvey (1891-1967), *Les Demi civilisés* (1934), paru aux Éditions du Totem, qui raconte l’histoire d’un personnage épris de liberté, de révolte, de la nature et de l’éternel féminin du nom de Max Hubert. Roman sensuel et séditieux, il fit scandale et fut frappé de la censure du Clergé en la personne même du cardinal Villeneuve qui en prohiba la vente, la distribution et la possession. Cette condamnation publique valut à Harvey son congédiement du poste de rédacteur en chef du quotidien *Le Soleil*, puis plus tard, lorsque l’Union Nationale revint au pouvoir, de son poste de directeur des statistiques du gouvernement du Québec. Il fonda alors un hebdomadaire, *Le Jour*, un journal « indépendant politique, littéraire et artistique », en 1937. Il prononcera à l’Institut démocratique canadien, le 9 mai 1945, une conférence sur le thème de la peur où il dénonce l’emprise du Clergé sur la politique québécoise, qui sera ensuite publiée sous la forme d’un essai, intitulé « La peur » (dans les *Feuilles démocratiques*, Montréal, Institut démocratique canadien, vol. 1, n° 1, septembre 1945, p. 3-10).

produire ce roman », et qui constituent une charge en règle contre l'intelligentsia nationaliste, bourgeoise et catholique canadienne-française.

### *Psychanalyse et inversion*

Ce que dénonce surtout Béland c'est le climat d'hypocrisie sociale de son époque, « où il suffit qu'une femme ou un homme soit célibataire pour qu'on lui placarde des épithètes abracadabrantes », c'est-à-dire ce que nous nommons aujourd'hui l'homophobie. Et c'est sans doute en raison de cette revendication, évoquée à mots couverts mais tout de même choquante au vu de la morale prévalant alors, que Béland prend le soin de se distancer de son protagoniste, cette création composite et extérieure à lui, tentative néanmoins vaine, car la plupart des critiques ne feront guère de distinction entre l'auteur et son personnage-narrateur. Toujours dans cette introduction, et dès la première page, on constate une tentative d'explication quant à l'étiologie possible de l'homosexuel, sous la forme d'une litote : « Il y avait enfin ces pauvres amis qui n'aimaient pas particulièrement la Femme, [...] à cause d'une sensibilité excessive<sup>80</sup> ». Il faut constater ici la conception, assez répandue à l'époque, de la misogynie constitutive de l'homosexuel dont l'orientation sexuelle se justifie par la négative. Ce n'est donc pas en raison de son attrait pour les gens du même sexe, mais par la menace ambivalente que représente la femme, cette « concurrente », et de la figure de la mère « castratrice », première responsable de l'homosexualité, en « complicité » avec la figure du père effacé et distant. Cette croyance d'inspiration psychanalytique côtoie

---

<sup>80</sup> BÉLAND, André, *Orage sur mon corps*, Montréal, Éditions Serge, 1944, « Introduction ».

également une autre conception, celle de l'inversion<sup>81</sup>, dans laquelle l'homosexuel est doté de « l'âme d'une femme dans un corps d'homme<sup>82</sup> », donc de cette « sensibilité excessive » supposément féminine dont il est question dans cet extrait. Inférieur à l'homme et hostile à la femme « véritables », donc hétérosexuels, telles sont les articulations de ce discours qui procède d'une configuration œdipienne, définitionnelle de l'homosexualité, dont découle le choix d'objet de désir, dit narcissique, ce « reflet » de sa propre image. Fortement influencés par la théorie psychanalytique à laquelle « s'est référé Béland pour décrire et présenter son protagoniste<sup>83</sup> » et celle du *troisième sexe*, ces discours « résum[ent] le savoir sur l'homosexualité accessible alors<sup>84</sup> » à son auteur. C'est donc ainsi que se conçoivent, de prime abord, l'identité et le désir homosexuels dans *Orage sur mon corps*. Il s'agit donc d'un roman séditieux et complexe, densément symbolique, rédigé à la manière d'une confession dont la forme s'apparente parfois à celui d'un journal intime dans lequel on retrouve plusieurs monologues intérieurs dissociatifs similaires à des songes, de longs élans déclamatoires qui ne sont pas sans rappeler le romantisme, une quantité de lettres adressées à d'autres personnages ainsi que, fait surprenant, sept poèmes qui viennent clore l'ouvrage. En cela, l'influence d'André Gide y est manifeste, car la forme bigarrée d'*Orage sur mon corps*,

---

<sup>81</sup> Selon la théorie biologique du *troisième sexe*, du sexologue et militant homosexuel allemand Karl Heinrich Ulrichs (1825-1895) puis sa reprise par le médecin et militant homosexuel allemand Magnus Hirschfeld (1868-1935), fondateur de l'Institut de sexologie de Berlin (*Institut für Sexualwissenschaft*) qui joua un rôle important dans le développement de cette discipline durant les années 1920-1930.

<sup>82</sup> RIVERS, J. E., *Proust and the Art of Love. The Aesthetics of Sexuality in the Life, Times and Art of Marcel Proust*, New York, Columbia University Press, 1980, p. 185-187, cité dans ERIBON, Didier, *Réflexions sur la question gay*, Paris, Fayard, 1999, p. 124.

<sup>83</sup> TREMBLAY, Victor-Laurent, « L'Intertexte de l'homosexualité dans *Orage sur mon corps* d'André Béland », *Canadian Literature*, n° 159, hiver 1998, p. 146-147.

<sup>84</sup> *Ibid.*

délibérément désordonnée voire embrouillée ressemble à s’y méprendre à la forme qu’emprunte le célèbre écrivain français dans ce qu’il nomme ses « soties<sup>85</sup> » ainsi que dans quelques-uns de ses romans, et dans lesquels sont présents des dédicaces, des préfaces ou incipit, par lesquelles il signale ses intentions<sup>86</sup>. Composée à la première personne du singulier, la narration autodiégétique s’allie infailliblement aux sens, surtout au toucher, à l’odorat et à la vue, tout en rendant compte de la fulgurance de la multiplicité des états d’âmes du protagoniste, sans cesse changeants, constamment préoccupé et conscient de l’angoisse existentielle qui l’accable. En proie à l’hypervigilance voire traqué, pourrait-on même dire, par un surmoi oppresseur. Pour l’essentiel, ce roman s’offre à lire à la manière d’un récit initiatique particulièrement tourmenté, ambivalent et provocateur d’un adolescent homosexuel — efféminé<sup>87</sup> donc inverti —, épris de décadentisme et de poésie. Et c’est par une « de ces petites tragédies » qu’il évoquait dans son introduction, digne du roman familial freudien, que s’engage le récit : celui de la révélation de l’homosexualité de Julien Sanche à ses parents par le directeur de son collègue. Votre fils

donne, à des plus jeunes que lui, des conseils comme ceux-ci : “Tu as quinze ans, seize ans, N’es-tu pas parvenu à l’âge où la *pieuserie* n’est plus de mise ? Laisse tous tes préjugés de curé ; suis-moi. Je te mènerai à la complète libération de tes sens” [...] et invite chez lui des jeunes [qu’il] initie de sang-froid aux plus basses expériences... Vous me suivez ?<sup>88</sup>

---

<sup>85</sup> C’est sous cette appellation que Gide fait paraître *Paludes* (1895), *Le Prométhée mal enchaîné* (1899) et *Les Caves du Vatican* (1914).

<sup>86</sup> *Les Nourritures terrestres* (1897), *L’Immoraliste* (1902), et surtout l’incipit de *La Porte étroite* (1909), que Béland reprend presque littéralement dans l’introduction d’*Orage sur mon corps*.

<sup>87</sup> C’est ainsi que se décrit Julien Sanche, qualificatif qui est réitéré à plusieurs reprises au courant du roman, ainsi que par le personnage de Céline Vautour.

<sup>88</sup> *Orage sur mon corps*, p. 19.

déclare ce jésuite outré par tant d'outrecuidance anticléricale et rimbaldienne. Il est intéressant de noter que cette révélation, sur le plan narratologique, est le fait d'un dialogue rapporté par le narrateur-protagoniste, donc reconstitué par lui puisqu'absent à ce moment, se citant lui-même indirectement par le biais du jésuite. Un tel procédé suggère déjà un effet de distanciation et renforce le sentiment d'une oppression venue de l'extérieur, étrangère au protagoniste, mais dont il est l'objet, la victime, et qui lui assigne le rôle de pervers, d'être anormal et immoral. Ainsi, comme le souligne si justement Michel Denance, « l'homosexuel ne se définit pas lui-même [et] ne se situera qu'à partir de ce que les autres auront fait de lui [...] s'il s'autodéfinit, il ne le fera qu'en reprenant à son compte cette classification méprisante et dévalorisante élaborée par les autres<sup>89</sup> », et c'est précisément ce qu'illustre Béland dès les premières pages de son roman, ce qui laisse à croire qu'il en était bien conscient et qu'il désirait en signaler la particularité, aussi néfaste et pernicieuse soit-elle. Échaudé par la dénonciation de ce jésuite faite à ses parents, dégoûtés et scandalisés qu'ils sont et le rejetant, menacé même d'un procès que « des mamans voulaient lui intenter<sup>90</sup> », mais qu'il évite de justesse, Julien Sanche s'est enfermé depuis vingt heures dans sa chambre dans laquelle, opprimé par les exigences d'une norme à satisfaire, celle de l'hétérosexualité, et cédant à la fois à ses propres désirs pulsionnels, il fond en larmes, accablé de désespoir. Il a été sorti du placard contre son gré. Par ce premier chapitre, admirablement composé pour son âge, l'auteur illustre la coexistence de deux attitudes adverses au sein de la psyché de son

---

<sup>89</sup> DENANCE, Michel, *La Dimension homosexuelle dans la fiction dramatique et romanesque au Québec, de 1944 à 1986 : autour de l'œuvre de Michel Tremblay*, thèse de doctorat, Paris, Université de Paris VIII, 1987, p. 87-88.

<sup>90</sup> *Orage sur mon corps*, p. 19-20.

personnage par rapport à son orientation sexuelle, suite à la douloureuse révélation : « Je vibre aujourd’hui du choc initial de ma vie, de la lucidité dont tantôt je me repais et que tantôt j’abhorre<sup>91</sup> », donc d’un clivage du moi<sup>92</sup>, cette « lutte où les deux partis combattent à armes inégales<sup>93</sup> ». Ce conflit psychique est rendu par d’habiles procédés stylistiques, dans lesquels à nouveau on décèle aisément l’influence de la psychanalyse, qui servent à renforcer le sentiment de duplicité qui assaille Julien Sanche. Ainsi, pour finale, dans une atmosphère dramatique et baroque, aux forts accents spéculaires et nimbées de flammes infernales métaphoriques, Sanche se détourne après avoir versé quelques larmes et rejoint sa vanité<sup>94</sup> pour y constater « avec une frayeur de vedette l’holocauste merveilleuse de [s]es dix-sept ans<sup>95</sup> », ce qui constitue un bel exemple de performance de genre. Contemplant sa propre déchéance, se représentant et s’identifiant à une star déchue et dévastée, à l’image de ce stéréotype féminin typiquement hollywoodien, qui n’est pas sans allusion à l’inversion voire au travestissement, Sanche accède finalement aux abîmes d’une profonde blessure narcissique.

---

<sup>91</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>92</sup> « Pour Freud, mécanisme de défense et état du moi qui en résulte, consistant dans le maintien en même temps de deux attitudes contradictoires et qui s’ignorent à l’égard de la réalité en tant qu’elle contrarie une exigence pulsionnelle » (CHEMAMA, Roland et Bernard VANDERMERSCH, *Dictionnaire de la Psychanalyse*, Paris, Larousse, 2007, p. 56-57.

<sup>93</sup> *Orage sur mon corps*, p. 124.

<sup>94</sup> La vanité et le double spéculaire sont des thèmes récurrents dans l’œuvre de Béland, notamment dans sa poésie, dont les deux textes en prose « La vie multiple ou “Un grande âme” » (*Le Jour*, 11 mars 1944, p. 5) et « Vanité » (*Amérique française*, décembre 1944-janvier 1945, p. 5-7) rendent le plus éminemment compte.

<sup>95</sup> *Orage sur mon corps*, p. 23.

## *Transgression et subversion*

Devenu le « lépreux de la famille, l'intouchable », honni d'une mère qui « a fermé toutes les portes de son cœur [et qui] aime mieux le voir mort qu'accusé de pareille perversité<sup>96</sup> », honni d'un père qui « ne [lui] parle plus que par l'entremise de sa femme<sup>97</sup> », « hors-la-loi<sup>98</sup> » moral mis au ban de la société, Julien Sanche, du bas de la honte et de la culpabilité où il se retrouve, planifie déjà des desseins de revanche... Et c'est par un revirement de situation typiquement œdipien, qui laisse à croire que l'auteur ironise sur ce concept psychanalytique tant ce revirement est abrupt, qu'il éprouve soudainement le besoin de se « livrer à la force, aux caprices savants de la Femme<sup>99</sup> ». En effet, c'est grâce au concours « d'une femme encore inconnue qui [l]e délivrera peut-être<sup>100</sup> », que Sanche compte bien se rétablir de son « anormalité », par une « cure gigantesque<sup>101</sup> » qui consiste en la « poursuite d'une femme irrémédiable<sup>102</sup> » pour laquelle, toutefois, il « ne pressen[t] pas d'attraits ». C'est donc par un hasard peu curieux, satire de la théorie freudienne, que Julien se retrouve alors chez madame Céline Vautour, une « veuve de réputation romanesque et toujours renouvelée<sup>103</sup> », hôtesse orientale d'une réception à l'ambiance dépeinte tel un florissant

---

<sup>96</sup> *Ibid.*, p. 20-21.

<sup>97</sup> *Ibid.*, p. 27.

<sup>98</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>99</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>100</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>101</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>102</sup> *Ibid.*, p. 30.

<sup>103</sup> *Ibid.*, p. 47.

harem ottoman. Durant cette soirée de festivités lubriques et intellectuelles, cette libertine sous « l'influence d'une chose mystérieuse et impalpable » s'emparera de Julien afin de lui faire connaître sa « première expérience ». Or, celle-ci expie quelques jours plus tard après avoir été transportée de force à l'hôpital en raison « de sérieuses crises mentales<sup>104</sup> », une fin tragique qui n'est pas sans conséquence sur l'équilibre émotionnel déjà chancelant de Sanche qui sombre alors dans les affres des toxiques et de l'alcool. Au paroxysme d'un délire éthylique entretenu par l'absinthe, une bacchanale dont la folie a dépassé « celle du poète Verlaine », s'étant « aberré jusqu'à la plus lâche conception de l'amour<sup>105</sup> », Julien, s'adressant directement à Dieu, tient un discours blasphématoire par lequel il signale sa rupture définitive avec la religion chrétienne et sa morale, à laquelle il ne souscrit plus, étant déjà trop souillé par le vice, et va même jusqu'à souhaiter une étreinte homoérotique avec Dieu :

Il ne m'est plus possible de reconquérir la pureté à laquelle je tenais tant : j'ai trop profané le mystère de ton génie par mes hypocrites chansons, mes lubricités, mes haines essentiellement contraires à ton message. [...] Je n'ose désormais plus me retourner devant ton pardon, tant de noirceur et d'excréments sont entrés en moi et s'exhalent peu à peu de mon passage. Je suis lâche et je voudrais, mon Dieu, scier le bas de ta croix, pour qu'avec moi tu tombes à jamais dans le gouffre, pour que l'un par-dessus l'autre nous nous éteignons dans la mémoire des hommes. Seigneur Dieu, tourne tes regards vers les autres pécheurs ; ils en valent plus la peine que moi. Laisse mon empêchement tresser des malédictions pour que j'aie ensuite plus de mérites à baiser ta tunique et à me reposer sur ta poitrine<sup>106</sup>...

Ainsi, c'est à la suite de l'échec de sa tentative de rachat avec madame Vautour, que Julien Sanche perçoit comme la confirmation d'une impossibilité à surmonter ses « vices

---

<sup>104</sup> *Ibid.*, p. 58.

<sup>105</sup> *Ibid.*, p. 73.

<sup>106</sup> *Ibid.*, p. 78-79.

innommables<sup>107</sup> », ainsi qu'en l'absence de réponse de la part d'Octave Anboize, cet « espèce de lettré retiré dans ses terres incultes<sup>108</sup> » auprès duquel il cherchait conseil par correspondance, clin d'œil à l'insuffisance idéologique de la littérature dite du terroir, que la structure du récit initiatique s'inverse. Dès lors, Sanche fait l'apologie du mal et se présente sous l'éthos d'un sacrifié revendicateur, en somme d'un Christ inversé et revancharde. Il est désormais libre de toute contrainte morale, qu'il « enjambe [...] à la Gulliver<sup>109</sup> », et cette « tentation que [lui] apporte le Démon du Mal Chrétien<sup>110</sup> » lui « rend le prestige d'un ange déchu et lumineux<sup>111</sup> », luciférien donc. Passant de la transgression, qui caractérisait jusqu'à le roman, à la subversion du culte chrétien, Sanche décide sciemment de s'initier à la lubricité, à la perfidie et au sadisme, tant de desseins régressifs de vengeance dans lesquels il puise une certaine puissance ainsi qu'une jouissance certaine :

À moi maintenant, la volupté d'imaginer des vengeances... [...] Julien Sanche, damne-toi éternellement en te vengeant à jamais, à chaque seconde, à chaque pulsation de ton cœur... [...] Regarde-les tous, ces maudits humains avec tes yeux magnifiques. Qu'ils crèvent et s'entre-dévorent après que tu auras parodié leur misère<sup>112</sup>.

En s'inspirant librement des thèmes métaphysiques de l'œuvre d'André Gide, qui lui-même les tient en partie de sa propre lecture subjective de l'œuvre de Nietzsche<sup>113</sup>, Béland fait de

---

<sup>107</sup> *Ibid.*, p. 78.

<sup>108</sup> *Ibid.*, p. 81.

<sup>109</sup> *Ibid.*, p. 85.

<sup>110</sup> *Ibid.*, p. 140. Une expression qui n'est pas sans rappeler le court essai-fiction d'Edgar Allan Poe intitulé *The Imp of the Perverse* (1845), que Baudelaire traduit par *Le Démon de la perversité*, qui anticipe d'une certaine manière les concepts de pulsion, d'inconscient et de refoulement que Freud théoriserait plus tard.

<sup>111</sup> *Ibid.*, p. 85.

<sup>112</sup> *Ibid.*, p. 93-94.

<sup>113</sup> Pensons notamment à sa célèbre formule : « Tu dois devenir ce que tu es », qui, quelques aphorismes plus loin, se double d'une conception de la liberté qui consiste fondamentalement à « ne plus avoir honte

son Julien Sanche une sorte de « surhomosexuel » qui, non seulement, dans un désir de puissance, aspire à subvertir les valeurs chrétiennes, jugées désormais dérisoires, mais à transcender sa prédestination en opérant une remise en cause de la notion de destin et de la subordination à cette croyance. Car c'est par cette « vision gidienne des choses », comme le qualifiait ainsi Bourassa dans sa notice<sup>114</sup> au sujet d'*Orage sur mon corps*, que Béland, par le biais de son protagoniste, se réapproprie la damnation et la perversité ontologiques normalement réservées à l'homosexuel, afin d'en faire, paradoxalement, la modalité de son devenir au monde, de sa vengeance et, ultimement, de sa propre salvation<sup>115</sup>. Or, cette salvation s'accomplit au détriment d'autres personnages par la succession d'actes gratuits, un phénomène incontournable et de prédilection de l'individualisme gidien<sup>116</sup>, qui consistent, dans le cas qui nous intéresse ici, en l'exaltation outrancière de l'authenticité cruelle d'un Julien Sanche anormal, ce réprouvé, vis-à-vis de personnages censés représenter une certaine normalité, que ce dernier transforme en souffres douleurs, en proies, avec lesquelles il s'amuse dédaigneusement, ironise sur leur sort, avant de les sacrifier sur l'autel de sa

---

de soi-même ». Un tel message ne pouvait qu'avoir une immense résonance chez un écrivain comme André Gide dans sa conception de son identité sexuelle, et naturellement chez ses lecteurs, dont Béland. (NIETZSCHE, Friedrich, *Le Gai Savoir. Œuvres philosophiques complètes*, tome V, Paris, Gallimard / NRF, 1982, p. 185.

<sup>114</sup> BOURASSA, André-G., « *Orage sur mon corps*, roman d'André BÉLAND », dans LEMIRE, Maurice (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome III (1940-1959), Montréal, Fides, 1982, p. 717.

<sup>115</sup> Selon Didier Eribon, puisque « l'inconscient homosexuel est structuré selon les règles du langage hétérosexuel », « le discours homophobe a toujours une productivité paradoxale : il cristallise les éléments épars de la conscience homosexuelle ». Ainsi, un trait particulier de la production littéraire homosexuelle serait, toujours selon lui, la coexistence de discours contraires mais indissociables. (ERIBON, *op. cit.*, p. 128 et 250.)

<sup>116</sup> Voir à ce sujet : KRYSIŃSKI, Włodzimierz, « L'acte gratuit ou l'expérience de l'authenticité chez Dostoïevski et Gide », *Zagadnienia Rodzajów Literackich*, vol. 14, n° 1, 1971-1972, p. 39-56.

perversité et de son immoralité, un rituel par lequel il acquiert un sentiment de liberté grandissant. Ainsi, scabreux et diabolique, il brave l'interdit de l'inceste jusqu'à l'extrême en élaborant une ruse hypocrite et sadique, qui consiste à faire croire à sa pauvre cousine Annette, mourante de la tuberculose, qu'il s'est épris d'elle afin de lui avouer sa haine et son mépris une fois celle-ci tombée sous son charme, une idée démente dont il ne s'empêche pas de jouir lors de ses frénétiques masturbations nerveuses<sup>117</sup> ! Dénué de toute miséricorde et d'empathie, il met son projet à exécution, rédigeant de longues lettres amoureuses à sa cousine, puis, la visitant à l'hôpital, lui dévoile sa supercherie, ce qui expédie son trépas sous ses rires sardoniques, ce dont il retire un certain plaisir... Dans le déchaînement de ses passions obscènes et sordides, Sanche quitte la demeure familiale, pisse du haut de la fenêtre de sa chambre d'hôtel sur les passants, vient à médire contre des infirmes et d'hideuses paysannes, et jette aux flammes *Le Banquet* « au feu doublement consommateur [*sic*] de [s]a rage<sup>118</sup> ». Il en vient même jusqu'à s'introduire dans un salon funéraire où il blasphème à l'encontre du cadavre d'une « petite vieille particulière séchée<sup>119</sup>... » dont il secoue le cercueil, et qui, à la manière d'une inquiétante étrangeté, lui rappelle « à la fois la folie de Céline Vautour et le silence méprisant d'Octave Anboize<sup>120</sup> », qui, dans son esprit détraqué, s' imagine qu'ils « complotent sur [s]on sort<sup>121</sup> » ! Au faite de sa surexcitation mentale, Sanche hallucine que le cadavre de cette vieille femme ouvre la bouche pour lui parler puis tomber

---

<sup>117</sup> *Orage sur mon corps*, p. 138-140.

<sup>118</sup> *Ibid.*, p. 74.

<sup>119</sup> *Ibid.*, p. 113.

<sup>120</sup> *Ibid.*, p. 114.

<sup>121</sup> *Ibid.*, p. 92.

sur un lit d'épines... Affolé, il renverse un vase d'eau bénite dans sa fuite ! C'est donc par cette série de rites de passage pervers, par lesquels il accède finalement aux plus infâmes abysses de la déchéance, et cela non pas sans une certaine culpabilité qui vient le tenailler périodiquement, que Sanche « travesti[t] la vie et la passion même du Christ<sup>122</sup> », et renverse par le fait même l'ensemble des valeurs traditionnelles et bourgeoises de son temps. Damné, couvert d'opprobre, maudit mais satisfait, il se retire « une fois l'œuvre achevée<sup>123</sup> » à la campagne, où dans l'épilogue il semble avoir accepté son « inquiétante conception de l'amour<sup>124</sup> » et s'apprête, symboliquement, à ranimer le feu de sa lubricité en compagnie d'un laitier et d'une laitière<sup>125</sup>, deux jeunes de son âge, songeant qu'il est « réellement porté dans des prairies prometteuses<sup>126</sup> » ...

### *Narration spéculaire*

En début d'analyse, j'affirmais la prépondérance d'une intertextualité à thématique homosexuelle ainsi que l'influence des paradigmes psychanalytique et de l'inversion dans la mise en discours et la représentation de l'identité homosexuelle de Julien Sanche. Or, la notion de double spéculaire, une dimension omniprésente dans l'œuvre et qui la traverse

---

<sup>122</sup> TREMBLAY, Victor-Laurent, « Le “mauvais” livre d'André Béland », *Dalhousie French Studies*, vol. 57, hiver 2001, p. 106.

<sup>123</sup> *Orage sur mon corps*, p. 94.

<sup>124</sup> *Ibid.*, p. 54.

<sup>125</sup> Michel Denance suggère le pastiche voire la parodie d'un passage de *Sodome et Gomorrhe* de Marcel Proust en raison de ce « retour à la terre » et l'arrivée de laitiers. (DENANCE, *op. cit.*, p. 93-94.)

<sup>126</sup> *Orage sur mon corps*, p. 165.

entièrement<sup>127</sup>, joue pour beaucoup dans la représentation de l'homosexualité chez Béland. Il m'appert donc intéressant de questionner davantage la notion d'identité narrative telle qu'elle est présentée dans le roman, et comment celle-ci *narrativise* une conception dissonante de l'homosexualité<sup>128</sup>. Comme je l'indiquais précédemment, Julien Sanche est un personnage composite autant qu'il détient la fonction de narrateur autodiégétique. C'est un trait caractéristique particulier que soulevait déjà André-G. Bourassa en 1982 en ces termes : « toute l'écriture du roman prend son relief dans la multiplicité des sens d'un pronom [le « Je »] qui, d'objet, devient sujet [...] à tel point qu'on ne sait plus où finit l'auteur et où commence le narrateur<sup>129</sup> ». Ces transitions, donc, d'un narrateur « objet », composite par la définition qu'en donne son auteur en introduction et dont il se distancie, à un narrateur « sujet » assumant sa multiplicité, incarnée par une subjectivité exprimée au « Je », par moment au « Nous », qui décrit le déroulement de l'action tout comme ses « long[s] rêve[s] narcissique[s] où se fondent la réalité et l'illusion<sup>130</sup> », puis qui intervient également en tant que médiateur intradiégétique, notamment lorsqu'il se livre au travers de ses lettres et de son

---

<sup>127</sup> Celle-ci se manifeste lors de nombreuses scènes, par le truchement de miroirs, de portraits et de curieuses rêveries narcissiques, dans lesquelles la vanité semble être le thème sous-jacent et qui n'est pas sans rappeler *The Picture of Dorian Gray* (1890-1891) d'Oscar Wilde.

<sup>128</sup> À ce sujet, Didier Eribon, dans le segment plus sociologique de son essai sur la question homosexuelle, et en s'appuyant sur les propos d'Eve Kosofsky Sedgwick, en vient à affirmer que la « dissonance sexuelle » ressentie par l'enfant homosexuel par rapport à son milieu familial produit une quantité importante de sentiments et de comportements qui jouent un rôle considérable dans la restructuration de soi-même. Il est donc intéressant ici, dans l'œuvre littéraire, de noter que l'état de dissonance du protagoniste vis-à-vis de son milieu familial, se transpose également dans la narrativité du texte, qui suggère une entreprise de restructuration d'un soi, qui en début du récit, se voyait en proie au clivage en raison de l'interdit proclamé et des accusations portées envers lui. (ERIBON, *op. cit.*, p. 50-51.)

<sup>129</sup> BOURASSA, *op. cit.*, p. 717.

<sup>130</sup> *Ibid.*, p. 718.

journal intime, participent d'un dispositif narratif fort complexe de dédoublement opérant à plusieurs degrés de signification. Ce système spéculaire, « [c]e jeu constant entre l'auteur et le narrateur d'un côté, entre le narrateur objet et le narrateur sujet d'un autre<sup>131</sup> », entretient ainsi une confusion au sujet de l'identité narrative, car la multiplicité des voix narratives ainsi dédoublées, s'entre-réfléchissant toutes dans ce qu'il conviendrait de nommer une mise en abyme narcissique<sup>132</sup>, entraîne un effet d'aliénation<sup>133</sup> du lecteur vis-à-vis du narrateur, qui peine alors à discerner l'identité narrative qui s'adresse à lui. Un exemple patent de ce procédé survient lors du dix-huitième anniversaire du personnage, au courant d'un épisode de dédoublement narratif durant lequel Sanche dialogue avec un « monsieur » culpabilisateur qui l'appelle « mon petit bonhomme », mais qui n'est nul autre que lui-même. Cette dissociation de la voix narrative, entretenue durant plusieurs pages, se révèle en fin de scène par le recours à la première personne du pluriel, et confirme un autoérotisme symbolique : « Voilà ! Les coups de l'heure retournent à l'éternité. Nous nous sommes embrassés, ô ma jeunesse et mes dix-huit ans ! Nous avons, du seuil d'une autre époque, noué l'alliance du passé avec le présent<sup>134</sup> ! ». Alors que Bourassa attribuait cette

---

<sup>131</sup> *Ibid.*, p. 717.

<sup>132</sup> Au sens non-péjoratif, autoréférentiel et métafictionnel où l'entend Linda Hutcheon, qui traite des aspects narratologiques d'un tel dispositif spéculaire et des effets qu'il entraîne sur la lecture, dans son chapitre « Thematizing Narrative Artifice: Parody, Allegory, and the *Mise En Abyme* » (HUTCHEON, Linda, *Narcissistic Narrative. The Metafictional Paradox*, Waterloo, Wilfrid Laurier University Press, 1980, p. 48-56).

<sup>133</sup> Hutcheon écrit au sujet de cette relation dissonante entre le narrateur et lecteur : « Needless to say, the reader's task becomes increasingly difficult and demanding, as he sorts out the various narrative threads. [...] With a technique not unlike that of Brecht's alienation effect, the parody and self-reflection of narcissistic narrative work to prevent the reader's identification with any character and to force a new, more active, thinking relationship upon him » (*Ibid.*, p. 49).

<sup>134</sup> *Orage sur mon corps*, p. 66.

technique à l'influence du mouvement surréaliste, notamment « aux visions hypnagogiques dont Breton parlait au propos de la peinture<sup>135</sup> », Dostaler O'Leary<sup>136</sup> et Victor-Laurent Tremblay aux techniques du monologue intérieur prévalant alors dans le roman psychologique en France, plus spécifiquement à *La Nausée* (1937) de Jean-Paul Sartre<sup>137</sup>, mon intuition me porte davantage à dire que c'est du côté du romantisme et du décadentisme que nous trouverons des éléments de réponse plus sûrs à cet égard. Et, en effet, cette hypothèse se voit confirmée dans un texte de Béland, intitulé « La vie multiple ou "Une grande âme" », un titre plus qu'évocateur, publié dans *Le Jour* du 11 mars 1944, donc près de huit mois avant la parution d'*Orage sur mon corps*. Dans ce texte énigmatique et morbide, Béland, par une posture auctoriale grandiloquente et empreinte de pathétisme, se met en scène à la manière d'un poète décadent et éperdu, afin de faire part des difficultés auxquelles il est confronté dans l'écriture de son livre, des doutes qui l'assaillent, mais aussi de cette « lucidité<sup>138</sup> » qui le torture, c'est-à-dire son homosexualité :

Encore trois chapitres et je terminerai mon livre. Depuis un an que je l'ai commencé, je n'avance pas vite... Faut dire qu'il est « profond » ce livre-là... [...] Que faire ? ... Que faire ? ... Que faire ? ... O problème à résoudre, la tête entre les mains tachées d'encre et sentant la ration de papier (!), ô inquiétude de toute mon âme, aussi globalement posée qu'à cette ultime minute où le couteau de cuisine doit trancher la vie ! ... [...] N'est-ce pas que la fuite me ferait

---

<sup>135</sup> BOURASSA, André-G., « André Béland », *Surréalisme et littérature québécoise. Histoire d'une révolution culturelle*, Montréal, Les Herbes rouges, collection « TYPO », 1986, p. 159.

<sup>136</sup> Dostaler O'Leary, dès 1954, qualifie l'œuvre de Béland de « sorte de *Nausée* canadienne ». (*Le Roman canadien-français*, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1954, p. 147.)

<sup>137</sup> « Comme cette nouvelle technique narrative [du monologue intérieur] est dans l'air au moment où Béland écrit son livre, on ne peut donc l'attribuer directement à une lecture de Sartre. Pourtant, devant l'angoisse et le dégoût existentiels de Roquentin, Béland a dû reconnaître en lui un frère. » (TREMBLAY, Victor-Laurent, *loc. cit.*, 1998, p. 145.)

<sup>138</sup> Je rappelle que « lucidité » est le terme employé par Béland dans son roman pour qualifier la réalisation de son homosexualité. (*Orage sur mon corps*, p. 15.)

du bien ; que le grand air rempli de bruits étourdissants, de femmes juives et plantureuses, de violoneux aveugles à l'angle des rues ou des grands buildings, que tout ce peuple d'infirmités qui tâtonnent dans le gouffre, noieraient à jamais l'implacable lucidité que je porte en moi, et subis... ? Si je pouvais sur deux, trois, dix mille colonnes à la fois, écrire tout ce que je ressens, peut-être réussirai-je à me vider de ma sacrée tristesse<sup>139</sup>.

Il évoque son « ami Charles Baudelaire » lorsqu'il lui arrive de passer devant sa glace et qu'il « ne [s]e reconnai[t] plus... », et lorsqu'il en vient à répondre à ses propres questionnements, quant à la direction et à la forme que devrait prendre son roman, Béland écrit cette phrase mystérieuse : « Pour le mode d'installation, “concert” Edgar-Allan Poe, dans ses *Contes extraordinaires* », sur laquelle il mérite de s'attarder et de tenter d'interpréter. Qu'entend-t-il par « mode d'installation » sinon que le mode par lequel il compte narrer son récit ? Et par « concert », entendrait-il par cela une polyphonie de voix narratives ? C'est une piste qui m'apparaît la plus envisageable, car c'est avant tout en tant qu'écrivain que Béland se questionne à ce sujet. De plus, le titre de cet article évoque une double signification : à la fois une « vie multiple », donc polysémique, mais également composite, réunis dans une seule « grande âme ». Ne faut-il pas voir dans ces allusions une indication quant à la nature des procédés narratifs mis en œuvre par Béland et qui reprennent certaines techniques développées par Edgar Allan Poe dans ses nouvelles ? Je crois bien que oui, et c'est donc dans les œuvres de Poe, connues et accessibles alors depuis près d'un siècle<sup>140</sup>, surtout en raison

---

<sup>139</sup> BÉLAND, André, « La vie multiple ou “Une grande âme” », *Le Jour*, 11 mars 1944, p. 5.

<sup>140</sup> D'après les recherches de Moïra Boudreau / Mario Rendace, l'œuvre du poète américain est connue au Canada français dès sa traduction par Baudelaire, bien qu'elle soit publiée seulement par un éditeur canadien-français, les Édition Variétés de Montréal, qu'en 1945. Les lecteurs canadiens-français d'avant cette date avaient donc accès à l'œuvre de Poe par des éditions françaises importées, dans la traduction de Baudelaire, et par la publication de certaines de ses nouvelles dans des revues ou journaux canadiens-français, en plus, naturellement, des éditions originales de langue anglaise. Voir à ce sujet : BOUDREAU,

de leur traduction en français par Baudelaire, qu'il faut tenter de déterminer l'inspiration de Béland quant à l'élaboration des identités narratives fluctuantes de son récit. Ceci me mène donc à affirmer que la nouvelle de Poe la plus indiquée à cet égard me semble être *William Wilson*<sup>141</sup> dont le thème central, sans surprise, est celui du double, et que Poe puise à même le mythe germanique et scandinave du *Doppelgänger*, largement exploité dans la littérature romantique et décadente. *Orage sur mon corps* et *William Wilson* possèdent plusieurs points communs qu'il m'apparaît nécessaire d'énumérer et de mettre en parallèle. Premièrement, leurs protagonistes sont tous deux tourmentés par un sentiment de culpabilité extrême, coupables « d'irrémissible[s] crime[s]<sup>142</sup> » dont ils s'accusent violemment, et en proie à une perte et à une déchéance caractéristiques pour lesquelles il n'y a guère plus de salut possible. En somme, ce sont des damnés :

Est-ce que les vents indignés n'ont pas ébruité jusque dans les plus lointaines régions du globe son incomparable infamie ? Oh ! de tous les proscrits, le proscrit le plus dépravé ! — n'es-tu pas mort à ce monde à jamais ? à ses honneurs, à ses fleurs, à ses aspirations dorées ? — et un nuage épais, lugubre, illimité, n'est-il pas éternellement suspendu entre tes espérances et le ciel<sup>143</sup> ?

---

Moïra / RENDACE, Mario, *Edgar Allan Poe au Canada, 1859-2008 : une bibliographie analytique*, Montréal, Éditions du Colporteur, 2013, 135 p.

<sup>141</sup> Publiée en octobre 1839 dans la revue littéraire philadelphienne *Burton's Gentleman's Magazine*, elle est une des plus célèbres de l'écrivain américain. Elle est également la première nouvelle de Poe à avoir été traduite et publiée dans une langue étrangère, c'est-à-dire en français, en décembre 1845, par Baudelaire, dans le journal parisien *La Quotidienne*. À ce sujet voir : SILVERMAN, Kenneth, *Edgar A. Poe : Mournful and Never-ending Remembrance*, New York, Harper Perennial, 1991, p. 233.

<sup>142</sup> POE, Edgar Allan, « William Wilson », *Nouvelles histoires extraordinaires*, Paris, Pocket, collection « Pocket classiques », 1998, p. 41. (Traduction de Charles Baudelaire).

<sup>143</sup> *William Wilson*, p. 41.

Tous deux se considèrent également comme « une abomination pour [leurs] famille[s]<sup>144</sup> » ainsi qu’une menace à la société. Au point tel que le narrateur de *William Wilson*, William Wilson, avoue avoir recours à ce pseudonyme puisque « la page vierge étalée devant moi ne doit pas être souillée par mon véritable nom », ce nom qui « n’a été que trop souvent un objet de mépris et d’horreur<sup>145</sup> ». C’est donc l’identité réelle du narrateur Wilson qui est mis en cause, et ce dès la première page, par un acte de confession qui est également la forme narrative choisie par Poe pour cette nouvelle. Deuxièmement, Sanche et Wilson ont en partage d’avoir acquis leur statut « d’anormal » et de « pervers » de la manière la plus fulgurante : « Les hommes, en général, deviennent vils par degrés. Mais moi, toute vertu s’est détachée de moi en une minute d’un seul coup, comme un manteau. D’une perversité relativement ordinaire, j’ai passé, par une enjambée de géant, à des énormités plus qu’héliogabaliq<sup>146</sup> ». Il est difficile ici de ne pas voir, dans cet extrait, la source d’inspiration de cette phrase de Béland : « j’enjambe tout à la Gulliver, ce qui, cher monsieur, me rend le prestige d’un ange déchu et lumineux<sup>147</sup> ». De plus, cette référence de Poe à Héliogabale<sup>148</sup>, ce jeune empereur romain réputé homosexuel et mort assassiné à dix-huit

---

<sup>144</sup> *Ibid.*

<sup>145</sup> *Ibid.*

<sup>146</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>147</sup> *Orage sur mon corps*, p. 85.

<sup>148</sup> Selon la légende, qui a été démentie depuis, mais qui était celle qui inspira Poe et Béland et à laquelle Poe se réfère, Héliogabale fut un jeune homosexuel particulièrement débauché qui prenait part à des orgies excessives et strictement masculines, exigeait qu’on le désigne sous le genre féminin et qui portait des vêtements également féminins, exhibant donc une identité sexuelle proche de ce que nous appellerions aujourd’hui la transidentité.

ans<sup>149</sup>, est loin d'être anodine, et c'est celle-ci qui m'amène à un troisième point : celui de l'inversion. Comme je le disais précédemment, le modèle de l'inversion joue un rôle déterminant dans l'œuvre de Béland. Non seulement c'est par cette conception qu'il définit l'identité sexuelle de son protagoniste mais qu'il subvertit le culte chrétien en en inversant les données. De plus, l'inversion de la structure de son roman prend alors la forme d'un récit initiatique de l'infamie, antihéroïque pourrait-on dire. Dans *William Wilson*, une inversion est également présente sous une forme structurelle et narrative : celle du mythe du *Doppelgänger*. Alors que la notion de double dans ce mythe folklorique germanique et scandinave est généralement représentée sous la forme d'un jumeau maléfique, d'un alter-ego malveillant, d'un sosie, etc., que le protagoniste bienveillant subit, dans le récit de Poe c'est le William Wilson malveillant et maléfique, confesseur et narrateur, qui subit les rappels à l'ordre affectueux de son rival charitable, visant à contrecarrer ses vils desseins, et dont la voix ne s'élève jamais « *au-dessus d'un chuchotement très bas*<sup>150</sup> », ce qui suggère qu'il s'agit-là de la voix de sa propre conscience. Dans la scène finale de la nouvelle, alors que Wilson s'abat sur son double et le terrasse d'un coup d'épée, il réalise que ce dernier n'était nul autre que la projection, extériorisée et personnalisée, de sa propre conscience, qu'il est le seul à voir et à entendre. Dès lors, ce n'est que par une lecture rétroactive que le lecteur s'aperçoit qu'il a été fourvoyé par le narrateur Wilson, mais surtout par Poe qui dissémine une quantité d'indices à cet effet, ce qui en fait une nouvelle à *clef*. Le plus évident figure à la

---

<sup>149</sup> Cet âge dont Béland fait tant l'apologie et qu'il célèbre durant tout un chapitre. (*Orage sur mon corps*, p. 61-79.)

<sup>150</sup> *William Wilson*, p. 50. (Les italiques sont de Poe ou de Baudelaire)

seconde page du récit, qui révèle la folie du narrateur : « En vérité, n'ai-je pas vécu dans un rêve ? Est-ce que je ne meurs pas victime de l'horreur et du mystère des plus étranges de toutes les visions sublunaires<sup>151</sup> ? », ce qui n'est pas sans rappeler la genèse du personnage de Julien Sanche, qui est apparu à son auteur par des « songes qui s'élèvent d'une sorte d'affaissement, montaient bientôt autour de moi [et que] ce fut par une de ces aubes hésitantes que naquit Julien Sanche<sup>152</sup> ». En ceci, les narrateurs de *William Wilson* et d'*Orage sur mon corps* sont compromis par des aveux initiaux de subjectivité, dans laquelle se confondent hallucination et artificialité métafictionnelle, et rejoignent ainsi la catégorie de *narrateur non-fiable*<sup>153</sup>. Ces deux protagonistes-narrateurs demeurant prisonniers de leur propre subjectivité, en raison de leur évidente disposition à l'égotisme mais surtout à cause de leurs multiples épisodes hallucinatoires et dissociatifs, sont donc des narrateurs instables et indignes de confiance. Toutefois, dans *Orage sur mon corps*, le conflit psychique qui tenaille Julien Sanche demeure en majorité intériorisé en début de récit sous la forme d'un clivage, d'où la plus grande inconstance et instabilité de son narrateur lorsque comparé à Wilson. Or, une fois le récit initiatique engagé, Sanche projette son conflit interne sur une quantité impressionnante de personnages-écrans qu'il rend responsable de sa misère existentielle, très similairement à la focalisation haineuse de William Wilson sur son double. Béland donc, en reprenant « sans cesse le thème ambivalent de la femme-mère à la fois

---

<sup>151</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>152</sup> *Orage sur mon corps*, « Introduction ».

<sup>153</sup> Ou « Unreliable Narrator », dans le sens où l'entends Wayne C. BOOTH dans son chapitre consacré à pareil type de narration compromise, dans son ouvrage *The Rhetoric of Fiction*, (seconde édition), Chicago, University of Chicago Press, 1983, p. 339-374.

salvatrice et maléfique dont [il] doit se défaire cruellement<sup>154</sup> », calque le modèle de l'inversion du mythe du *Doppelgänger* de Poe, tout en lui substituant la configuration œdipienne de Freud, par une focalisation majoritairement misogyne. Contrairement à Wilson, qui paie le coût de sa folie par sa vie, Sanche, progressivement, à mesure qu'il s'affranchit de la morale chrétienne et commet des exactions, atténue son conflit interne, se dissipe de ses épisodes dissociatifs et tend vers une consolidation de sa propre identité narrative et sexuelle, par l'acceptation de soi-même, c'est-à-dire de son homosexualité. L'homosexualité chez Béland est donc, dans un premier temps, distanciation, dissonance, dédoublement et dissociation narcissiques, puis dans un second temps, consolidation, intégration et renouvellement. Ainsi, c'est grâce à cette démonstration que je puis affirmer que la représentation de l'homosexualité dans l'œuvre de Béland ne se limite pas qu'aux seuls rapports intertextuels avec d'autres œuvres traitant d'homosexualité, à la mise en récit des paradigmes freudien et de l'inversion, mais également par la narrativisation de cette problématique et de sa restructuration, jusqu'à sa résolution, par des emprunts manifestes aux procédés poésques, une influence majeure, ce que la critique jusqu'à présent n'a pas su déceler ni mettre en lumière.

---

<sup>154</sup> TREMBLAY, Victor-Laurent, *loc. cit.*, 1998, p. 147.



## CHAPITRE 3

### *Éscales poétiques du Désir et de la Soif*

#### *Expressions d'un vécu homosexuel*

L'œuvre poétique d'André Béland détient un statut, au sein de la critique universitaire, beaucoup plus incertain que celui de son roman, en ce qu'elle n'a pas fait souvent l'objet d'analyses. De plus, en raison de sa nature éparse, répartie entre plusieurs publications parues dans des périodiques, entre deux recueils dont un demeure inédit, et les sept poèmes venant clore son roman, il faut dire que cette dispersion n'a pas facilité l'interprétation de celle-ci dans sa totalité. Dépendamment de l'élément de ce corpus poétique sur lequel on se fit, il est aisé alors de faire ressortir une thématique plus qu'une autre. Pour ma part, suite à l'analyse complète de l'œuvre poétique de Béland, je puis dire

que les thèmes qu'elle contient sont, en effet, variés et divers. Or, il n'en reste pas moins qu'une constante parcourt l'œuvre toute entière, à la manière autant d'un leitmotiv que d'un paradigme, qui en fait un tout solidaire et consolidé : c'est, bien entendu, des expressions poétiques d'un vécu homosexuel dont je parle. Ainsi, la poésie d'André Béland nous parvient en vaste majorité de son vécu biographique : ces « escales » ou haltes, caractérisées par la fugacité de moments transitoires et à la fois prégnants, l'attestent. Bien que son œuvre poétique puisse être considérée comme les reflets de son vécu personnel, elle n'en demeure pas moins une subjectivisation de celui-ci, à laquelle vient se greffer, tout comme dans son roman, des références, des codifications, des postures, toutes issues d'un certain bagage littéraire qu'il a acquis et qui lui permettent de se signaler dans une filiation voire une tradition littéraire dont l'homosexualité est le thème majeur et où l'identité et l'orientation sexuelles demeurent une préoccupation constante voire une dimension intrinsèque qui motive tant de discours, de questionnements, de constats, mais surtout, moult états d'âme. À cet égard, le premier poème<sup>155</sup> publié de Béland, « Un Autel et des Fruits et une Flamme... », paru dans le numéro de janvier de *La Nouvelle Relève* en 1943, est déjà l'exemple d'une prose dont l'homosexualité est le thème principal. Alors qu'Hertel, sous son pseudonyme du Censeur<sup>156</sup>, lui prête, un peu n'importe comment, « des réminiscences de Rabindranath Tagore », ainsi qu'« une douceur, une tendresse envers la nature qui évoque aussi Marie Noël [et] [p]uisque nous y sommes, pourquoi ne pas ajouter que la comtesse de

---

<sup>155</sup> BÉLAND, André, « Un Autel et des Fruits et une Flamme... », *La Nouvelle Relève*, vol. II, n° 3, janvier 1943, p. 180-181. (Le texte original est en italique.)

<sup>156</sup> CENSEUR, Le, (pseudonyme de François Hertel, lui-même pseudonyme de Rodolphe Dubé), « Jeune poésie. Notes du censeur », *La Nouvelle Relève*, vol. II, n° 3, janvier 1943, p. 179.

Noailles a bien pu passer là », tout en soulignant une évidente « communion toute charnelle avec la nature », dont « la signification est généreuse », malgré que « le rythme du poème est parfois faible », c'est surtout ce qui y est suggéré, notamment par certains noms capitalisés — certainement pas au hasard — qui forment à eux seuls un lexique renvoyant à la problématique de l'identité et de l'orientation sexuelles :

*Témoins épris de mes Actes, des bras suspendaient doucement des mains crispées de bijoux multicolores.*

*Je croyais à l'assaut de quelque Volupté dans un triomphe vague et inconscient... [...]*

*Sappho procédait, lente et sainte, vers les degrés muets de sa Poésie. [...]*

*Monstruosité des Rôles violés... ! Grandeur !*

*Mon âme murmurait sous les Songes, remémorant sa vie, par-delà les siècles de gloire, de paroxysme et d'orgueil.*

Actes, Volupté, Sappho, Poésie, Monstruosité des Rôles violés — pour ne pas dire invertis ! —, Grandeur et Songes, le tout se déroulant sous la bénédiction silencieuse de la grande poétesse de Lesbos... Il suffirait d'articuler ces substantifs dans une phrase avec quelques verbes d'action pour révéler plus clairement que ce dont il s'agit ici est une référence directe à « l'amour grec », une forme d'affection idéalisée et dotée d'un passé « glorieux » dont plusieurs auteurs homosexuels se revendiquaient au cours des 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles<sup>157</sup>. C'est donc sous le signe de références helléniques que Béland exprime pour la première fois son orientation sexuelle, ou du moins, narre des ébats qui vont à l'encontre des normes sexuelles.

---

<sup>157</sup> À ce sujet, Didier Éribon consacre plusieurs chapitres dans son essai sur la question gay, dans lesquels il nous explique que le recours à l'Antiquité grecque, notamment certaines de ses mœurs, notamment socratiques, a été un réel vecteur de légitimation pour toute une génération, voire plusieurs générations, de penseurs et d'artistes homosexuels, de ce qu'ils estimaient être la forme la plus pure, la plus aboutie et la plus parfaite d'affection. À cela s'ajoutait, naturellement, tout le capital culturel grandiose et érudit de cette civilisation qu'ils considéraient à la manière d'un patrimoine auquel ils s'inscrivaient et s'identifiaient. Foucault, d'ailleurs, a contribué à une relecture de ce passé « glorieux » dans les quatre volumes de son *Histoire de la sexualité*, et Kenneth Dover dans son *Greek Homosexuality* (1978), ouvrage fondateur à ce sujet. (ERIBON, *op. cit.*, chapitres I-VIII de la seconde partie)

C'est un procédé auquel il recourra à quelques reprises, notamment dans le poème<sup>158</sup> « Mythologie », qui fait la part belle à « ce dieu inconsolable, Hermaphrodite » qui « tisse le sommeil au jardin de Sodome », qu'il implore afin de l'aider à contenir ses désirs par cette péroraison : « Hermaphrodite, endors mes péchés qui s'étalent ! ». Ces renvois, donc, dénotent déjà une inclinaison chez lui, une certaine sensibilité à une préoccupation qui deviendra progressivement non seulement un thème de prédilection mais également l'angle par lequel il déterminera sa propre conception de l'existence, laquelle ne sera point exempte d'une fatalité irrémédiable, comme nous le verrons ultérieurement. Le recours à des références antiques afin d'illustrer son désir est, en somme, une sorte de codage. Puisque c'est bien d'un code dont il s'agit, il m'apparaissait intéressant de poursuivre l'analyse sous cet aspect, en relevant d'autres codes alors en vogue dans la littérature homosexuelle de son temps, et qui se retrouvent dans son œuvre poétique, en ce qu'ils représentent un véritable *modus operandi*.

### ***Codages de l'homosexualité***

Un code bien ancré chez les homosexuels, dans la réalité, afin de s'afficher et de se reconnaître, consistait à arborer une fleur sur l'un des revers de sa veste, à sa boutonnière, sur son chapeau, etc., notamment l'œillet vert, qui devint une sorte de symbole de l'homosexualité vers la fin du 19<sup>e</sup> siècle<sup>159</sup>. Évidemment, avec pareil code floral dans la vie quotidienne, une « rhétorique des fleurs » fit son apparition dans la littérature homosexuelle.

---

<sup>158</sup> « Mythologie », dans *Les Escales du Désir*.

<sup>159</sup> ERIBON, *op. cit.*, p. 270, note 1.

Un roman de Robert Smythe Hichens parut même sous le titre de *The Green Carnation* (*L'Œillet vert*), en 1894, à ce sujet. Wilde et Proust en firent bel usage, multipliant les métaphores florales, les références aux fruits et autres insectes butineurs et pollinisateurs... C'est donc un code auquel Béland souscrit lui aussi, déjà que cela se constate à de multiples reprises dans *Orage sur mon corps*. La première strophe de « Toast à la nuit » fait figure d'excellente illustration littéraire de cette pratique :

Printemps, saison du souffle exaspéré des femmes,  
Se promène la nuit avec des lilas jaunes  
À son col, exaltant l'odieux mélodrame  
Des fleurs de rue qui vont contaminer les faunes<sup>160</sup>.

Ou encore cette strophe du poème « Printemps » :

Au bosquet se balance une rose promesse,  
À l'arbre, la résine belle comme un pleur.  
Les grands bassins du parc reflètent les caresses  
Échangées sur leurs bords où l'on piétine l'heure<sup>161</sup>.

Ainsi, la poésie de Béland abonde de ce genre de métaphores florales et végétales, « aucune île de fleurs, de joncs tendres et gais<sup>162</sup> », parfois plus suggestives, « Et triste, il abandonne un peu de son beau corps / Au mol frisson du lys qu'une ferveur allonge<sup>163</sup>... » parfois plus explicites, « On mange de l'éphèbe infusé d'amarante<sup>164</sup> », ainsi que fruitières, « *Sous de flûte*,

---

<sup>160</sup> « Toast à la nuit », dans *Les Escales du Désir*.

<sup>161</sup> « Printemps », dans *Les Escales du Désir*.

<sup>162</sup> « La Barque saouïe », dans les « Poèmes » suivants *Orage sur mon corps*, p. 169.

<sup>163</sup> « Mythologie », dans *Les Escales du Désir*.

<sup>164</sup> « Journal », dans *Escales de la Soif*, p. 13.

*pour l'offrande des Fruits qui se doivent dans leur sève sucrée*<sup>165</sup> », tout comme la première strophe de « Poème asiatique » :

J'ai rêvé cette nuit d'une foire d'Asie  
Où des adolescents nous offraient des fruits lourds  
Contre un baiser, et des soies bleues contre un amour !  
Moi, j'avais plein mes bras de fruits et de soiries<sup>166</sup>.

À celles-ci s'ajoutent également des métaphores dites fluviales, par lesquelles il exprime la rencontre et la fusion de corps que l'on suppose être du même sexe comme dans ces deux variantes d'un même vers repris séparément dans deux poèmes :

Ce mélange des eaux qui se sont fondues pour le large dans leur similitude<sup>167</sup>.

Et ce serait, bel ami, un mélange des eaux qui, pour le large, se sont fondues en leur similitude<sup>168</sup>.

Toujours en lien à la chose maritime, c'est aussi en évoquant des endroits avérés comme les quais de la Seine, ces lieux de rencontre particulièrement prisés par les homosexuels parisiens ainsi que par toute une faune plus ou moins interlope, que Béland a dû fréquenter, comme dans « Poème travesti irrégulier » :

On pêche des noyés horizontaux  
Et des cadavres verticaux  
Dans une Seine malsaine<sup>169</sup>.

Au-delà de l'ambiance morbide et souillée de ces vers, notons ici l'emploi du verbe « pêcher » dans son sens figuré, évoquant la recherche de partenaires, qui, quant à eux, sont différenciés

---

<sup>165</sup> « Un Autel et des Fruits et une Flamme... », *La Nouvelle Relève*, vol. II, n° 3, janvier 1943, p. 181.

<sup>166</sup> « Poème asiatique », *Gants du ciel*, décembre 1944, p. 13 ; « Gant du Ciel », *Escales de la Soif*, p. 11.

<sup>167</sup> « Le Porche de la première vertu... », *Gants du ciel*, décembre 1944, p. 12.

<sup>168</sup> « Trois aspects d'une même chose », dans *Les Escales du Désir*.

<sup>169</sup> « Poème travesti irrégulier », dans *Escales de la Soif*, p. 24.

par les termes horizontaux<sup>170</sup> et verticaux, signifiant alors respectivement les positions active et passive dans la relation homosexuelle. Moins évidents sont les vers suivants, issus de « Chatelet », qui requièrent une connaissance plus poussée de l'œuvre poétique, notamment de la récurrence de certains termes que Béland emploie avec une signification particulière :

Ces deux enfants obscurs qui jouent sur le bord de la Seine.  
Leurs chairs bleussent dans leurs chemises de laine.

Je les vois  
Qui jettent parfois,  
Pour les repêcher bientôt,  
Leurs yeux aux poissons, d'un bateau  
Qui file dans mon cœur  
Vers quelque rade muette de noirceur<sup>171</sup>

Ainsi, ces « deux enfants obscurs », sont bels et biens de jeunes hommes homosexuels et non des enfants au sens premier du mot, car dans la poésie de l'auteur, les ébats homosexuels sont souvent comparés à des jeux enfantins par lesquels il retrouve une certaine pureté naïve, un ludisme originel. C'est un emploi que j'atteste d'ailleurs dès 1940, dans le poème « Compromission », que composa Béland lorsqu'il n'avait que quinze ans, et dans lequel, déjà, est suggérée l'inversion sexuelle :

Et les enfants viendront avec moi se rouler  
Ou s'étreindre à l'envers<sup>172</sup> !

Mais c'est surtout dans « Derrière une cathédrale », titre assez suggestif et ma foi provocateur, que cette expression trouvera, je crois, sa forme la plus aboutie, conjugée

---

<sup>170</sup> Une « horizontale » ou « demi-mondaine » était, en argot parisien de la Belle Époque, une expression réservée aux prostituées de luxe.

<sup>171</sup> « Chatelet », dans *Escapes de la Soif*, p. 12.

<sup>172</sup> « Compromission », dans *Escapes de la Soif*, p. 8. (Poème composé le 23 novembre 1940, alors que Béland n'avait que quinze ans.)

qu'elle est avec une métaphore arborée, des marronniers de surcroît, dont il est difficile de ne pas voir ici, ou plutôt d'entendre devrais-je dire, le jaillissement éjaculatoire :

Je crois  
au jeu parfait des enfants  
aux cuisses droites de deux soldats qui passent  
au bruit que fait la sève en montant dans les marronniers<sup>173</sup>...

Un autre codage récurrent de la poésie de Béland, est le recours à la couleur bleue, autant dans ses formes nominales, adjectivales que verbales. Celle-ci est souvent liée à la nuit, aux reflets bleutés de la lune sur les vêtements et les corps notamment, ce qui explique les « chairs [qui] bleussent dans leurs chemises de laine » du poème « Chatelet ». D'ailleurs, à plusieurs reprises, Béland mentionne le port de chemises bleues, ce qui me laisse à penser qu'il s'agissait peut-être d'un code vestimentaire homosexuel en vigueur à ce moment-là voire même plus spécifique à la prostitution, ayant cours notamment dans certains endroits désignés en tant que lieux de rencontre, comme les quais de la Seine, précédemment abordés. Cette particularité du port de la chemise bleue, Béland en fait même, dans son « Vaisseau fantôme », l'objet d'une certaine forme de persécution, dont toutefois il demeure peu aisé d'identifier la provenance, en raison de l'emploi très général du mot les « gens ». Peut-être renvoie-t-il autant aux hétérosexuels qu'aux homosexuels, qui sont tout aussi capables d'homophobie, ou alors au mépris général qu'ont les gens envers les prostitués :

Pourquoi donc ne veut-on pas me croire  
Quand on me voit me compromettre au bord des quais ? [...]  
Pourquoi les gens poignent-ils toutes mes candeurs  
Comme des bêtes qu'ils disent troublées...?  
Est-ce qu'ils me jaloueraient et m'en voudraient pour mes yeux,

---

<sup>173</sup> « Derrière une cathédrale », *Escapes de la Soif*, p. 21.

Pour mes lèvres entr'ouvertes au hasard ?  
Est-ce parce que je porte des chemises bleues  
Que tous leurs mots ont des mépris bizarres<sup>174</sup> ?

En prolongement à ce sujet, le poème « Des résolutions » s'offre à lire à la manière d'un constat du poète quant aux conséquences néfastes qu'entraînent cette pratique et qu'il rejette :

J'ai fini par haïr l'amour qui s'achète  
Comme on déteste les monstres nuageux quand l'orage s'amoncelle.  
J'ai fini par croire qu'il me fallait mourir nu,  
comme un ange chassé du ciel,  
Parce qu'un soir l'amour vendu m'a roulé,  
Parce qu'il m'a fait perdre mon corps et mon âme<sup>175</sup>.

On peut donc en déduire, en raison du ton contrarié qu'il emploie, que Béland s'est possiblement adonné au racolage et à la prostitution. Sur une note plus légère, c'est aussi en ayant recours à des jeux de mots, qui pointent en direction de l'humour, que Béland dévoile homosexualité et pratiques sexuelles, ce qu'il nomme d'ailleurs « les voluptés qu'on nous défend », et cela, souvent, en fin de strophe, à la manière d'une chute surprenante et dès lors comique, similaire à une *punchline*, spécifique à l'humoriste ou au comédien, comme dans ces vers de « Journal » :

C'est le temps des garçons qui jouissent sur la neige.  
C'est le mal de mon cœur qui brûle dans ma main.  
C'est le feu des Naja sur le cou du voisin,  
Et l'amour raconté par deux chiffres, que sais-je<sup>176</sup> ?

---

<sup>174</sup> « Vaisseau fantôme », dans *Les Escales du Désir*.

<sup>175</sup> « Des résolutions », dans *Les Escales du Désir*.

<sup>176</sup> « Journal », dans *Escales de la Soif*, p. 13.

Évidemment, y lire « 69 », cette position sexuelle « chiffrée » introduite dans le vocabulaire français par le biais de la littérature libertine du 18<sup>e</sup> siècle<sup>177</sup>, et que Béland feigne de ne pas savoir en soulignant par l'interrogative. Ou encore, dans la chute de cette strophe de « L'équité parfois », dans laquelle le jeu sur les mots « tente » et « tante », ce dernier étant le terme de prédilection de Marcel Proust pour qualifier l'homosexuel, laisse à penser qu'il s'agit davantage de celui-ci dont il est question, figurativement. Suite à la première occurrence du mot, qu'il laisse en proie à trois points de suspension plutôt suggestifs... Béland se fait quelque peu criard, en répétant le mot, cette fois-ci en retrait, capitalisé et exclamatif :

Rien de la brume ne reste encor,  
Pas même l'haleine du troupeau  
Où les arbres balancent, comme d'une aurore,  
Leurs ombres sur les tentes...

LES TENTES<sup>178</sup> !

Puisque les ombres, les spectres et les fantômes signifient, dans le lexique bélandien de la nuit, les partenaires qui s'adonnent à leurs ébats, ou alors, plus simplement, l'ombre portée du partenaire sur l'autre, notamment sur Béland lui-même, comme dans les vers du poème « Côte d'Azur », « J'ai besoin d'ombre si tu décides / De m'égayer, sur l'oreiller, jusqu'à demain<sup>179</sup> », il m'appert cohérent d'affirmer que ces « ombres sur les tentes », sont belles et bien des tantes !

---

<sup>177</sup> Paraîtrait-il que l'expression viendrait de l'auteure et révolutionnaire française Anne-Josèphe Théroigne de Méricourt (1762-1817), surnommée la « Belle Liégeoise », dans son ouvrage *Catéchisme libertin à l'usage des filles de joie et des jeunes demoiselles qui se destinent à embrasser cette profession*, publié en 1791.

<sup>178</sup> « L'Équité parfois... », dans les « Poèmes » suivants *Orage sur mon corps*, p. 178.

<sup>179</sup> « Côte d'Azur », dans *Escapes de la Soif*, p. 15.

Il fut donc question ici des codes et des codages avérés, poétiques et littéraires plus ou moins voilés de l'homosexualité alors en vogue et comment Béland a pu se les approprier, tout en évoquant des lieux véritables et des pratiques courantes du vécu homosexuel d'alors. Or, tout ceci n'en demeure pas moins externe, et comment dire, comme périphérique à l'expression du désir homosexuel en tant que tel dans sa poésie. C'est donc à ses modalités d'expression directe dont il sera désormais question, en ce que ce désir qui s'exprime, est à bien des égards, beaucoup plus franc et sans ambages que toutes les fioritures que nous avons pu voir jusqu'ici.

### *Expressions d'un désir*

Le désir chez Béland s'apparente à la soif, comme le titre de son second recueil l'indique, qui est à prendre littéralement. Il n'est donc pas surprenant que l'ivresse soit une modalité du désir particulièrement exploitée, comme nous le verrons sous peu. Intense, ce désir s'exprime déjà par sa fulgurance, comme dans « J'abandonne » :

J'abandonne mon corps aux fantaisies des brousses  
Inverties, et ma lèvre aux morsures du râle...  
C'en est fait ! Le voilà, celui qu'ils clament tous :  
Mon DÉSIR se haussant vers cet être à front pâle<sup>180</sup> !

Ou alors par une supplication aux relents socratiques, d'« Implorations » :

Empoignez-moi par les cheveux,  
Doux êtres qui donnez à nos jours leurs lumières,  
Enseignez-moi, car je le veux,  
Ces ébats dont vous seuls connaissez la manière<sup>181</sup>.

Et parfois même avec violence, comme dans ces deux strophes de « De plus en plus mal » :

---

<sup>180</sup> « J'abandonne... », dans les « Poèmes » suivants *Orage sur mon corps*, p. 171.

<sup>181</sup> « Implorations », dans *Les Escales du Désir*.

J'ai mordu le poitrail d'un adolescent nu  
Comme on mord dans un fruit mûri qui s'abandonne.  
O ma fière dent blanche et son éclat qui n'eût  
La lumière de juin qu'un soleil fou nous donne !  
  
Mais c'est un gibet noir que la nuit de ce règne !  
Car, blessant son dos neuf de mon ongle, je vois  
Dans l'angle encor brutal que le plaisir déploie  
Un spectre déplorer sa chair rouge qui saigne<sup>182</sup> !

Ou encore par le paroxysme éjaculatoire et jouissif contenu dans « Baignade » :

Nous sommes nus... Nous sommes des nageurs éternels...  
La lune se tait.  
Et sur nos torses arqués, gicle la semence éclatante des Saints<sup>183</sup>...

Mais c'est surtout par l'abondance de récits anecdotiques se déroulant au gré de beuveries, d'éphémères amourettes sans attaches, de rocambolesques aventures nocturnes, d'ébats torrides à plusieurs sur les plages, autant de « toasts à la nuit » par lesquels se déploie l'éventail des possibilités du désir et du vécu homosexuels, en ce qu'ils sont des moyens de braver l'ennui, l'isolement et la frustration sexuelle, de se recréer et d'inventer d'autres manières de se vivre dans une sorte d'affront provocateur aux normes matrimoniales, à l'enracinement, à l'hétéronormativité, en somme. Car, on retrouve, définitivement, à mon sens, dans ces escapades, ces bravades, un plaisir, une jubilation même, à l'idée de commettre ces transgressions, de pimenter son quotidien par d'excitantes perspectives et de se vivre en tant que marginal avec d'autres marginaux. Et je présume que cela se comble également par le fait de raconter ces histoires, de choquer, de faire montre de sa liberté et de sa folie, mais aussi d'en retravailler le style, d'accentuer certains traits et événements, en bref de se dire et de s'écrire ludiquement, ce que sous-tend toute resubjectivisation. Un bel exemple de ce que

---

<sup>182</sup> « De plus en plus mal », dans *Les Escales du Désir*.

<sup>183</sup> « Baignade », dans *Escales de la Soif*, p. 27.

j'avance se retrouve dans le poème « Rêve dans un square », qui suggère d'ailleurs que ces aventures nocturnes tiennent davantage de l'illusoire que du réel réconfort, malgré que ce soit bien la chaleur humaine qui soit avidement recherchée, et que je prends le soin de reproduire ici intégralement :

Allongé au hasard de la pelouse, il dort  
Retenant prisonnier des boucles de cheveux.  
Sa lèvre colorée de vigne et d'orge d'or  
Abandonne l'écume épaisse des aveux

Pour agacer la [*sic*] spleen devant un ciel serein,  
Nous passâmes la nuit sur un banc de travers  
À guetter le sommeil tourmenté du marin  
Et souvent nos regards avaient des buts divers...

Chacun, avec l'espoir d'une belle aventure,  
Imaginait des flots inondant ce corps fou ;  
Une crainte bientôt défaisait nos ceintures  
Et nous allions au fond quérir cet ange saouï.

Chacun surprenait l'autre dont les mains nerveuses  
Serraient autour du cou le dormeur pour l'offrir  
À la réalité des fontaines pleureuses  
Afin qu'il se réveille avec un bon sourire.

Chacun mêlant au soir les éclats de sa voix  
Rêvait la destruction du tombeau de l'ivresse,  
N'ayant qu'une illusion pour aplanir la voie...  
Chacun voulait plaisirs, chambre close et caresses<sup>184</sup> !

Le désir chez Béland est donc un sentiment qui tenaille, qui démange, au point tel que seul son assouvissement immédiat permet un certain répit, du moins temporaire, car c'est la multitude des partenaires et le perpétuel renouvellement du désir et de son assouvissement qui semblent faire office de règle ici. En cela, c'est un désir excessif que sous-tend une sexualité anxieuse et impulsive, en ce qu'elle est toujours soucieuse de nouvelles conquêtes,

---

<sup>184</sup> « Rêve dans un square », dans *Les Escales du Désir*.

de passages à l'acte, ainsi que de plaire. Or, elle semble aussi, dans une certaine mesure, être un moyen par lequel le poète tend à communier avec puissance avec l'autre, par la jouissance, et cela, dans ce qu'il conviendrait de nommer une quête de transcendance :

Et ce serait, ami,  
Ce mélange des eaux qui se sont fondues pour le large dans leur similitude,  
sans mot dire.  
Que je goûterais toute cette plénitude de moment  
comme l'infini possible de se résoudre et de disparaître<sup>185</sup> !

À cet égard, le désir homosexuel qu'exprime Béland dans son œuvre poétique relève autant du ludisme du corps que de l'esprit, et est éminemment expérientiel et spirituel, une donnée incompatible à toute conception contraignante et reproductive de la sexualité ; résolument libertin, il en a toujours été à mille lieues ! Fugace, c'est souvent par la hâte que se signale le désir, comme s'il s'agissait de quelque chose à saisir au vol, de peur d'en manquer le passage, et d'être laissé-pour-compte, loin derrière, comme en font état ces deux strophes :

Viens vite !... Mon cœur se vide,  
Les verres sont pleins.  
J'ai besoin d'ombre si tu décides  
De m'égayer, sur l'oreiller, jusqu'à demain<sup>186</sup>.  
  
Je veux l'ouvrir sur les plus gais printemps  
Pendant qu'il en est encore temps<sup>187</sup>

Le gai printemps, saison de tous les possibles, saison du renouveau aux bourgeons éphémères, saturé de phéromones et virevoltant de pollen, offre, sans surprise, à Béland un véritable exutoire thématique du désir, dont il s'est accaparé avec emballement, afin de nous

---

<sup>185</sup> « Le Porche de la première vertu... », *Gants du ciel*, décembre 1944, p. 12.

<sup>186</sup> « Côte d'Azur », dans *Escapes de la Soif*, p. 15.

<sup>187</sup> « Poème travesti irrégulier », dans *Escapes de la Soif*, p. 24.

faire part, dans maints poèmes, des accouplements qui s’y produisent. Mais cela n’atteint son faite qu’ici où l’anticipation semble de mise :

Printemps, viens par ici que je torde ta nuque...  
Je ne sens pas le rut, moi, et j’en suis jaloux !  
Viens un peu près de moi parader tes eunuques  
Qui confessaient mon âme avec des yeux de loups !

[...] Ah ! que dis-je ? O Saison, je suis fou !  
[...] Vois voler des spermatozoïdes sur ta face...  
Viens, mon bel histrion, car les chiens te bafouent  
De leur langue qui lèche les plaies de ta face

Holà ! Les épagneuls de salon et les ducs  
Crèvent ta chair polie à la paume qui laisse  
Tomber une tulipe, un muguet... [...]  
Déculotte-toi donc, Saison de la paresse !

Je suis gai, ô Printemps, du jet qui va renaître  
Et, comme moi, tu sais que ça ne peut tarder :  
Déjà ma joue s’empourpre où tes baisers vont paître  
Le champ trois fois malsain de mes lèvres fardées<sup>188</sup>.

Notons ici, le ton folâtre qui accompagne ces vers, auquel vient se joindre, en dernière strophe, un travestissement bien marqué. Il est intéressant aussi de soulever l’utilisation du mot « gai » à plusieurs reprises dans quelques-uns des poèmes de Béland. Bien que dans les années 1940 son acception en français se limite à celle de « joyeux », il n’est pas à exclure que Béland aurait pu être exposé, notamment dans les milieux anglophones montréalais, ou via des touristes américains, à l’usage du mot « gay » dans sa connotation homosexuelle, qu’il aurait pu franciser par la suite, ce qui ferait de lui le premier écrivain canadien-français à employer ce terme dans ce sens dans notre littérature. Ceci étant dit, tout cette profusion de gaieté qu’il exhibe est parfaitement superficielle, car nous savons qu’au-delà de ses abords

---

<sup>188</sup> « Toast à la nuit », dans *Les Escapes du Désir*.

fantaisistes et frivoles, se trouve un poète tourmenté, un jeune homosexuel angoissé, aux prises avec des problèmes de dépendance et se faisant volontiers morbide. Le fait que Béland était un grand buveur n'est plus à démontrer, tout comme son père et son grand-père, comme je le soulignais dans le chapitre consacré à sa biographie. En raison de cette prédisposition à l'alcool, c'est souvent par l'ivresse que s'exprime le désir dans sa poésie, tous deux confondus à maintes reprises, par lesquels le poète se désinhibe et peut ainsi faire abstraction de ses angoisses afin de connaître le répit, et donc le plaisir :

Nous avons bu, ensemble, un flot d'écume d'or  
Dans nos mains devenues des écailles parlantes ;  
Tous mes regrets s'en vont, qu'un inconnu n'implore<sup>189</sup>

Ivresse invétérée, soif insatiable, ou tout bonnement alcoolisme, c'est par une précipitation dans l'enivrement, qui est tout aussi excessive que sa propension aux désirs charnels, que Béland consomme tout sur son passage :

Puis, vers cinq heures, les cabarets ouvrent leurs portes :  
Un vent irrésistible m'y pousse.  
J'entre, les bocks s'entassent, le soir m'emporte...  
Au coin de la rue s'allument les yeux bleus d'un mousse<sup>190</sup>...

Jusqu'à en excéder la dose... avec style :

Tomber, un soir de bal, avec mon masque vert,  
M'enivrer de poisons pendant toute la nuit,  
Puis me fendre le crâne en passant au travers  
Du sofa Directoire où baille mon ennui<sup>191</sup>...

Puis à tomber dans un vertige éthylique, ce tournis de tous les instants, que Béland rend admirablement dans « Pour hypnotiser », par son rythme saccadé ainsi que par une

---

<sup>189</sup> « De plus en plus mal », dans *Les Escaltes du Désir*.

<sup>190</sup> « La Rose des Vents », dans *Escaltes de la Soif*, p. 19.

<sup>191</sup> « Où j'en suis... », dans *Escaltes de la Soif*, p. 9.

étourdissante disposition des espaces typographiques, d'inspiration dadaïste ou surréaliste je suppose, qui en décuple le ressenti sensoriel à la lecture :

Levez-vous	Levez-vous lentement	très lentement	
	Levez-vous très lentement		
Venez vers moi lentement		venez	venez vers moi
	très	très lentement	
Montez sur mon lit		montez dans mon lit	lentement
	très lentement	montez dans mon lit	montez
Étendez-vous	étendez-vous	doucement	doucement
	Étendez-vous le plus doucement		sur moi
	Étendez-vous sur moi		et ne dormez pas <sup>192</sup> ...

### ***Désenchantement et affliction***

Qui dit ivresse, dit forcément, et inéluctablement, lendemain de veille... Et qui dit promiscuité répétée, dit forcément, et inéluctablement, maladies vénériennes... Alors que la fête est passée, que les amants ont quitté la couche, que les brumes épaisses des toxiques se sont dissipées, en somme que tout cela semble dater d'hier, le poète se retrouve seul, et dans des dispositions des plus accablantes. Le gai printemps cède donc la place à l'« hiver de son mécontentement », si je puis me permettre de reprendre ici la célèbre formule de la scène d'exposition de *Richard III* de Shakespeare<sup>193</sup>. C'est donc la chute vers les sommets ! Car, il n'y a pas de doute, il importe de le souligner, les plus beaux textes, les poèmes de loin les plus chargés vont alors voir le jour. Et c'est par un spleen typiquement baudelairien que se signale mélancoliquement l'auteur, se remettant en cause et cherchant désespérément un

<sup>192</sup> « Pour hypnotiser », dans *Escapes de la Soif*, p. 18.

<sup>193</sup> « Now is the winter of our discontent », Acte I, scène 1, première ligne.

compromis avec le doute, comme dans ces vers poignants et profondément touchants qui, à mon sens, devraient figurer dans toute anthologie de poésie québécoise digne de ce nom :

Les récompenses de cette vie sont des escales  
Où ma soif m'a mené.  
Mais longtemps je me suis demandé  
S'il fallait y boire ou mourir,  
Si la pureté des eaux glaciales  
Valait mieux que les marais du désir<sup>194</sup>.

Car, chez Béland, le désir, qui était alors splendide et effervescent, cède rapidement à la morbidité, à la désagrégation, à la putréfaction... Il sombre pour ainsi dire dans une misère saumâtre dans laquelle se confondent désormais culpabilité et chancres envahissants, tristes réalisations qui ne sont pas sans rappeler la « lucidité » de Julien Sanche, comme dans ces strophes des poèmes « J'abandonne » et « La barque saouïe », tous deux en suite à *Orage sur mon corps* :

J'ai trop connu le vin sur l'intruse Lesbos  
Et souillé trop de chairs chez madame Sodome !  
Maintenant, maintenant, qu'il m'en pousse des bosses,  
Près du ventre où j'aurai un paradis de chaume<sup>195</sup>  
  
J'allais sur les eaux comme un chancre [...]   
Car je sens une plaie dont je lèche les bords  
M'envahir, souterraine, et des difformités  
Croître à ma lèvre, en vain, pour me ronger le corps<sup>196</sup>

Les métaphores florales qui faisaient autrefois la part belle au désir et à la joie, solidaires de l'identité homosexuelle, se confondent désormais dans une métaphore de l'homosexualité qui est décrite en tant qu'infection et possession par un mal sans cesse croissant, dont il est

---

<sup>194</sup> « Impression », dans *Escales de la Soif*, p. 7.

<sup>195</sup> « J'abandonne... », dans les « Poèmes » suivants *Orage sur mon corps*, p. 171.

<sup>196</sup> « La Barque saouïe », dans les « Poèmes » suivants *Orage sur mon corps*, p. 169.

impossible de se départir, à la manière d'un cancer moral, qui fait de lui un être pervers, anormal et solitaire. Notons dans le prochain poème, « Dialogue », la reprise d'un procédé de dédoublement similaire aux voix narratives d'*Orage sur mon corps*, qui illustre, une fois de plus, la dissonance et le clivage auxquels est en proie le poète quant à la nature fluctuante de sa conception de son orientation et de son identité sexuelle, se faisant ici volontiers plus noir, fataliste et tragique :

— Apprenez-moi le nom de cette affreuse fleur qui croît en moi sans embaumer ? Qui met dans mes regards des provocations irréelles ? Je ne l'ai pourtant cueillie nulle part... Quel jardinier se chargerait de l'arroser ? Quelle folle abeille se vanterait de l'avoir butinée ? Je la sens, cependant, qui, chaque jour, augmente... Mon cœur ne renferme-t-il pas assez de marécages où rampent constamment des monstres en nage ? Mes doigts ne tombent-ils pas, tant ils sont secs ?

— C'est une rose anormale que, seules, tueraient tes pleurs.

— Alors, je veux pleurer.

— Même si elle meurt, tu auras son destin.

— Pourquoi ?

— Tu es prédestiné. Toute ta vie, elle se nourrira de toi. Jamais de frais bouquets ne la remplaceront.

— Voici mon âme, si vous lui trouvez quelque aimable compagne.

— Impossible ! C'est une plante perverse et solitaire<sup>197</sup> !

De plus, les ébats du passé ne deviennent que prétextes à se morfondre ou alors à déplorer la perte d'un amour désormais révolu, comme dans « Le voyage de Kurt », précédemment intitulé « Le voyage manqué », dans lequel Béland se fait résolument tragique :

Or, tu traîneras tes pieds vers des régions obscures  
Avec des chancres dans tes lèvres jadis mûres.  
Et moi je crèverai mes paupières fermées  
Au souvenir d'une lumière que je ne pouvais pas gagner<sup>198</sup>...

---

<sup>197</sup> « Dialogue », dans *Les Escales du Désir*.

<sup>198</sup> « Le voyage de Kurt », dans *Escales de la Soif*, p. 23 et « Le voyage manqué », dans *Les Escales du Désir*.

Ces échecs amoureux répétés l'entraînent alors dans un cynisme résigné, qui se traduit par cette propension, compensatoire et défensive, à se montrer sous l'éthos du poète flamboyant et vaniteux, se concevant « d'abord et avant tout [tel] un paon », et recherchant cette posture et cette vision négative des choses chez l'amant idéal, « Orgueilleux comme moi qui verrait le monde avec dédain<sup>199</sup> ! », avec lequel il pourra s'enfuir et s'oublier :

Il me faudra fuir bientôt avec celui qui viendra  
Sans pompes, sans artifices et sans arrière-pensées  
Prendre ma main pour me tirer d'un faux pas...  
Oui, je le jure, avec lui je noierai mon passé<sup>200</sup> ...

Car c'est bien d'une noyade, d'une chute, d'un plongeon dans les abîmes d'un soi torturé dont il s'agit ici, et cela d'une manière fortement similaire aux affres dans lesquelles sombrait Julien Sanche en début de récit, causées par la révélation du jésuite, donc de facteurs extérieurs, et qui révélait chez lui une profonde brèche dans la régulation de son estime de soi, de tout sentiment de confiance, ce qui est, en somme, les traits caractéristiques de la définition contemporaine du narcissisme et de la blessure qui la sous-tend.

### ***Chute et fatalité***

Alors que la chute était déjà un thème dominant dans l'œuvre du poète, notamment dans *Orage sur mon corps*, récit fictif d'une chute dans les affres de la perversité, certains poèmes de l'œuvre poétique se font davantage l'écho de la chute du poète, de Béland lui-même, et tendent ainsi à abolir toute distinction entre fiction et vécu personnel. C'est donc par un rapport fusionnel et introspectif à la littérature et à la poésie que Béland se livre sans

---

<sup>199</sup> « Zoologie », dans *Escales de la Soif*, p. 17.

<sup>200</sup> « Vaisseau fantôme », dans *Les Escales du Désir*.

grande retenue et très intimement, et cela, par un sens du pathétisme de plus en plus aigu. Un poème comme « Désespoir de clown » ne s’invente guère tant le ton qu’y emploie le poète et le dénigrement dont il se fait lui-même l’objet, font ressentir la grande détresse psychologique dans laquelle il semble être plongé. Pris au piège entre fuite solitaire et désir de remédier à celle-ci, remettant tout en doute à chaque instant, Béland, en proie à la nature fluctuante de sa propre estime et du fait de son « inversion », révèle par ces quelques vers, les basses opinions qu’il a de lui-même, allant même jusqu’à la dysmorphie corporelle, et qu’il s’assène sans ménagement :

Le nain blafard — je me connais par cœur —  
a, un instant, cru à quelque force en lui,  
avec sa voix d’eunuque  
rôdant ainsi qu’un chat miauleux,  
j’essaie de ne plus crier ! Non ! Non ! [...]  
Engouffrez ma solitaire mésestimate !  
J’ai fui le monde ! Je veux désormais fuir les endroits sans monde<sup>201</sup> !

Ou alors se fait sans ambages et sentencieux, résumant un seul vers, l’essentiel de ce que l’on doit comprendre du jugement qu’il porte sur son existence : « Et c’est ma vie bâclée pour l’année 47...<sup>202</sup> ». Comme le faisait remarquer Charles Doyon, et ce dès 1951, dans un article<sup>203</sup> au sujet d’*Escapes de la Soif*, Béland « pousse une pointe vers un cynisme fantasque qui semble fait d’aveux longtemps contenus qui s’exhalent » dans lesquels coexistent « un désir de ne pas démordre et un certain air de « “Je m’enfoutisme” », ce à quoi j’ajouterai également une disposition à l’apitoiement et à la culpabilité. De telles postures, si contradictoires soient-elles, si difficiles à tenir et si tiraillées, s’expliquent, à mon sens, par le

---

<sup>201</sup> « Désespoir de clown », dans les « Poèmes » suivants *Orage sur mon corps*, p. 176-177.

<sup>202</sup> « Journal », dans *Escapes de la Soif*, p. 13.

<sup>203</sup> DOYON, Charles, « Les lettres. *Escapes de la soif* », *Le Haut-Parleur*, 31 mars 1951, p. 4.

problème évident que Béland avait à réguler son estime de soi, comme je l'évoquais précédemment, ce qui dénote l'absence, chez lui, d'une image de soi stable sur laquelle il puisse se consolider et à partir de laquelle il peut transiger avec le monde extérieur. Ainsi, privé de tout « terrain d'entente » avec lui-même, si je puis ainsi m'exprimer, le poète se fera alors, selon l'état émotionnel dans lequel il se trouve, ceux-ci étant instables et fluctuants, défensif, hautain et désinvolte ou alors faible, démunis et coupable. Pour mieux illustrer ce que j'avance, j'ai décidé de mettre en parallèle deux poèmes. Le premier se signale par un éthos qui n'éprouve aucun remord tandis que le second se vautre dans un pathos dans lequel le poète ne semble plus avoir de prise. Notons dans le premier poème un ton « à demi imprécatoire<sup>204</sup> », fier et confiant, jouissant « du prestige des fauves », donc se comparant à un animal noble et puissant d'une manière similaire au paon précédemment cité, par lequel Béland s'adresse à son ombre, suggérant ici de nouveau la duplicité et le dédoublement, qu'il semble blâmer du mal qui l'accable et qu'il souhaite tenir à distance. Tandis que dans le second, puisqu'il s'adresse directement à Dieu, à qui il demande son pardon, il relève davantage de la prière voire de l'intercession. Le poète étant alors à son plus bas, en proie aux remords, il évoque par ce dernier vers brutal le dégoût que lui inspire son homosexualité, ce « péché qui peste à m'en fendre le nez ».

---

<sup>204</sup> *Ibid.*

Allez-vous-en, mon ombre, allez où je ne vais  
Redire au Saint-Esprit que je me fous de lui.  
J'ai bien assez de plaie à mes anges mauvais  
Et le cœur attentif d'un berger me suffit.

Je suis complètement gris des boissons de  
jeunesse.

Je n'ai pas digéré la folle eucharistie.  
Je ris comme un fruit mûr que le soleil caresse.  
Je n'avouerai jamais les péchés de l'esprit.

Mon ombre, levez-vous des braises de mon  
drame :

J'ai connu la brûlure et voudrais me baigner.  
Qu'on me laisse, un instant, plonger dans l'eau  
mes rames  
Et fumer mon tabac sous un ciel d'araignées.

Je suis épris de l'or hallucinant des astres.  
Je n'ai pas à rougir des amours que je donne.  
Je suis l'homme qui vole au-dessus du désastre  
Pour cracher les épées tueuses de madones.

Allez, allez porter ma réponse à la foule,  
Dites-lui que je jouis du prestige des fauves.  
Je lance à la cohue ou bien mon âme saouïle  
Ou bien l'éternité dont déjà je me sauve<sup>205</sup>

J'essaie de croire en vous, Seigneur, et je ne  
puis...

Un grand orage éclate autour de ma faiblesse ;  
Ils sont deux combattants à tordre la mollesse  
De mes bras dont la lutte était triste  
aujourd'hui.

Si je marche ardemment vers votre tabernacle,  
Ou si, déjà blasé par les fêtes, je tance  
Mes désirs refoulés au-delà de mes sens  
Comme des ivres-morts [ou ivres-mots] qui  
clament leur débâcle.

Ma pensée se détourne encor de votre bouche.  
Comprenez-vous, Seigneur, le sort du  
possédé ?

Un démon maniaque et peu commode louche  
Ma peur de crever seul après ce coup de dé.

Une dernière fois, de grâce, pardonnez !  
Voici mes deux côtés ouverts jusqu'à mon  
cœur :

N'en voilà-t-il pas trop pour cacher la laideur  
De mon péché qui peste à m'en fendre le  
nez<sup>206</sup> ?

Alors que jusqu'ici la sévère autocritique à laquelle s'adonne le poète ne concerne que son être et son vécu, nous verrons dans les prochains poèmes comment celle-ci se double d'un discours autoréflexif sur son œuvre, donnant ainsi accès aux croyances voire aux superstitions auxquelles il a cédé, et qui semblent avoir accaparé sa psyché, l'entraînant alors dans la déréliction et le fatalisme. Ainsi, dans un poème encore adressé à Dieu, Béland en vient à jeter le discrédit sur son œuvre en la minimisant puis émet la possibilité que la liberté

<sup>205</sup> « Démoniaque », *Escales de la Soif*, p. 16.

<sup>206</sup> « Petite Montée », dans *Les Escales du Désir*.

dont il se targuait hier n'était qu'imposture ; la liberté véritable n'étant accessible que par la foi chrétienne :

malgré les méchantes histoires que je dis à mes amis,  
malgré ces sottises et coupables anecdotes que  
je narre pour montrer que je suis « libre »  
Peut-on jamais être libre sans vous ? —  
enfin, là où c'est le plus vivant, Seigneur,  
quand tout cela rentre dans la solitude,  
je pleure des larmes qui me brûlent les doigts,  
puisque votre voix a percé ma réclusion<sup>207</sup> !

Repentant dans une certaine mesure, se refusant aux plaisirs auxquels il s'adonnait autrefois avec tant d'enthousiasme, en proie au dégoût et à la culpabilité, esseulé et solitaire puisque victime de sa propre fuite, ayant échoué à atteindre un état de liberté authentique, et insatisfait de son œuvre qu'il juge désormais dérisoire et inadéquate, en somme brisé, Béland dresse un constat d'échec et se destine désormais à une existence contrite empreinte de misérabilisme et de pathétisme, par laquelle il semble dire qu'il jette l'éponge et ne mérite guère mieux :

Le monde ne veut plus de formules tragiques.  
Tant pis ! Je mènerai mon âme aux abattoirs.  
Il faut attendre, il faut fuir les fêtes magiques  
Et me résoudre à vivre en suivant les trottoirs<sup>208</sup>.

Ainsi, il ne reste au poète que la désillusion et l'errance, se représentant même sous les traits d'un itinérant vagabond : « je ne me sens plus la force de réfléchir, étant devenu cette loque de guenille qui traîne aux quatre coins de la ville<sup>209</sup> ». Puis vient le poème « Astronomie » sur lequel il est nécessaire de s'attarder et d'interpréter comme le testament littéraire de Béland,

---

<sup>207</sup> « Désespoir de clown », dans les « Poèmes » suivants *Orage sur mon corps*, p. 176.

<sup>208</sup> « Où j'en suis... », dans *Escapes de la Soif*, p. 9.

<sup>209</sup> « La vie multiple ou "Une grande âme" », *Le Jour*, 11 mars 1944, p. 5.

en ce qu'il renseigne sur la nature programmatique de son retrait de la scène des lettres, et qui mérite d'être reproduit ici dans son intégralité :

Ce ciel trop compliqué n'est pas pour moi...  
Il est pour ceux qui n'ont pas d'amis,  
Pour ceux qui cherchent des visages souriants dans les nuages  
Et qui se lamentent, lorsqu'ils n'en trouvent pas.

Cette lune blafarde, non plus, ne m'appartient pas...  
Les gens de carnaval se l'approprient.  
Moi, je garde égoïstement les étoiles,  
Celles qui filent des lignes d'argent,  
Celles qui disparaissent sans raisons...

Parce que je disparaîtrai sans le dire,  
Parce que je laisserai des écritures magiques derrière moi, des lignes bleues derrière moi.  
Parce que dans mon ciel à moi tout ne brillera qu'un moment,  
Le moment où vous aurez dû désirer me connaître...

Qu'importe... Je passerai si vite que vous n'aurez pas la chance de souffler sur ma barbe ;  
Vous n'aurez pas le plaisir de me faire tomber dans la boue,  
Parce que mes lignes bleues, comme les étoiles,  
Les lignes de ma main posées sur mon papier,  
Je n'aurai pas le temps de les écrire jusqu'au bout...<sup>210</sup>

Ce poème, dont il est difficile d'attester la date exacte d'écriture<sup>211</sup>, énonce déjà très clairement les intentions de l'auteur de disparaître du milieu des lettres canadiennes-françaises. Mais ce n'est pas uniquement là où je veux en venir. Il me semble que dans ce poème se dégage une esthétique de l'échec, la poétisation d'un ratage, voulu et entretenu, un désir, même, de se faire contre-productif et d'assumer sa fugacité, la nature éphémère qu'il donne à son œuvre, et ce, jusqu'au bout. Ainsi, je trouve qu'il y a quelque chose de radicalement *queer* dans ce projet d'échec programmé, mais également dans la conception

---

<sup>210</sup> « Astronomie », dans *Les Escapes du Désir*.

<sup>211</sup> Nous savons seulement qu'il fut composé entre septembre 1940 et avril 1946.

de l'art que nous livre Béland. Or, puisque l'épithète *queer*, dans son acception actuelle, correspond à des considérations et préoccupations plutôt contemporaines, il m'apparaît important de nuancer pareille « catégorisation » de l'œuvre, en réitérant l'historicité, que j'estime être adéquate à ma démarche, que revêt le terme de *queer* avant la lettre. Puisqu'à son époque, Béland puisait sans doute la source de l'aura fataliste qu'il donne à son œuvre ainsi que son rejet de la marchandisation de l'art, à même la longue lignée des poètes maudits, qui, avant lui, s'étaient tous fait annonceurs de leur propre forfait, conscience d'une malédiction aussi vieille que la littérature elle-même oblige, tout en faisant savoir sous le signe de l'optatif voire par une superstition profondément enracinée, que leur œuvre connaîtrait une destinée mystique, après leur trépas, ce qui les feraient entrer dans le panthéon immatériel et immémorial de ce que Jean Paulhan nommait la « noblesse des lettres<sup>212</sup> ». Dès lors, et pour conclure, s'identifiant aux poètes maudits, souscrivant à cette malédiction littéraire, « Moi, poète décadent et pudique, je glisse dans le gouffre à jamais ouvert de l'oubli, sans arrêt, fatalement<sup>213</sup> », donc à cette abnégation de soi et à ce sacrifice qu'exige ce « combat » en faveur de son œuvre et qui favorisera son élection ultérieure, donc, une fois de plus, de cette « chute vers les sommets », Béland en vint à confondre vie et littérature, et à signer sa propre épigraphe, dès mars 1944, explicit annonceur de son destin et de son œuvre, qui confirme sa croyance que son talent littéraire était sa seule porte de sortie autant qu'une fatalité qui l'immortalisera, et qui se lit comme suit : « Ici gît celui

---

<sup>212</sup> Allocution de Jean Paulhan dans MINET, Pierre (présentateur) et Michel DUPLESSIS (réalisateur), « Hommage à Roger-Gilbert Lecomte pour le 20<sup>e</sup> anniversaire de sa mort », émission *Soirées de Paris* diffusée sur la Chaîne Parisienne, le 29 décembre 1963, 1h 14m.

<sup>213</sup> « Scènes d'une autre vie (légende) », *Le Jour*, 25 mars 1944, p. 4

qui avait beaucoup de talent et qui est mort en l'an de guerre pour l'avoir trop su<sup>214</sup> ». Or, comme nous le savons, Béland n'est mort qu'une trentaine d'années plus tard, ayant renié tout son passé d'auteur et s'étant opposé systématiquement à toute tentative de revalorisation de son œuvre. Était-ce là une façon consciente de faire perdurer le mystère l'entourant, sorte de prolongement assumé de son esthétique de l'échec ou alors avait-il tout simplement passé à autre chose, n'accordant plus d'importance à ce qui semblait être autrefois une dimension définitionnelle de son être, pour ne pas dire sa raison d'être ? Dans l'optique de cette dernière hypothèse, il serait intéressant de se demander alors si Béland, lorsqu'il se comparait et se revendiquait de l'archétype de l'ange déchu ou du stéréotype du poète maudit, ne s'adonnait pas à une forme de pastiche, si, en somme, il se faisait ironiquement ostentatoire et donc performatif. Dans cette perspective, Béland prenait donc la pose, *se campait*, plus ou moins sérieusement, voire au second degré, d'une manière similaire au rapport parodique à la psychanalyse qu'il entretient dans *Orage sur mon corps*. Si c'est bien le cas, nous pourrions alors affirmer que Béland s'adonnait à un style, à une modalité d'expression *camp*, ce qui le rapprocherait de nouveau d'une esthétique et d'une sensibilité *queer* avant la lettre. Cela dit, Béland s'est bel et bien suicidé à l'alcool, comme tous les alcooliques se suicident lentement à l'alcool. Qu'il campa ou non une certaine posture, il n'en demeure pas moins que son destin fut délétère et tragique.

---

<sup>214</sup> « La vie multiple ou "Une grande âme" », *Le Jour*, 11 mars 1944, p. 5.



## CHAPITRE 4

### *Une réception orageuse*

#### *Provocation et scandale !*

Comme je l'évoquais précédemment, la réception critique d'*Orage sur mon corps*, à la suite de sa parution fut particulièrement *orageuse*. La polémique que provoque l'ouvrage de Béland s'étend de novembre 1944 jusqu'à la fin du mois de mai 1945, au courant duquel près d'une vingtaine de recensions sont publiées, concourant ainsi à faire de la parution du livre un véritable scandale dans le monde des lettres canadiennes-françaises, dont l'ampleur, comme nous le verrons au courant du chapitre 5, a été, ultérieurement, largement amoindri. C'est donc chronologiquement que je procéderai à cette revue exhaustive de la presse de 1944 à 1959, afin d'en retracer l'évolution (ou plutôt la régression) des discours, mais également pour établir certains faits qui méritent d'être retenus. Tout d'abord, la parution

d'*Orage sur mon corps* est annoncée à onze reprises par la campagne publicitaire de l'éditeur Serge Brousseau<sup>215</sup>, qui en est à ses premières publications, ou alors dans des reprises de ses réclames publicitaires. Le positionnement commercial de Brousseau s'appuie en grande partie sur le fait qu'il s'agit d'un inédit canadien, fait du jeune âge de son auteur un argument de vente, et excite également la curiosité du lectorat par un sujet sensationnaliste. Alors qu'*Orage sur mon corps* est en vente vers la mi-novembre et ne fit pas l'objet d'un lancement, la première recension<sup>216</sup> du roman est publiée dans *Le Quartier Latin*, le journal étudiant de l'Université de Montréal, le 24 novembre 1944, par un certain Freidrich Steiner, de l'Université de Düsseldorf, qui n'existe pas encore<sup>217</sup> ! Ce « grand critique [...] autrefois très bien connu à Vienne [...] n'ayant eu que par hasard l'occasion de rencontrer le roman et son auteur » et son « étude assez compréhensive », constituent donc un canular potachique, sans doute écrit par un ami de Béland ou par Béland lui-même qui, je le rappelle, est alors étudiant de philosophie à l'Université de Montréal. C'est donc un texte d'opinion particulièrement naïf et sympathique à l'auteur et à son protagoniste, qui louange la sincérité, le talent et l'indépendance d'esprit<sup>218</sup> de ce premier, tout en se montrant solidaire du « problème » de

---

<sup>215</sup> *Orage sur mon corps* y est alors présenté en alternance comme un « audacieux roman sur le délicat problème de l'adolescence », « le plus courageux essai jamais écrit par un jeune sur l'angoisse de l'adolescence », voire « le plus courageux et le plus osé jamais écrit sur l'angoisse de l'adolescence », puis enfin en tant que « roman sensationnel ! [...] le livre le plus révélateur d'aujourd'hui ! ».

<sup>216</sup> STEINER, Freidrich (pseudonyme), « *Orage sur mon corps* », *Le Quartier Latin*, 24 novembre 1944, p. 4.

<sup>217</sup> En effet, cette université fut fondée dix-neuf ans plus tard, en 1965. Jusqu'à cette date, il s'agissait d'une académie médicale, elle-même fondée en 1905. Cette incongruité est soulevée par Victor-Laurent TREMBLAY, ainsi que l'orthographe erronée de « Freidrich » (au lieu de Friedrich), malhabile, qui suggère d'autant plus une farce potachique d'étudiants, dans son article « La réception critique d'un "mauvais livre" : *Orage sur mon corps* d'André Béland », *Québec Studies*, vol. 22, n° 1, 1996, p. 178-179.

<sup>218</sup> De plus, puisqu'il « s'est révolté contre les pharisaïstes [sic] », le signataire préfère sa « sincérité dangereuse et d'apparence suspecte » à un prétendu « beau caractère ».

Julien Sanche auquel il prête même « une conscience extrêmement sociale ». Mais ce qui jure le plus dans cette supercherie de compte rendu c'est l'affirmation selon laquelle l'auteur déconcerte par son « absence de procédé et surtout d'imitation », une chose qui lui sera durement reprochée par la suite, au point même que les lectures et les influences présumées d'André Béland, qu'on condamnera, deviendront presque un objet de fixation de la plupart de ses détracteurs. Le premier véritable compte rendu du roman paraît donc dans *Le Canada* du 11 décembre 1944<sup>219</sup>, intitulé « Un personnage immonde » et signé par le critique Henri Girard. Celui-ci s'empresse de qualifier Julien Sanche, fidèle au titre, de « personnage immonde, l'un des plus odieux de la littérature française », de « monstre », d'« être ignoble », et en fait même un des « membres de la Gestapo au pays des Nazis », accusation grotesque s'il en est une<sup>220</sup>. C'est donc une critique qui condamne le protagoniste du roman en raison de son immoralité, cette « morale [qui] s'explique, mais [qu']il n'est point possible [d']excuser ». Girard ne semble pas discuter des qualités formelles de l'œuvre sauf lorsqu'il dit que « M. André Béland nous le présente [Sanche] dans un magnifique relief ». Puisqu'il personnalise sa critique autour du personnage de Béland, c'est par le biais d'un avertissement à Sanche qu'il affirme que ce dernier ne recevra qu'un « profond sentiment de mépris et de dégoût » dans la presse écrite. Enfin, visiblement outré par cette « tendance nouvelle dans l'évolution de nos lettres », se référant au dernier roman de Roger Lemelin,

---

<sup>219</sup> GIRARD, Henri, « Un personnage immonde », *Le Canada*, 11 décembre 1944, p. 5.

<sup>220</sup> S'appuyant surtout sur les extraits dans lesquels Julien Sanche s'en prend gratuitement à des infirmes, Girard compare ses exactions « à l'immense pitié de Baudelaire pour les miséreux » et conclut que Sanche « ne cherche pas les fleurs mais les fruits du mal ».

*Au pied de la pente douce* (1944), paru plus tôt cette année-là et ayant choqué certains<sup>221</sup>, il conclut que « [c]’est l’anarchie après la révolte ». C’est dans la chronique<sup>222</sup> de Émile-Charles Hamel que la valeur formelle de l’ouvrage et le talent de son auteur sont, pour la première fois, véritablement mis en cause. Publiée dans *Le Jour*, Hamel y émet des jugements de nature plutôt impressionnistes, n’ayant de cesse de se contredire à chaque tour de phrase<sup>223</sup>. Or, lorsqu’il aborde la qualité formelle de l’œuvre, « ces pages mal écrites », son opinion est on ne peut plus claire et arbitraire. Refusant même « à s’arrêter à une analyse du roman, à une étude du personnage central », Hamel tranche simplement qu’*Orage sur mon corps* « n’est pas un roman » mais un fruit « pourri encore vert », et que « Julien Sanche n’a aucune vie propre, [qu’il est] une espèce de fantoche sans vérité, sans vraisemblance, déplorablement livresque », et clame même qu’il « n’existe pas, ne peut exister [et] ne nous intéresse pas ». Mais paradoxalement, Hamel, bien qu’il nie l’existence d’un tel personnage, en vient à affirmer rapidement qu’il représente « la mentalité » de toute une génération, cette « jeunesse sans fraîcheur, sans tendresse ; sans jeunesse pour tout dire [...] qui se pâme d’admiration pour le dégoûtant Radiguet », et qu’*Orage sur mon corps* n’est que « le beau produit de notre

---

<sup>221</sup> Le critique Clément Lockquell en déplorera « les irrévérences envers le clergé » (ARGUIN, Maurice, « *Au pied de la pente douce*, roman de Roger Lemelin », dans LEMIRE, Maurice (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome III (1940-1959), Montréal, Fides, 1982, p. 92).

<sup>222</sup> HAMEL, Émile-Charles, « Chronique des livres. *Orage sur mon corps* par André Béland », *Le Jour*, 16 décembre 1944, p. 5.

<sup>223</sup> Hamel reproche à cette « œuvre brutale sans vigueur et puérile sans jeunesse » de manquer de « sens de l’honneur et [des] généreux élans du cœur », tout en relevant qu’« il y a dans ces pages un beau cri de douleur [...] l’œuvre du sang et des larmes » et en souligne le « trop d’audace et de talent », le « courage », « un livre qui nous secoue, qui nous fait mal », et qu’il faut en cela être redevable à son auteur tout en affirmant qu’« il y a trop d’outrances dans le récit, trop de grossièreté dans l’affabulation et trop de pauvreté dans le style pour qu’on puisse ressentir le choc d’une véritable admiration ».

société et de nos méthodes d'éducation et d'enseignement ! ». Il soutient que la seule chose qu'il l'intéresse vraiment « c'est ce que nous trouvons d'André Béland dans *Orage sur mon corps* », qu'il accuse de feindre d'être « insensible [...] affect[é] de froideur et de détachement », et « d'avoir honte » de ce qu'il a en lui « de plus pur et de meilleur ». Ici, Hamel entend par là sa « jeunesse » et certainement pas son homosexualité... Ceci permet d'émettre l'hypothèse selon laquelle Hamel n'a pas percé au jour la nature voilée de la problématique principale d'*Orage sur mon corps* contrairement à Dostaler O'Leary. C'est donc dans la chronique<sup>224</sup> de ce dernier, publiée dans *La Patrie*, qu'on obtient enfin une critique littéraire digne de ce nom. Portant autant sur Béland que sur Yves Thériault, qui vient de faire paraître ses *Contes pour un homme seul* aux Éditions de l'Arbre, l'argumentaire de O'Leary consiste à relever qu'ils « sont tous deux des jeunes qui sont tout à l'opposé du conformisme [et] un indice d'une crise profonde, crise de forme aussi bien que de fond subie actuellement par notre littérature ». C'est donc par une approche sociologique et thématique de l'anticonformisme qu'O'Leary analyse cette crise des valeurs de la littérature canadienne-française, qu'il interprète comme un rejet du « régionalisme outrancier qui nous avait empêché, jusqu'ici, de communier à l'universalisme français ». Soulignant l'« indiscutable talent » de Béland à deux reprises, « André Béland a du talent, ai-je dit et je ne me récus pas », dont « le personnage de Julien Sanche est bien dessiné », il nuance son opinion en indiquant toutefois que Béland « n'a pas encore trouvé la formule idéale pour le réaliser. Il est encore au tâtonnement [et] demeure sous l'emprise d'influences indéterminées et parfois contradictoires », puis soulève un doute quant aux intentions de l'auteur de « nous dépeindre

---

<sup>224</sup> O'LEARY, Dostaler, « Deux jeunes littérateurs », *La Patrie*, (édition nationale), 24 décembre 1944, p. 54.

un être abject, un sadique et un individu taré », citant à l'appui l'introduction du livre de Béland qui en fait « l'âme ardente, le foyer intérieur » de toute une génération. Car O'Leary relativise les propos de cette introduction, voyant plutôt dans Julien Sanche « une exception », la représentation d'individus qui se retrouvent « heureusement en petit nombre », et dans *Orage sur mon corps* un livre qui « renferme l'expression d'une âme qui se recherche, mais qui ne semble pas encore avoir trouvé sa voie ». Enfin, il conclut à un style « étoffé [et] certainement excessif », à un livre « sans aucun doute [...] intéressant, ne fut-ce que par le problème qu'il pose », puis à un auteur rénovateur « d'une littérature qui avait besoin d'être renouvelée », aux côtés de Thériault qui « impose son nom » alors que « Béland nous le fait espérer ». Or, à cette critique généralement favorable succède une lettre ouverte<sup>225</sup> dans la « Tribune Libre » du *Nouvelliste*, d'un certain Jean-Paul Régnière, qui ne mâche pas ses mots pour dire ce qu'il pense du roman de Béland. Acerbe et ironique, Régnière, qui signale drôlement qu'il a le même âge que Béland, « je suis un jeune imberbe comme vous », accuse vertement ce dernier d'être l'auteur d'un « chef d'œuvre de pornographie », s'insurge contre la prétention de Béland de parler au nom de toute une génération tout en l'apostrophant d'un « vous commencez bien jeune à dégoûter les gens respectables » ! Puis, s'épanchant longuement sur les auteurs et les influences dont il croit que Béland se revendique (Émile Zola, Léon Bloy, Jean-Jacques Rousseau, les surréalistes, etc.), il trouve à chaque fois une manière renouvelée de le dénigrer dans ses comparaisons et de médire contre son style. Dans ce lot d'injures, il n'en reste pas moins que Régnière dénonce la misogynie du personnage, ce qui est tout de même à retenir. Enfin, ce

---

<sup>225</sup> RÉGNIÈRE, Jean-Paul, « Tribune libre », *Le Nouvelliste*, 27 décembre 1944, p. 9.

pamphlétaire en herbe atteignant son paroxysme, il qualifie *Orage sur mon corps* de « recueil d'immondice où s'entrecroisent le libertinage et le blasphème » et en appelle à l'autodafé de l'édition complète, avouant avoir lui-même brûlé l'exemplaire qu'il possédait ! Or, ce qui est le plus intéressant dans cette lettre ouverte, lorsqu'on fait abstraction des injures et du sarcasme, c'est plutôt que son auteur témoigne du succès que connaît alors le roman : « À peine sorti de presse, le roman *Orage sur mon corps* a fait fureur, et en un rien de temps les libraires ont vu dégarnir leurs tablettes de ce volume prodigieux de M. André Béland. "Ce doit-être renversant", pensais-je en moi-même ». Ce commentaire atteste donc d'un engouement du lectorat envers le roman de Béland, et ce, même jusque dans les librairies de Shawinigan, où vit Régnière, ce qui permet de mieux apprécier l'ampleur du phénomène littéraire que constitue alors *Orage sur mon corps* à l'échelle de la province. Suite à la lettre de Régnière, c'est au tour d'un autre adolescent à prendre la parole dans la presse écrite, et cette fois-ci en la faveur de Béland et de son roman. Dans ses « Notes après une lecture » publiées<sup>226</sup> dans l'hebdomadaire *Le Jour*, le jeune poète Claude Rousseau, alors âgé de dix-sept ans, dénonce l'hypocrisie et la lâcheté des critiques défavorables à Béland, sans doute son ami, qui, selon lui, pèchent par excès d'orgueil et d'aveuglement, tout en réitérant la sincérité de l'écrivain. Reproduisant les paroles du Christ rapportées dans l'*Évangile* (Jean, VIII), que d'ailleurs Béland fait suivre à l'introduction d'*Orage sur mon corps*, il leur tend un miroir en ces termes : « Mais osez donc vous regarder en face, et vous n'aurez pas de peine à rougir. Regardez vos mains, vos ongles, et demandez-vous s'ils n'ont pas gardé quelque chose d'une blessure en ayant touché le visage de quelque Julien Sanche pour y creuser ces rides

---

<sup>226</sup> ROUSSEAU, Claude, « Notes après une lecture », *Le Jour*, 30 décembre 1944, p. 4.

qui sont mille chemins vers le désespoir ». Poussant plus loin l'incarnation christique qu'il fait de Béland, que lui-même soulignait à grand trait dans son roman, il le dépeint en martyr qui « n'a pas choisi d'écrire ce roman [mais que] c'est la vie qui le lui a imposé à écrire », puis prophétise qu'un jour « après sa mort [on] fera quêter [...] pour élever un monument à la douce mémoire de notre premier écrivain ». En dépit des paroles encourageantes de ce jeune poète, celles-ci n'empêcheront pas un des plus grands critiques de l'époque, le respecté et influent Roger Duhamel, de signer un article au sujet d'*Orage sur mon corps* dans lequel il n'entend pas à rire... C'est donc dans le courrier des lettres de la prestigieuse revue *L'Action Nationale* que Roger Duhamel fait paraître un compte rendu<sup>227</sup> vitriolique dans lequel il vilipende sévèrement et le roman et l'auteur. D'entrée de jeu, Duhamel attaque frontalement Béland en insistant que « la grande jeunesse [...] ne justifie pas tout [et n']excuse pas [...] l'audace d'un adolescent en mal de publier un brouillon rempli de ses névroses précoces, des troubles de sa puberté inquiète et des dérèglements de son organisme », et refuse péremptoirement de lui reconnaître tout talent, soit-il même précoce : « À dix-sept ans, me dira-t-on, n'est-ce pas remarquable ? La question n'est pas là ». Il qualifie son roman d'« ennuyeuse confession d'un enfant de tous les siècles qui triture son moi avec une délectation morose [et de] mascarade d'une saison en enfer ». Plaidant « coupable à l'accusation de sévérité » bien que se contredisant, sûrement volontairement, « [p]our rien au monde, je ne voudrais froisser une conscience neuve, ternir un regard limpide et inquiet », c'est par la mauvaise foi et la calomnie que se signale son argumentaire, où, paternaliste et

---

<sup>227</sup> DUHAMEL, Roger, « Vie de l'esprit. Courrier des lettres. *Orage sur mon corps* », *L'Action Nationale*, janvier 1945, p. 71-74.

condescendant à l'extrême, il va jusqu'à affirmer cette phrase d'une rare violence, adressée à l'auteur, lui conseillant de « cultiver ses dons, [de] les affiner, les décanter de tout leur substrat d'impressions troubles et nauséabondes [et de] domin[er] le nœud de vipères qui s'agitent en son cloaque intime ». Il est difficile de ne pas voir dans ces propos orduriers une attaque homophobe voilée, car contrairement à Émile-Charles Hamel, dont on peut douter de la compréhension de l'œuvre de Béland, Duhamel a parfaitement saisi le thème d'*Orage sur mon corps*, surtout lorsqu'il mentionne « que Julien Sanche s'adonne à ce qu'on appelait jadis avec pudeur les *affections particulières* ». Mais ce n'est pas ce thème en tant que tel qui semble véritablement déranger le critique, c'est plutôt ce qu'il estime être une absence de pudeur, de « sens commun, de mesure et de beauté », qu'il attribue au style de l'auteur, « excessif comme les sentiments qu'il véhicule ». Reprenant les propos d'Hamel, Duhamel nie toute authenticité et toute vraisemblance au récit et à son protagoniste, car il « découvre dans le pseudo-roman de Béland trop d'artificiel, trop de chiqué, pour être capable d'émotion. Ce petit jeune homme veut épater le bourgeois par l'étalage cynique et enfantin des pires turpitudes ». C'est donc cette absence de modération, et sans doute, de rachat en fin de récit, conjuguées à la disposition de Béland pour la provocation, qui choquent et agacent Duhamel, dont la conception de la littérature semble se fonder sur les notions classiques et bourgeoises de bienséance et de tempérance, et, évidemment, puisqu'il se sent visé par les accusations de nature antibourgeoise, antichrétienne et anticonformiste contenues dans *Orage sur mon corps*. Ainsi, pour Duhamel, Béland est incapable « de joindre sa voix au chœur des grands artistes qui se libèrent par la création d'une œuvre », et de tendre à l'universalisme français, que Duhamel tient en plus grande estime, et c'est pourquoi il le place au rang d'un « potache », aux « rimes enflammées et maladroites [...] farci de

littérature ». Il faut donc voir dans le compte rendu de Duhamel plus qu'une critique littéraire, car ce à quoi nous avons affaire ici s'apparente davantage à un discours de régulation<sup>228</sup> de la part d'un haut dignitaire<sup>229</sup> d'une des instances<sup>230</sup> de l'institution littéraire de l'époque, qui participe d'un dispositif discursif de pouvoir possédant des ramifications beaucoup plus vastes comme nous le verrons par la suite, par la reprise des jugements de Duhamel dans des critiques subséquentes. Dès lors, la critique de Duhamel ne se résume pas seulement à une sorte de mise en garde voire à une fin de non-recevoir, mais à l'exclusion systématique de Béland et de son roman du champ littéraire officiel, puisqu'ils vont à l'encontre de l'horizon d'attente spécifique à ce sujet dérangeant, se devant d'être atténué et contenu, prévalent alors dans les lettres canadiennes-françaises, et dont Duhamel vient de tracer la limite à ne pas franchir. Heureusement pour Béland, les deux articles<sup>231</sup> suivant celui de Duhamel lui accordent un peu de répit, en la personne de Dollard Morin, qui fait preuve de compassion et de bienveillance<sup>232</sup>, et de Guy Jasmin, plus publicitaire, qui souligne son

---

<sup>228</sup> Au sens où l'entend Michel Foucault dans son *Histoire de la sexualité* (1976-2018), notamment dans son premier tome, aux chapitres « IV. Le dispositif de sexualité » et « V. Droit de mort et pouvoir sur la vie ». FOUCAULT, Michel, *Histoire de la sexualité, tome 1 : La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, collection « tel », 1976, p. 99-174 et 175-211 (Plus spécifiquement aux pages 107-120 ; 169-173 et 182-195).

<sup>229</sup> Roger Duhamel (1916-1985), journaliste, essayiste, professeur, puis ultérieurement Imprimeur de la Reine (1960-1969) et ambassadeur du Canada au Portugal (1972-1977), incarne parfaitement le type du bourgeois catholique canadien-français conformiste et moralisateur. Il publie d'ailleurs à cet effet un essai sur *Les Moralistes français* en 1948. Il était loin d'être exempt d'une certaine conception idéalisée de la France, et redevable, notamment, à son capital culturel, en raison de son éducation dans un collège classique, comme la plupart des intellectuels canadiens-français de son temps.

<sup>230</sup> *L'Action Nationale*, avec *Amérique française* et *La Nouvelle Relève*, sont parmi les revues les plus influentes de l'intelligentsia canadienne-française d'alors. Notamment en ce qui concerne la chose littéraire.

<sup>231</sup> MORIN, Dollard, « Au Fil des Lettres. Deux œuvres recherchées. *Orage sur mon corps* », *Le Petit Journal*, 7 janvier 1945, p. 10 ; JASMIN, Guy, « *Orage sur mon corps* », *Le Canada*, 22 janvier 1945, p. 9.

<sup>232</sup> Morin trouve qu'*Orage sur mon corps* est un livre « triste, triste à faire pleurer le lecteur sérieux et bien intentionné », fait-il remarquer, sans doute en raison des critiques malveillantes de Duhamel et

talent<sup>233</sup>. Mais ce répit sera de courte durée, car une avalanche de critiques négatives s'abattra sur l'œuvre et l'écrivain, par un effet d'entraînement de plus en plus croissant dans le camp de ses détracteurs. C'est ainsi que *Le Quartier Latin* nous fait l'honneur d'« Orage sur mon derrière<sup>234</sup> », sorte d'allégorie scatologique d'*Orage sur mon corps* par un certain Maurice Titué<sup>235</sup>, qu'Harry Bernard signe une manière de pamphlet<sup>236</sup> sous son pseudonyme habituel de L'Illettré, dans *L'Autorité*, un hebdomadaire montréalais, dans lequel s'il souligne le talent de l'auteur c'est pour mieux lui faire de sévères remontrances<sup>237</sup> par la suite, et, chose

---

compagnie. Bien qu'il soit horrifié par l'impiété et le vice de Julien Sanche, Morin sait néanmoins, contrairement à Duhamel, distancier le personnage de l'auteur, et voit dans son œuvre « le pénible tableau du chaos où se débat fiévreusement notre jeunesse d'aujourd'hui ».

<sup>233</sup> La recension de Guy Jasmin semble avoir été écrite assez rapidement, sans doute dans la hâte de mettre sous presse, mais n'en est pas moins élogieuse, même un peu trop, car le ton et le vocabulaire, plus commerciaux, qu'emprunte son auteur font croire qu'il s'est sans doute référé à un communiqué de presse des Éditions Serge à fins de rédaction... Tout comme dans la lettre ouverte de Régnière, le compte rendu de Jasmin atteste d'un succès de librairie.

<sup>234</sup> TITUÉ, Maurice, (pseudonyme), « Orage sur mon derrière. Histoire pour tous », *Le Quartier Latin*, 26 janvier 1945, p. 8. Il s'agit d'un voyage ironiquement édifiant dans les égouts, sorte d'allégorie inversée de l'inversion des valeurs dans *Orage sur mon corps*, et dont l'intention homophobe se devine.

<sup>235</sup> Visiblement un nom d'emprunt, qui laisse entendre le dégoût de son auteur pour le roman de Béland, comme le soulève avec perspicacité Victor-Laurent Tremblay, ce pseudonyme s'avère être un jeu de mot non loin du métagramme : Maurice Titué / m'a restitué / je vais restituer / je vais vomir (*loc. cit.*, 1996, p. 181).

<sup>236</sup> BERNARD, Harry, (sous le pseudonyme de L'Illettré), « Billet du jeudi. Un jeune et son orage », *L'Autorité*, 3 février 1945, p. 1 et 3.

<sup>237</sup> Bernard s'étonne de la qualité du style de Béland, qui « caractéris[e] des écrivains aussi personnels et nerveux que Colette, Saint-Exupéry [voire] un Mauriac », et loue son talent précoce, « [i]l y a de quoi émerveiller », mais reprend presque mot pour mot l'argumentaire de Duhamel par lequel il affecte Béland « de cette maladie démodée d'épater le bourgeois » et de nombrilisme littéraire, diminue la portée de son roman avec désinvolture, « Il se croit un phénomène et n'est qu'un garçon ordinaire. Il veut scandaliser et ne scandalise personne, sauf peut-être quelques bigotes au scandale facile », puis le dénigre en le traitant de « ridicule ». Lui reprochant ses lectures, tout comme Duhamel, « je parierais ma dernière chemise qu'André Béland se gargarise matin et soir de Gide, déjeune de Radiguet, dîne d'Oscar Wilde et rêve la nuit de Marcel Proust », il l'accuse de les pasticher sans grande originalité. Enfin, il conclut que l'auteur « s'amoindrit lui-même par ses petites saletés », que « tout cela révèle de la sécheresse de cœur et une imagination assez courte », qu'« il manque de formation [...] n'a pas le sens des valeurs », mais

surprenante, croit qu'il n'ose pas suffisamment dans son esquisse de la perversité, qu'il estime plutôt « grossière [et ne pouvant] suppléer à la vacuité », et que Guy Sylvestre, dans son article<sup>238</sup> publié dans *Le Droit*, en vient à pontifier, dès les premières lignes, « qu'*Orage sur mon corps* est une œuvre avortée, si tant qu'on puisse parler d'œuvre à propos de ce brouillon » qu'il accuse de manquer totalement de cohésion<sup>239</sup>, d'être « raconté d'une manière aussi imprécise que verbeuse », et de recourir à des procédés « malhonnêtes ». Sylvestre, tout comme Duhamel, peine à s'imaginer voire à concevoir qu'un vécu authentique puisse être représenté d'une manière à la fois ambivalente et clivée, ce qui donne un aperçu de la conception somme toute limitée que ces deux critiques peuvent avoir des complexités de la psychologie humaine et des possibilités de leurs représentations littéraires. Et comme Duhamel, une fois de plus, s'il loue minimalement le roman c'est pour mieux pouvoir attaquer l'intégrité de son auteur par un procès d'intention dont les arguments *ad hominem* cherchent à discréditer Béland sur le plan de la moralité, donc de l'accuser d'être homosexuel, sans toutefois le dire explicitement :

Il y a une certaine puissance d'analyse de la méchanceté humaine qui manifeste chez l'auteur une connivence certaine avec ce vice terrible. Je ne puis m'enpêchr [*sic*] de découvrir dans *Orage sur mon corps* cette complicité de l'écrivain avec un mal qu'il décrit sans détester. Dieu sait combien de grands romans catholiques ont peint ces mêmes maux, dans une lumière

---

qu'« il y a en lui de l'étoffe [et que] s'il n'était pas si sot, ce jeune homme pourrait réussir », malgré qu'il le traite de « jeune éphèbe en mal d'originalité ».

<sup>238</sup> SYLVESTRE, Guy, « *Orage sur mon corps* », *Le Droit*, 10 février 1945, p. 2.

<sup>239</sup> Sylvestre ne peut découvrir entre les divers épisodes d'*Orage sur mon corps*, aucune relation véritable. Ayant l'idéal de vraisemblance en partage avec Duhamel, c'est similairement qu'il illustre cette doctrine, stipulant qu'« il faut pouvoir donner à une expérience humaine une forme cohérente qui soit le signe d'une personnalité authentique », et recommande au jeune romancier d'élever ce principe en idéal, puisque « tout autre idéal est indigne et ne vaut pas qu'on se donne le mal d'y aspirer ».

bienfaitante de charité et de commisération. Au contraire, il y a chez André Béland une complaisance malsaine dans la bassesse, qui dénote une singulière absence d'élévation.

C'est donc en raison de l'homosexualité suspectée de l'écrivain, au même titre que son Julien Sanche, que Sylvestre met en cause les intentions de Béland<sup>240</sup>. Il aurait donc fallu, pour plaire à ces critiques bourgeois<sup>241</sup>, que Béland fasse preuve de retenue dans le traitement de ce délicat sujet, qu'il se distancie davantage de son protagoniste envers lequel on estime qu'il est beaucoup trop complaisant, et qu'il propose une résolution morale, édifiante, un rachat de dernière minute qui viendrait minimalement sauver la mise de l'indignité qui le caractérise et qui rendrait le roman recevable. À la même date paraît dans *Le Jour* une critique équivoque<sup>242</sup> qui vient rompre l'enchaînement des discours jusqu'à présent prononcés par son originalité et qui a pour titre l'interrogative « PERVERSITÉ ?... », simplement initialée d'un certain J.C.D., dont l'identité réelle demeure inconnue<sup>243</sup>. Qui qu'il soit, le signataire de cet article est loin d'être néophyte en matière de littérature

---

<sup>240</sup> Celles-ci étant « étrangères à l'art », c'est-à-dire à la conception bourgeoise et catholique de l'art du critique, et réduites au plus simple motif qui consiste à vouloir « épater le bourgeois », selon la formule de Duhamel qu'il reprend tout comme Harry Bernard.

<sup>241</sup> En considérant la carrière impressionnante de Jean-Guy Sylvestre (1918-2010) à titre de haut fonctionnaire fédéral, l'épithète de bourgeois est loin d'être incorrecte. Critique littéraire, il travaille durant la Seconde Guerre mondiale au Wartime Information Board, est secrétaire privé du premier ministre Louis Saint-Laurent de 1948 à 1957, et est également bibliothécaire, occupant les postes de directeur associé de la Bibliothèque du Parlement d'Ottawa et de directeur de la Bibliothèque nationale du Canada pendant quinze ans. Membre de l'Académie canadienne-française, de la Société royale du Canada et de plusieurs regroupements locaux, nationaux et internationaux de bibliothécaires, officier de l'Ordre du Canada, il sera plusieurs fois titulaire de décorations prestigieuses, notamment la Médaille du Jubilé d'or de la reine Élisabeth II.

<sup>242</sup> J.C.D., « PERVERSITÉ ?... », *Le Jour*, 10 février 1945, p. 5.

<sup>243</sup> C'est en effet le seul article à être publié sous ce pseudonyme dans *Le Jour* au courant des années 1940. La recherche de ces initiales en tant que signature à un texte dans d'autres périodiques de la période s'est avérée infructueuse.

canadienne-française, puisqu'il s'agit de la seule recension, à l'exception de celle de Doštal O'Leary qui traitait des œuvres de Thériault et de Béland à parts égales, qui dresse des parallèles entre cette dernière et une œuvre littéraire canadienne-française antérieure mais sérieusement comparable, le roman *Jean-Paul* (1929) du père Paul-Émile Farley, que j'ai précédemment abordé en introduction, ce roman traitant des fameux « problèmes de l'adolescence » entre jeunes pensionnaires, et ayant « été lu par toute une génération de collégiens<sup>244</sup> ». Conséquemment il est fort probable que Béland l'ait lu et s'en soit inspiré afin de composer l'amorce de son récit<sup>245</sup>. C'est donc par le biais des propos tenus en 1938<sup>246</sup> par Berthelot Brunet au sujet de « cette histoire de mœurs d'inverti<sup>247</sup> » que le signataire de l'article introduit cette comparaison :

Ici je rapproche le cas de Julien Sanche à ces lignes qu'écrivait naguère Berthelot Brunet à propos d'un livre du Père Farley, intitulé *Jean-Paul* : « Ce bouquin s'avère dangereux à mon sens, tant pour les hommes faits, qui en riront, et qui pourraient méchamment en tirer des arguments anticléricaux, que pour les "petits", qui y verront exposés avec bienveillance ces attouchements, ces baisotages, ces *amitiés particulières* qui sont la plaie de nos collègues ».

Car là où veut en venir J.C.D., c'est qu'il estime que le roman de Béland est « beaucoup moins pernicieux » en comparaison du roman du père Farley dans lequel est suggérée « par le treillis

---

<sup>244</sup> DE GRANDPRÉ, Marcel, « *Jean-Paul*, roman du père Paul-Émile Farley », dans Maurice LEMIRE (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome II (1900-1939), Montréal, Fides, 1980, p. 604.

<sup>245</sup> C'est que dans ce roman, le protagoniste, Jean-Paul, puisqu'il « se laisse d'abord influencer et abuser par un camarade de classe » (*Ibid.*), est essentiellement la victime d'un Julien Sanche, Gaston Gervais, qui lui aussi est renvoyé de son collègue. Mais la comparaison s'arrête là car Jean-Paul retrouve le droit chemin grâce à son directeur de conscience, le père Beauchamp ainsi qu'avec l'appui d'un ami, Rolland Barrette, tandis que dans *Orage sur mon corps*, il est davantage question du récit d'un Gaston Gervais d'après son renvoi du collègue, puisque dans le roman de Béland il s'agit de l'élément perturbateur survenant dès le premier chapitre.

<sup>246</sup> BRUNET, Berthelot, « Exégèse de nos lieux communs. À propos d'anticléricisme ou du "privilege" de la démoralisation », *Les Idées*, vol. 8, n<sup>os</sup> 4-5, octobre-novembre 1938, p. 239-249.

<sup>247</sup> SCHWARTZWALD, Robert, « Of Bohemians, Inverts, and Hypocrites: Berthelot Brunet's Montréal », *Québec Studies*, vol. 15, octobre 1992, p. 91.

d'un style académique, à la mesure de nos mauvais écrivains, où les moindres mots sont dénaturés, une morale de *tâteminette* [sic], comme on dit, de frôlage, d'oeillades, d'attouchements », une morale complaisamment libidinale donc, que J.C.D. accuse d'être, en somme, la manifestation d'une homosexualité à peine dissimulée qui s'exprime par le biais, ironise-t-il, de ces « rites para-sacerdotaux », tolérés, « exposé[s] et avec évidence et avec complaisance, de façon scandaleuse », et qui vont, selon lui, jusqu'à l'homosexualisation de la prière ! L'accusation de complaisance envers le vice, proférée par Duhamel, Bernard et Sylvestre à l'encontre de Béland et de son protagoniste, se voit alors transmuée contre les tenants de cette manière de récit-type, prescrit et encouragé par l'institution littéraire catholique en ce qui a trait aux récits traitant des « problèmes de l'adolescence », mais qui n'en est pas moins insidieux voire hypocrite selon le signataire de cette métacritique fortement renseignée... Car pour J.C.D., le roman de Béland est « un coup d'audace [qui] attire l'attention par ses dispositions étranges » dont l'élément déclencheur sert de « prétexte à un jeu de massacre auquel l'auteur s'enhardit », y voyant surtout « le témoignage de l'effort qu'il faut faire pour se dégager de certains préjugés » et « révé[ant] la tempête qui sévit quand une âme oscille d'un pôle à l'autre », ce qu'il estime être le symptôme d'une génération en proie au désarroi, voire même désaxée, en l'absence d'une « mystique nouvelle » qui pourrait les sauver de leur « cynisme éhonté ». En ceci, J.C.D. rend responsable la jeunesse « farcie de religiosité » d'un Julien Sanche, (contrairement à la critique de Roger Duhamel qui en faisait un « roman farci de littérature »), puisqu'une fois émancipé de « l'étouffement de sa vie de collègue », cette « éducation faussée », donc de cette atmosphère libidinale répréhensible à laquelle les membres du Clergé participent activement, il ne reste de lui que son désemparement qui « le fa[it] se vautrer et se complaire à d'odieuses complicités », à

défaut de directives salvatrices... Par son ton pamphlétaire et libertaire, décochant des flèches en tous sens, et démontrant une compétence certaine en littérature, il ne serait pas étonnant que le véritable auteur de ce texte d'opinion, dissimulé qu'il soit derrière ces initiales évoquant une sorte de jeu de mot lorsque mis en relation avec le titre de l'article<sup>248</sup> ainsi que par la reprise de la thèse de Berthelot Brunet, soit Berthelot Brunet lui-même... Extravagant et excentrique<sup>249</sup>, reconverti<sup>250</sup> à une « mystique nouvelle », véritable électron libre du monde des lettres canadiennes-françaises de l'époque, Brunet avait lui-même été renvoyé du Collège Sainte-Marie pour avoir distribué un « mauvais livre<sup>251</sup> », un rejet pour lequel il conservera toujours une certaine rancune à l'endroit du Clergé, et qui, si l'on extrapole quelque peu, l'aurait sans doute motivé à écrire cette critique dans laquelle il ressasse ses propres opinions de 1938, visiblement encore piqué à vif à ce sujet... Qu'il soit l'auteur avéré de cette critique, les nuances et les propos confusément personnels qu'apporte possiblement Berthelot Brunet à cette polémique n'auront que peu d'effet, puisque l'avalanche, ce déferlement d'une critique de plus en plus satisfaite d'elle-même, continuera

---

<sup>248</sup> Victor-Laurent Tremblay y voit, lorsqu'associé au titre une manière de métagramme : J.C.D. et perversité donnent « j'ai cédé à la perversité » (*loc. cit.*, 1996, p. 180-181).

<sup>249</sup> Berthelot Brunet (1901-1948) était un personnage particulièrement étrange et inquiétant. Notaire de formation, il préféra à sa profession celle de critique littéraire et d'écrivain, qui lui valut une réputation de franc-tireur et de libertaire. Vivant de peu, de santé précaire (ses entrées et ses fuites de l'hôpital étant légendaires), alcoolique notoire et, par moments même, itinérant, (un vécu marginal qui lui inspira notamment son roman *Les Hypocrites* (1945), à forte teneur autobiographique), il succomba à l'indigence matérielle et psychologique dans laquelle il s'était précipité. À ce sujet, voir la biographie en son hommage de son ami Paul TOUPIN, *Les Paradoxes d'une vie et d'une œuvre*, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1965, 138 p.

<sup>250</sup> La reconversion au catholicisme de Berthelot Brunet fit l'objet de son premier recueil, intitulé *Chacun sa vie*, Montréal, Imprimerie Excelsior, 1942, 161 p.

<sup>251</sup> Il s'agissait d'un volume de pièces de théâtre du dramaturge français Eugène Labiche (1815-1888), comme le souligne Robert Schwartzwald (*loc. cit.*, 1992, p. 97, note 14).

à s'acharner avec un certain plaisir, assurément sadique, sur le jeune poète de dix-huit ans. C'est donc à une campagne d'intimidation en règle à laquelle ils s'adonnent, en somme, dont l'emballement trouvera son paroxysme dans les prochaines critiques qui viennent clore cet orage de la réception. Ainsi, puisqu'il fait preuve d'une retenue qui s'explique par la décence qu'exige le décorum de la prestigieuse revue trimestrielle *Culture*, Romain Légaré consacre un article de fond<sup>252</sup> aux nouvelles tendances littéraires qu'il intitule « Le roman canadien-français d'aujourd'hui », aux dernières pages duquel il mentionne avec grande suffisance l'ajout « simplement à titre documentaire » d'*Orage sur mon corps*, un roman « dont on fit des éloges, mais qui, à mon sens, n'apport[e] pas une notable contribution à l'art du roman, au Canada français », et qu'il expédie par ces quelques lignes :

Quant au livre de M. Béland, considéré sous l'angle purement littéraire ce n'est pas un roman ; l'art du style n'y trouve même pas son compte. Considéré sous l'angle psychologique ou moral, il est pénétré de cette joie naïve qui enivre les tout jeunes gens, la joie de scandaliser, en racontant des petites saletés. L'écrivain de dix-huit ans s'est précipité avec sa ferveur juvénile dans les abîmes du subconscient, d'où il rapporte plus de vase que de perle<sup>253</sup>.

Bien que dédaigneuse, la critique de Légaré demeure néanmoins de bon ton, de mise pour une revue respectable comme l'est *Culture*, surtout lorsqu'on compare ces quelques lignes à la vocifération particulièrement exaltée et vulgaire de Théophile Bertrand publiée à peu près au même moment, qui stigmatise Béland et son ouvrage dans les termes les plus orduriers, à mille lieues de tout ce que Béland ose dire dans son propre roman. Dans sa recension<sup>254</sup> du

---

<sup>252</sup> LÉGARÉ, Romain, « Le roman canadien-français d'aujourd'hui », *Culture*, tome VI, mars 1945, p. 55-75.

<sup>253</sup> *Ibid.*, p. 72-73. (Incluant les deux citations précédentes)

<sup>254</sup> BERTRAND, Théophile, « Littérature canadienne-française. Béland (André). *Orage sur mon corps* », *Mes Fiches*, n° 161, 5 mars 1945, p. 22-23 (6-7).

roman de Béland, parue dans l'influente<sup>255</sup> revue *Mes Fiches*, qui attribue des cotes morales aux œuvres qu'elle recense, Bertrand perd visiblement son sang-froid, pour ne pas dire qu'il pète les plombs, excédé qu'il doit être de sa charge monumentale de lectures et de recensions perpétuelles<sup>256</sup>, car l'anathème hystérique qu'il jette sur Béland et son œuvre relève, proprement, de la critique de carnaval ! Grotesque voire rabelaisien, il traite successivement le roman d'« innommable élucubration », d'« abîme de fiente », de « griffonnage sans aucun art, au relent ordurier et même excrémental », d'étalage de « sordide et puante misère », de « répugnant spectacle » et, enfin, d'une imprécation finale de « camelote littéraire qui se perdra vite dans les brumes de l'oubli ». Et c'est sans surprise qu'*Orage sur mon corps* reçoit la palme d'or de la disgrâce de cette revue, en étant la première œuvre littéraire à laquelle on

---

<sup>255</sup> La revue bimensuelle *Mes Fiches*, dirigée par le père Paul-Aimé Martin et publiée par les Éditions Fides de 1937 à 1966 à des tirages de plus de 10 000 exemplaires, avait l'ambitieux mandat de recenser la production littéraire du Canada français et d'ailleurs en attribuant une cote de moralité pour chacune des œuvres recensées, tout en offrant un outil de référence et de classement bibliographique à système décimal (Dewey) aux professionnels des bibliothèques. L'objectif premier de cette revue était d'orienter le lectorat en départageant les « mauvaises lectures », des « bonnes » par une critique doctrinale et morale inspirée principalement des préceptes de l'humanisme intégral du philosophe catholique Jacques Maritain. Bien que la revue fut intégrée au réseau de diffusion de la Jeunesse étudiante catholique (JEC), et que cette entreprise monumentale bénéficiait de l'appui du cardinal Villeneuve et d'un financement plus qu'adéquat, évidemment un tel objectif ne fut jamais atteint tant l'ampleur de la tâche était démesurée. La fulgurante expansion de l'industrie de l'édition montréalaise durant la Seconde Guerre mondiale, décuplant le nombre de titres à recenser ainsi que le nombre de titres à l'Index circulant librement, entraîna la création d'une nouvelle revue davantage spécialisée à la tâche de recension et de critique, *Mes Fiches* étant reléguée à son mandat bibliographique, afin de pallier à cette soudaine libéralisation du marché du livre au Canada français, du nom de *Lectures*, qui fut publiée de 1946 à 1966 et dont le zèle doctrinal et moral n'alla qu'en décroissant. À ce sujet voir : HÉBERT, Pierre, « Lectures », dans *Dictionnaire de la censure au Québec*, Saint-Laurent, Fides, 2006, p. 380-386 ; et « Chant du cygne de la censure cléricale au Québec. La revue *Lectures* (1946-1966) », *Bulletin des bibliothèques de France (BBF)*, tome 48, n° 6, 2003, p. 30-37.

<sup>256</sup> Théophile Bertrand, tout comme Paul-Aimé Martin, fondateur et directeur général des Éditions Fides consacreront leurs vies à cet effort soutenu (quoiqu'illusoire) de recension à visées morales de toute la production littéraire de leur temps.

octroie la pire des quatre cotes<sup>257</sup> prévues au barème moral de *Mes Fiches* : « I. Franchement mauvais ». Au mieux, Théophile Bertrand considère que le « héros » de Béland illustre un cas classique d'exhibitionnisme, cette sorte d'aberration à laquelle conduit quelquefois l'abandon complet aux plus basses passions » et donne dans la scatologie animalière, comparant le libertinage supposé de l'auteur à « un chien mal élevé » qui « nous en fait de propres, un peu dans tous les coins ». Néanmoins, cette critique ordurière et réactionnaire, si on peut la qualifier de critique tant elle est déjantée et manque de sérieux, donne l'heure juste, une fois de plus, quant au succès commercial du roman et l'onde de choc qu'a créé sa parution, une recette dite « moderne et infaillible » que Bertrand condamne, qui consiste à « faire scandale à tout prix », mais aussi du sentiment de perte de contrôle croissant chez certains clercs conservateurs. Paraît ensuite dans *Le Temps* du 30 mars 1945, une critique<sup>258</sup> peu élogieuse de Clément Brown, sorte de redite de toutes les autres critiques de nature diffamatoire qui recycle les arguments selon lesquels Béland cherche « à s'épater lui-même et à épater le bourgeois », une intention se résumant à une « crise de la puberté » inachevée, qui laisse entrevoir le récit d'une « espèce de névrose dont le spectacle n'a rien de bouleversant », dont le protagoniste « se livre à des imprécations frisant le ridicule », et clame l'inauthenticité de l'œuvre et de son personnage<sup>259</sup>. En conclusion, il concède toutefois

---

<sup>257</sup> Celles-ci sont : I. (Franchement mauvais) ; II. (Dangereux au point de vue doctrinal ou moral) ; III. (Livres à défendre de façon générale aux gens non formés intellectuellement et moralement) et IV. (Livres convenables pour adultes).

<sup>258</sup> BROWN, Clément, « *Orage sur mon corps*. Un œuvre manquée », *Le Temps*, 30 mars 1945, p. 2.

<sup>259</sup> Selon Brown, Béland échoue à rendre une « atmosphère d'angoisse réelle [...] cette vérité des attitudes qui nous ferait prendre Julien Sanche au sérieux » car son intention « ne puise pas sa source dans les profondeurs des entrailles mêmes mais la plupart du temps dans un désir malsain de faire parade de ses chancres moraux ».

qu'André Béland a ouvert « un chapitre nouveau dans notre littérature [celui] de l'introspection ». Et je crois qu'il s'agit là du commentaire le plus pertinent de toute cette polémique qui s'achève donc. L'orage de la critique étant passé, c'est avec beaucoup de retard que Guy Jasmin publie à nouveau<sup>260</sup> sur *Orage sur mon corps*, cette fois-ci une très brève critique, parue<sup>261</sup> dans *La Revue Populaire*, dans laquelle il le rapproche du livre de Thérèse Tardif, *Désespoir de vieille fille* (1943)<sup>262</sup>, pour en souligner si aimablement « l'écriture [...] moins débile », moins prompte au « galimatias » de cette auteure, cela dit, toute aussi originale que Béland pour leur temps, et qui elle aussi avait connu son lot de controverses<sup>263</sup> lors de la parution de son ouvrage un an plus tôt. Effectuant un rapprochement qu'il souligne à grands traits, Jasmin va jusqu'à ironiser que « [s]i Thérèse Tardif n'avait pas écrit *Désespoir de vieille fille*, André Béland aurait peut-être été tenté d'appeler son roman *Désespoir d'adolescent* ».

---

<sup>260</sup> Le changement complet de ton et d'opinion qu'il adopte dans cette seconde critique suggère que Jasmin a cessé de se référer aux réclames publicitaires des Éditions Serge Brousseau et qu'il a finalement lu le roman de Béland...

<sup>261</sup> JASMIN, Guy, « Le mois littéraire. *Orage sur mon corps* par André Béland », *La Revue Populaire*, avril 1945, p. 10.

<sup>262</sup> TARDIF, Thérèse, *Désespoir de vieille fille*, Montréal, Éditions de l'Arbre, 1943, 124 p.

<sup>263</sup> Empruntant une forme intimiste, non canonique, tout comme Béland, le livre de Tardif choque car elle « bouscule les tabous en créant une protagoniste assoiffée d'autonomie, une femme désirante, charnelle », qui désire « une vie d'indépendance loin du carcan rigide imposé aux femmes de l'époque » auxquels « les stéréotypes féminins ne [...] conviennent pas [et qui] souhaite avoir des relations sexuelles en dehors du cadre du mariage ». (OSTIGUY, Véronique, « Dire sans dire : censure et affirmation du désir dans *Désespoir de vieille fille* de Thérèse Tardif (1943) et *Orage sur mon corps* d'André Béland (1944) », mémoire de maîtrise, Montréal Université du Québec à Montréal, 2010, p. 3.) En plus d'avoir fait couler beaucoup d'encre, le livre de Thérèse Tardif suscitera la publication, la même année que sa parution, aux Éditions Beauchemin, de *Réponses à « Désespoir de vieille fille »*, d'une certaine Simone Routier (sous le pseudonyme de Marie de Villiers), une réponse acerbe, méprisante, dans laquelle l'auteure se complait à dénigrer, paragraphe par paragraphe, les réflexions contenues dans l'œuvre de Tardif.

## *L'influence d'un livre*

Bien que l'orage soit passé et que la critique se soit en quelque sorte apaisée, considérant qu'elle avait déballé tout ce qu'elle avait à dire ou à médire sur l'œuvre d'André Béland, il n'en reste pas moins que la controverse ayant entouré la parution d'*Orage sur mon corps* a marqué les esprits et qu'elle a provoqué une certaine remise en question de ce qu'il est possible d'écrire et de lire sur le plan moral. Un article<sup>264</sup> réactionnaire et abrutissant de bondieuseries comme celui du père Eugène Lefebvre, intitulé « Directives au sujet des lectures. M'est-il permis de tout lire ? », publié dans *L'Action Catholique* du 19 avril 1945, l'atteste. Visiblement écrit en réaction à cette polémique, cet article révèle également l'inquiétude grandissante des autorités cléricales quant au « flot des mauvais livres [qui] nous envahit de plus en plus », notamment depuis l'invasion de la France par les forces de l'Axe. Il n'est donc pas surprenant de voir, dans la « mare » de ces « bêtes limoneuses », que Lefebvre liste dans son article, le titre d'*Orage sur mon corps* aux côtés d'autres titres tant conspués par Théophile Bertrand tels que ceux d'André Gide, de Colette, de Marcel Proust, de Raymond Radiguet, de Voltaire, de Renan et même d'André Malraux ! C'est donc, une fois de plus, une autre preuve venant confirmer l'ampleur du « phénomène *Orage sur mon corps* », et l'impact qu'il a pu avoir sur le monde des lettres canadiennes-françaises au courant des années 1940, concourant à en faire un véritable « succès de scandale » pour reprendre ici la formule de Berthelot Brunet

---

<sup>264</sup> LEFEBVRE, Eugène, « Directives au sujet des lectures. M'est-il permis de tout lire ? », *L'Action Catholique*, 19 avril 1945, p. 4.

dans son *Histoire de la littérature canadienne-française* (1946)<sup>265</sup>. Alors que d'autres critiques<sup>266</sup>, plus généralistes dans leur approche, dans lesquelles sont mentionnées Béland et son roman, paraissant à des intervalles plus distancées, et qu'un compte rendu<sup>267</sup> d'une revue américaine reprend essentiellement les jugements moraux et désobligeants de Roger Duhamel et compagnie, c'est plutôt du côté d'une réception populaire, destinée à un plus grand public, qu'il est possible d'apprécier l'influence que détiennent l'écrivain et son œuvre dans le discours médiatique et même de son empreinte dans l'imaginaire collectif canadien-français de la seconde moitié des années 1940. Ainsi, de 1945 à 1951, c'est par près d'une quinzaine d'écrits de toutes sortes<sup>268</sup>, parfois par des potins à l'humour désormais bienveillant, des annonces, des revues des livres publiés et quelques entrevues<sup>269</sup>, ainsi que

---

<sup>265</sup> BRUNET, Berthelot, *Histoire de la littérature canadienne-française*, Montréal, Éditions de l'Arbre, 1946, p. 178. Il consacre à Béland qu'une seule phrase, à la toute fin de son volume, néanmoins figurant dans son chapitre sur « Les romanciers véritables ».

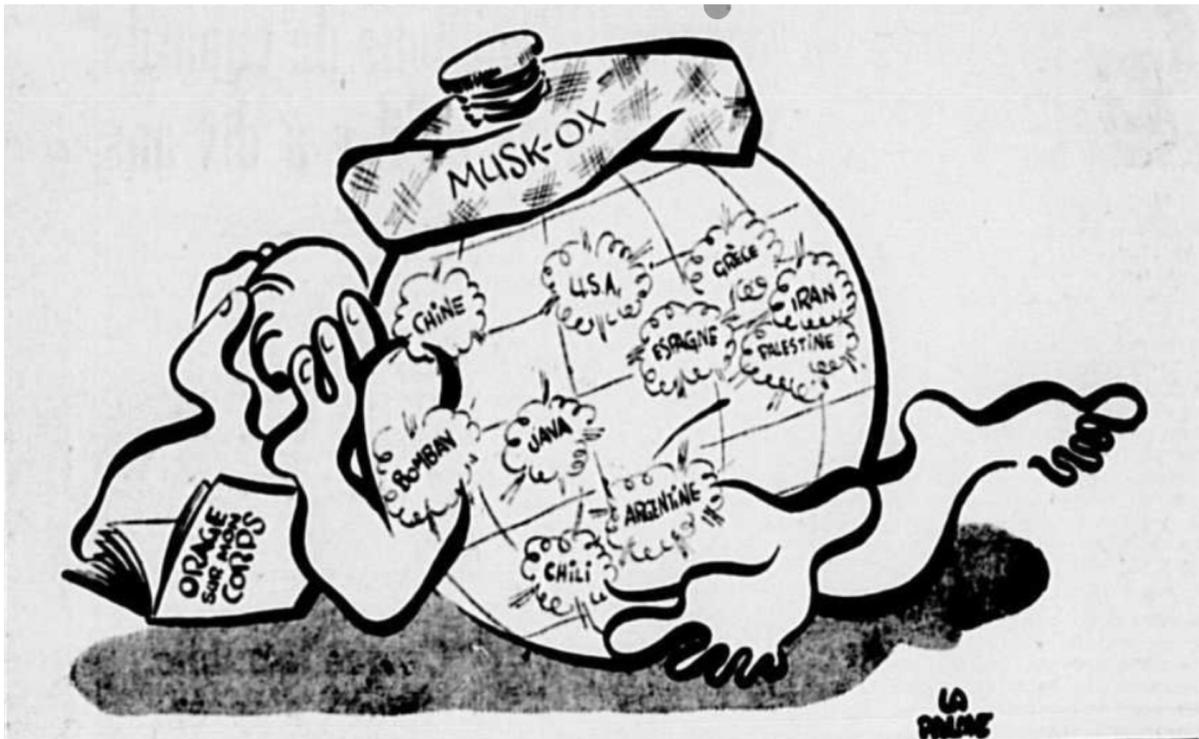
<sup>266</sup> En effet, un critique sous pseudonyme fait de Béland un de « nos jeunes les mieux douées » avec Roger Lemelin, Robert Charbonneau, Gabrielle Roy et Pierre Baillargeon (TESTE, E., « Lisières de lectures », *Le Jour*, 1<sup>er</sup> septembre 1945, p. 4.), tandis qu'Henri Dufresne range le roman de Béland avec les œuvres de Gabrielle Roy, de Pierre Baillargeon, de Roger Lemelin, de Jacqueline Mabit et de Berthelot Brunet, parmi les « nombreuses œuvres qui méritent d'être signalées [en ce qu'elles sont] bien représentative[s] de l'évolution qui s'est manifestée dans notre littérature d'imagination » (DUFRESNE, Henri, « Miettes du temps. L'essor des lettres au Canada français », *La Patrie*, (édition finale), 14 octobre 1945, p. 49 et 85).

<sup>267</sup> DONOGH, Germaine A., « André Béland. *Orage sur mon corps* », *Books Abroad*, vol. 20, n° 1, hiver 1946, p. 68.

<sup>268</sup> Voir Relevé chronologique exhaustif en Annexe, p. 181-183.

<sup>269</sup> LUCE, Jean, « Littérature canadienne 1947. André Béland publie à Paris un roman et un recueil de poème », *La Presse*, 13 septembre 1947, p. 61 et 66 ; « Littérature canadienne 1948. Quelques titres de livres annoncés par nos écrivains et nos éditeurs pour 1948 », *La Presse*, 27 décembre 1947, p. 34 ; TOURANGEAU, Gilbert, « Sous le signe du pittoresque et du roman de mœurs, André Béland prépare sa rentrée littéraire à Montréal », *Photo-Journal*, 18 mai 1950, p. 38.

par une caricature<sup>270</sup> du célèbre Robert LaPalme et même une improvisation<sup>271</sup> de Jean-Marc Léger, que l'influence de Béland se fait encore ressentir dans la vie intellectuelle et artistique canadienne-française. Loin de disparaître subitement du monde des lettres, Béland est encore l'objet d'attentes voire de l'appétit d'un lectorat dont les œuvres à venir sont attendues, et qu'entretiennent quelques journalistes, notamment Jean Luce et Gilbert Tourangeau.



**Caricature de Robert LaPalme parue dans *Le Canada*.**

<sup>270</sup> En pleine tourmente d'après-guerre, alors qu'un nombre important de conflits armés éclatent sur la scène internationale, le caricaturiste Robert LaPalme représente cette émergence de violence par un globe terrestre humain doté de membres et d'une tête, recouvert d'une bouillotte d'eau chaude, dont le corps est recouvert d'orages portant les noms des pays où sévissent ces multiples conflits, et qui, se tenant le visage entre les mains en signe de consternation, lit un exemplaire d'*Orage sur mon corps* ! (LAPALME, Robert, (caricature), *Le Canada*, 8 février 1946, p. 4).

<sup>271</sup> Selon le compte rendu d'une « réunion fantastique de l'AGEUM », rapporté par Mario du Mesnil dans *Le Quartier Latin*, « M. Jean-Marc Léger improvisa également un parallèle entre l'auteur d'*Orage sur mon corps* et l'auteur de la Bataille de Ste-Foy » (DU MESNIL, Mario « Réunion fantastique de l'AGEUM », *Le Quartier Latin*, 2 novembre 1948, p. 4).

## *Derniers coups de feu*

Quant à la réception de son recueil de poésie, *Echelles de la Soif* (1948), paru aux Éditions René Debresse de Paris, elle se limite à quatre recensions, publiées entre octobre 1949 et mars 1951. La grande disparité entre les dates auxquelles sont parues ces recensions s'explique par le fait que le recueil n'ait été distribué au Canada qu'à partir de mai 1950<sup>272</sup>, une raison pour laquelle Béland demeure éluif. La première recension<sup>273</sup>, celle de Clément Fluet, publiée dans *Le Droit* du 15 octobre 1949, dont on se demande comment il a pu faire main basse sur le recueil de Béland, reprend le même ton condescendant des critiques négatives antérieures ainsi que les mêmes accusations qu'on reprochait alors à son roman, sans variation aucune, sinon que lorsque Fluet fait un rappel du « certain retentissement, ou pour mieux dire, un succès de scandale » qu'avait connu alors *Orage sur mon corps*, il estime que cette fois-ci le recueil ne connaîtra pas « un sort aussi heureux ». Au mieux, Fluet considère que des vingt poèmes qui composent le recueil, seule une « demi-douzaine peut-être méritent de retenir notre attention ». Pour ce qui est du reste, il les juge « médiocres ou franchement mauvais », et la facture générale de l'ouvrage quant à elle fait preuve d'« inégalité qui reste pourtant un défaut marquant », et dont « le résultat est tout simplement lamentable ». Affirmant toutefois à deux reprises que « l'auteur est doué d'un talent réel », c'est pour mieux déplorer son abus de la « facilité », son manque d'inspiration, son artificialité et son manque de sincérité, toutes de sévères lacunes de ce recueil, somme toute « décevant », qui est « l'épithète le moins méchant qu'on pourrait

---

<sup>272</sup> TOURANGEAU, *loc. cit.*

<sup>273</sup> FLUET, Clément, « Echelles de la soif », *Le Droit*, 15 octobre 1949, p. 2.

appliquer à *Escales de la Soif* ». Contrairement à la recension de Fluet, Roger Duhamel, par un retournement de veste particulièrement hypocrite qui mériterait de figurer à titre de pièce d'anthologie, semble condamner dans une certaine mesure la sévérité des propos de Fluet, sans toutefois le nommer, dans un compte rendu<sup>274</sup> qu'il fait paraître dans le « Courrier des lettres » de *L'Action universitaire*. D'un ton presque affable, qui tranche nettement avec sa critique d'autrefois, Duhamel, sûrement impressionné par la notoriété que Béland a acquise depuis, notamment en raison du rayonnement dont il a bénéficié dans la capitale française auprès d'écrivains célèbres tels que Jean Cocteau et Marcel Jouhandeau, des Éditions Gallimard avec lesquelles il projette de publier, tient rigueur à ceux qui « lui reproch[e] certaines outrances de langage, des associations de mots hétéroclites, une certaine volonté d'épater le bourgeois », alors qu'il était lui-même l'instigateur de telles virulentes critiques... Il va même jusqu'à affirmer que les frasques littéraires de Béland sont « tout à fait dans l'ordre » et que « [q]uand il se sera assagi, il conservera de sa bondissante jeunesse ivre de rêves et de poèmes une expérience précieuse », alors qu'il affirmait en 1945 qu'il « aim[ait] mieux de beaux vers d'amour d'un vieillard de quatre-vingt ans que les rimes enflammées et maladroites d'un potache<sup>275</sup> », concluant son compte rendu par une question rhétorique éhontée : « Pourquoi exiger [de lui] qu'il soit déjà momifié ! ». Impudent, Duhamel ne se gêne pas, évoquant encore cette « crise d'adolescence qui devrait se dénouer dans un climat de sérénité virilement acceptée [...] dont il serait malséant de lui tenir rigueur », et va même

---

<sup>274</sup> DUHAMEL, Roger, « Courrier des lettres. *Escales de la soif* », *L'Action universitaire*, vol. XVI, n° 2, janvier 1950, p. 83.

<sup>275</sup> DUHAMEL, Roger, « Vie de l'esprit. Courrier des lettres. *Orage sur mon corps* », *L'Action Nationale*, janvier 1945, p. 71.

jusqu'à dire rétroactivement d'*Orage sur mon corps*, qu'il s'agissait là d'un « petit roman drôlement conçu, de ton provocateur, révélant un talent indiscutable, mais indiscipliné et brouillon », alors qu'il niait tout talent à Béland et le calomniait violemment... Puis c'est par l'homophobie que se signale la troisième recension<sup>276</sup> du recueil de Béland, en la personne de Maurice Beaulieu, qui signe une « Petite introduction à la jeune poésie », parue dans *Le Droit*, dans laquelle aucune analyse digne de ce nom ne figure, s'empressant plutôt d'exécuter sommairement le poète en personnalisant à outrance l'argumentaire de sa critique. Condescendant et moralisateur, il en vient à suggérer que « Béland ne semble pas se rendre compte qu'il n'existe pas seulement des réalités d'ordre sexuel... et que le sexuel pour prendre toute sa signification doit être intégré dans le plan de la création qui le sublime et lui donne un sens », condamne l'œuvre puisque sa logique interne ne sert pas de « tremplin pour atteindre à de plus hautes réalités... » et conclut, diffamation oblige, que « les petites saletés de M. Béland dénotent tout simplement un tête mal faite... », y lire évidemment son homosexualité. Or, preuve qu'il faut savoir demeurer optimiste, le mot de la fin revient à Charles Doyon, qui livre dans *Le Haut-Parleur* un article<sup>277</sup> élogieux au sujet du recueil de Béland, dont il annonce la vente à la Librairie Tranquille, et qui constitue la dernière recension substantielle de l'œuvre du poète de la période, avant sa tombée dans un oubli relatif. S'appuyant sur plusieurs extraits qu'il cite généreusement, il effectue des rapprochements avec des poèmes<sup>278</sup> de Jean Cocteau, de Raymond Radiguet et de Pierre

---

<sup>276</sup> BEAULIEU, Maurice, « Petite introduction à la jeune poésie », *Le Droit*, 16 septembre 1950, p. 2.

<sup>277</sup> DOYON, Charles, « Les lettres. *Escales de la soif* », *Le Haut-Parleur*, 31 mars 1951, p. 4.

<sup>278</sup> Dans l'ordre et respectivement, « L'ange Heurtebise », « Joues en feu » et « Épaves du ciel ».

Reverdy, en soulignant les thèmes de l'ivresse, du songe et de l'hypnose toxique, de l'érotisme et du désir, du spleen et de l'angoisse de vivre, qui traversent le recueil. Doyon ne manque pas de soulever les accents ici baudelairien, ici rimbaldien ou encore « de la veine de Saint-Denys Garneau », le poète canadien-français favori de Béland<sup>279</sup>. Ne se formalisant pas des « excès » du poète, il affirme que « [c]'est ainsi que la poésie peut être quelquefois la recherche d'un équilibre entre des aventures romanesques et théâtrales plus ou moins chastes » qui « donnent une impression de halte, si ce n'est de répit, entre l'orage de l'un et l'ivresse de l'autre, entre les eaux tourmentées par une rafale et la nymphomanie ou le délire chimique des décoctions », préfigurant une « oasis, aussi bien que cela suggère un assouvissement ». Car pour Doyon, *Escapes de la Soif*, ce « titre désaltérant », sont autant de « poèmes altérants [et] allucinateurs », à l'« apparence échevelée » par lesquels l'auteur, « malgré [...] un désir de ne pas démordre », donne « un certain air de “Je m'enfoutisme” », se montre sous « l'allure d'un travesti », et « pointe vers un cynisme fantasque qui semble fait d'aveux longtemps contenus qui s'exhalent » faisant place à « un compromis avec le doute ». Enfin, conscient que le recueil « semblera coup de fouet à certains », il réitère que ces escales poétiques « sont bien loin d'avoir le son désagréable que certains visages étroits leur confèrent ». Il conclut par un hommage, en faisant de Béland « [u]n Baudelaire canadien », comme le « dirait Berthelot [Brunet]. Ça veut dire beaucoup ».

---

<sup>279</sup> Dans l'entrevue qu'il accorde à Gilbert Tourangeau en mai 1950, Béland affirme que « la publication des Poésies complètes de Saint-Denys Garneau » était l'évènement littéraire le plus important des dernières années au Canada français. (TOURANGEAU, *loc. cit.*)

## *Tombée dans un oubli relatif*

C'est à défaut d'œuvres nouvelles, d'un renouvellement qui succéderait à son roman et son recueil de poèmes, conjugué à l'abandon de la scène littéraire et le silence qui caractérisera le poète jusqu'à la fin de ses jours, pour des raisons plus personnelles et familiales comme je l'ai démontré précédemment, qui auront donc pour conséquence, l'estompement progressif de cet intérêt pour l'auteur et son œuvre, et finalement son oubli. Car, après 1951, et ce jusqu'à la fin de cette décennie, il ne subsistera que cinq mentions de l'auteur et de ses œuvres dans la presse écrite et les ouvrages spécialisés portant sur la littérature. Ainsi, Auguste Viatte signale, dans une note de bas de page de son *Histoire littéraire de l'Amérique française* (1954), « l'aboutissement moral d'un certain surréalisme dans les poèmes sans talent qui suivent le roman obscène d'André Béland<sup>280</sup> ». Puis c'est dans son essai sur le roman canadien que Dostaler O'Leary, dans lequel il réussit à réunir le roman de Béland, *Les Hypocrites* (1945) de Berthelot Brunet ainsi que les *Neuf jours de haine* (1948) de Jean-Jules Richard sur la même page, en viendra à qualifier *Orage sur mon corps* de « sorte de *Nausée* canadienne<sup>281</sup> », estimant toutefois que les personnages de Sartre sont « plus vastes » en comparaison avec « le petit détraqué » de Béland, mais jugeant que ce dernier a le mérite de « pose[r] néanmoins des problèmes ou plus exactement des aspects de problèmes qui existent indubitablement chez nous ». Si Jean Duchesne, sous le pseudonyme de Marcel

---

<sup>280</sup> VIATTE, Auguste, *Histoire littéraire de l'Amérique française des origines à 1950*, Paris / Québec, Presses Universitaires de France / Presses de l'Université Laval, 1954, p. 198, note 4.

<sup>281</sup> O'LEARY, Dostaler, « Le roman de l'homme », *Le Roman canadien-français*, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1954, p. 147.

Valois, dans sa chronique<sup>282</sup> de *La Presse*, rapproche le roman de Béland aux *Demi-Civilisés* (1934) de Jean-Charles Harvey, au *Désespoir de vieille fille* (1943) de Thérèse Tardif et, également, à celui de Jean-Jules Richard, Gilles Marcotte, quant à lui, dans un article<sup>283</sup> au sujet du roman canadien, paru dans le troisième numéro des *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, en revient au roman de Brunet, dont la description de « la trajectoire d'une décomposition morale où la hantise de nier, de défaire, et la nostalgie de la foi se nouent dans la plus totale équivoque », le fait le qualifier de « l'une des œuvres les plus importantes, et les plus injustement négligées, du roman canadien-français<sup>284</sup> ». Or, lorsqu'il commente celui de Béland, c'est pour souligner le très jeune âge de l'écrivain, et en dire qu'il s'agit d'« un roman obscur et désordonné [où] il s'y déchire les entrailles avec une complaisance qui va jusqu'à l'obscénité ». Enfin, si Pierre de Grandpré, dans sa critique<sup>285</sup> parue dans *Le Devoir d'Une curieuse solitude* (1958) de Philippe Sollers, estime que « [l]a toile de fond du roman c'est le narcissisme de l'adolescence », c'est en clin d'œil au roman de Béland : « *Orage sur mon corps*, comme disait l'un des nôtres... ».

---

<sup>282</sup> VALOIS, Marcel, (pseudonyme de Jean Duchesne), « Au commencement était le livre », *La Presse*, 17 novembre 1956, p. 78.

<sup>283</sup> MARCOTTE, Gilles, « Le Roman », *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, n° 3, 1958, p. 44-80.

<sup>284</sup> *Ibid.*, p. 73.

<sup>285</sup> DE GRANDPRÉ, Pierre, « La Vie des Lettres. "Une curieuse solitude" de Philippe Sollers », *Le Devoir*, 3 janvier 1959, p. 11.

## *Soubresaut !*

Il faudra attendre près de douze ans, soit en 1956, pour que les Éditions Serge Brousseau renoue avec un coup d'éclat comparable à celui d'*Orage sur mon corps* sur la scène des lettres canadiennes-françaises. Le roman en question s'intitule *Derrière le sang humain*<sup>286</sup>, d'un certain dénommé Robert de Vallières, de son véritable nom Robert Pelchat, dont nous ne savons que peu de choses. Il s'agit du second roman traitant d'homosexualité masculine au Canada français, et le premier, à ma connaissance, à oser braver l'interdit du mot, imprimé noir sur blanc et en majuscules dès la seconde page : « IL FAUT GUÉRIR PLUTÔT QUE DE PUNIR L'HOMOSEXUEL ». En effet, en préface, il est établi très nettement que l'homosexualité est une maladie mentale incurable et qu'elle se doit d'être traitée. Pelchat se fait donc le défenseur de la cause homosexuelle, or celle-ci est conçue en fonction du discours psychiatrique de l'époque, redevable entièrement au paradigme psychanalytique. Dès lors, de ce postulat découle une quantité impressionnante de stéréotypes et un champ lexical homophobe pernicieux, déployés largement et généreusement dans tout l'ouvrage, qui autorise ou légitime, en quelque sorte, le discours tenu par le protagoniste du récit, selon lequel cette « Grande pourrisseuse » résulterait d'un

---

<sup>286</sup> PELCHAT, Robert, (sous le pseudonyme de Robert de Vallières), *Derrière le sang humain*, Montréal, Éditions Serge Brousseau, 1956, 397 p. Tiré à 5 000 exemplaires, le roman fera scandale, connaîtra un certain succès, notamment auprès de la presse populaire, plus sensationnaliste. Or, l'œuvre et son auteur tomberont rapidement dans l'oubli, ce dernier s'étant retiré de la scène littéraire après cet unique opus. Longtemps absent du corpus critique, il ne figure au *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* (tome III) qu'en bibliographie, il faudra attendre la thèse de Michel Denance (1987) pour qu'en soit réactualisé la teneur et le discours, puis au mémoire de Jean-François Quirion (2002). Le roman sera réédité par Stanké en 1999, avec une introduction de Pierre Salducci, directeur de l'éphémère collection « L'Heure de la sortie » dans laquelle a été publiée la réédition.

« problème endocrinien », ce « fait » scientifique étant réitéré à outrance tout le long de l'ouvrage, et s'appuyant, l'instant de quelques pages<sup>287</sup>, sur certaines des thèses soutenues par le docteur Kinsey dans ses enquêtes sur la sexualité des Américains<sup>288</sup>, qui avaient eu l'effet d'une bombe au moment de leurs parutions, notamment en raison de certaines conclusions surprenantes<sup>289</sup>. Ce roman jette ainsi les bases d'un discours supposément scientifique sur l'homosexualité ayant pour objectif de conscientiser le public des « problèmes complexes de l'adolescence, les hantises et les passions qui surgissent à une époque où l'adolescent a besoin de conseils courageux<sup>290</sup> », telle que l'affirme la réclame publicitaire bien que cela ne soit pas vraiment le propos du livre, sinon qu'indirectement. Portrait aussi tourmenté qu'*Orage sur mon corps* voire plus encore, il s'agit de la confession d'un personnage homosexuel du nom de Jacques qui, cédant à ses désirs pulsionnels, s'amourache de jeunes malfrats hétérosexuels émotionnellement indisponibles, sombre dans l'alcoolisme, l'homophobie intériorisée et la culpabilité, et en vient à commettre plusieurs tentatives de suicide. Par un rachat peu convaincant, en fin de récit, à la différence du roman de Béland, il rentre dans le rang et se marie, mais craint toujours de possibles « rechutes » homosexuelles.

---

<sup>287</sup> PELCHAT, *Derrière le sang humain*, p. 175-179.

<sup>288</sup> KINSLEY, Alfred C., Wardell R. POMEROY et Clyde E. MARTIN, *Sexual Behavior in the Human Male*, Philadelphia, W.B. Saunders, 1948, 804 p. ; KINSLEY, Alfred C. et Paul GEBHARD, *Sexual Behavior in the Human Female*, Philadelphia, W.B. Saunders, 1953, 842 p.

<sup>289</sup> En effet, selon les résultats de ces études, il est estimé qu'environ 37 % des hommes adultes et 13 % des femmes adultes ont eu au moins une fois une relation homosexuelle dans leur vie, et que 60 % des garçons pré-adolescents s'adonnent à des pratiques homosexuelles.

<sup>290</sup> [RÉCLAME], « *Derrière Le Sang Humain* en vente dès mardi », *La Patrie*, (édition finale), 7 octobre 1956, p. 101.

C'est néanmoins un récit qui se ressent énormément d'*Orage sur mon corps*, dont l'auteur compare la détresse de son personnage à celle ressentie et décrite par Julien Sanche :

La vie privée recommença pour moi, tissée de mes désirs réprimés et de mes révoltes sourdes. À l'intérieur de moi-même, je sentais une fermentation vorace dévorer mes sens, comme le Julien Sanche d'André Béland, dans *Orage sur mon corps*. Chaque moment de la journée était un supplice. Les minutes étaient comme autant d'aiguillons qui me rappelaient sans cesse que j'étais un réprouvé sexuel, un être anormal et insatisfait<sup>291</sup>.

Ayant en partage des références similaires à Gide, Proust et Rimbaud, Pelchat intitule également le cinquième chapitre<sup>292</sup> de son livre « L'Orage » puis, dans une même page<sup>293</sup>, fait part d'un épisode similaire de rejet survenu lors de sa jeunesse à son collègue, « l'épisode qui décida peut-être de toute ma vie », dans lequel « l'accusation, la figure mauvaise du directeur de l'école, la condamnation » rappellent délibérément l'élément perturbateur d'*Orage sur mon corps*, et va même jusqu'à plagier ouvertement le style de Béland : « Par quel fluide mystérieux l'homme provoqua-t-il dans l'âme de la femme, le désir de réunir les corps dans l'holocauste [*sic*] de la chair ? », tout en y commettant malhablement une faute d'orthographe... Il s'agit donc d'une manière de surenchère du roman de Béland, en somme, d'une variation sur le même thème. Enfin, puisque l'ouvrage entretient plusieurs rapports intertextuels explicites avec le roman de Béland, il convient de souligner qu'il s'agit ici de la première occurrence d'une intertextualité homosexuelle à survenir entre deux œuvres littéraires canadiennes-françaises.

---

<sup>291</sup> PELCHAT, *Derrière le sang humain*, p. 93.

<sup>292</sup> *Ibid.*, p. 117-187.

<sup>293</sup> *Ibid.*, p. 96.

## CHAPITRE 5

### *Traversée du désert*

#### *Des oubliettes de l'histoire littéraire à une tiède réhabilitation*

Le destin critique de l'œuvre d'André Béland a connu, au gré des décennies suivantes celle des années 1950, des hauts et des bas : pendant quinze ans, de 1960 à 1975, elle ne subsiste, dans l'histoire littéraire, que sous la forme de brèves mentions ou de notes de bas de pages figurant dans quelques critiques<sup>294</sup> d'André Brochu et de Gilles Marcotte ainsi que dans les ouvrages<sup>295</sup> de Pierre de Grandpré et de Claude Racine. Il faut attendre l'ouvrage<sup>296</sup>

---

<sup>294</sup> BROCHU, André, « Chronique du livre. Amadou - ou : les cercles du mal », *Parti Pris*, n° 4, janvier 1964, p. 58-60 ; MARCOTTE, Gilles, « Qu'est-ce que la "ville inhumaine" ? », *La Presse*, (supplément), 21 mars 1964, p. 6.

<sup>295</sup> Voir Relevé chronologique exhaustif en Annexe, p. 183-184.

<sup>296</sup> BLAIS, Jacques, *De l'Ordre et de l'Aventure*, Québec, Presses de l'Université Laval, collection « Vie des Lettres québécoises », n° 14, 1975, p. 315 ; 319-321.

de Jacques Blais, publié en 1975 et consacré à la poésie des années 1930 et 1940 au Québec, pour obtenir une recension plus substantielle de l'œuvre de l'écrivain, ce qui constitue en soi un effort d'exhumation, considérant que la carrière de l'œuvre du poète se trouvait alors au chapitre de l'extrême-onction. C'est donc par le biais de la poésie que Blais réhabilite Béland, en prenant soin de l'inscrire dans le contexte qui avait favorisé la publication de ses premiers textes, puis par son roman qu'il rapproche du recueil<sup>297</sup> de Carl Dubuc, *Jazz vers l'infini* (1944), dans lequel on retrouve « le même univers de révolte, la même violence verbale, les mêmes goûts pour les nourritures terrestres, les mêmes insolences et les mêmes profanations », avec pour différence que « Dubuc allégeait d'humour ses entreprises de démolition des tabous [alors que] Béland se fai[sai]t tragique ». Et c'est par un résumé nuancé et absent de préjugés que Blais lui rend justice :

Dans la vieille tradition du roman d'apprentissage, *Orage sur mon corps* décrit l'initiation à la vie d'un jeune homme, Julien Sanche [...] à l'époque où il franchit le seuil de l'âge adulte. Le récit du cheminement du héros, chez qui cohabitent lucidité et lubricité, incorpore des séquences où l'onirisme joue, appelle une lecture psychanalytique. [...] Accusé de corrompre ses condisciples et exclu du groupe social, le hors-la-loi prend le parti d'assumer jusqu'au bout cette perversité qu'on lui prête. Ange déchu, tous liens rompus d'avec les habitudes de la vie familiale, envoûté par les séductions de l'immoralisme, devenu la proie de ses fantasmes, il traverse avec frénésie l'expérience du mal et des promiscuités urbaines. [...] Il cède à des penchants homosexuels, s'adonne à l'ivresse comme à la masturbation, se complait à des rêveries sadiques, aiguillonné, tel le Baudelaire du *Spleen de Paris*, par une vive répulsion à l'égard des laideurs et des infirmités. Il courtise enfin l'inceste, dans le couronnement que donne à son froid délire un bien étrange amour morbide pour une cousine minée par la tuberculose. Or, la mort de sa cousine l'exorcise de tout désir de possession démoniaque et nous le trouvons, au terme de son aventure, rendu à l'élémentaire : son nouvel être naît au cœur d'un univers naturel<sup>298</sup>.

---

<sup>297</sup> DUBUC, Carl, *Jazz vers l'infini*, (préface de Pierre Vadeboncoeur, dessins de Gabriel Filion, couverture et culs-de-lampe de Fernand Bonin), Montréal, Société des Éditions Pascal, 1944, 93 p.

<sup>298</sup> BLAIS, *op. cit.*, p. 320.

On doit reconnaître la perspicacité de la lecture que propose Blais ainsi que la justesse de son analyse, notamment les rapprochements qu'il effectue en ce qui a trait à la forme du récit initiatique ou d'apprentissage du mal qu'emprunte l'auteur, la lecture psychanalytique de l'œuvre qui s'impose, ainsi qu'à l'homosexualité du protagoniste, qu'il ne stigmatise pas, bien au contraire, en soulevant, par une nuance, l'intériorisation de la norme homophobe par laquelle le personnage se représente, ce « parti d'assumer jusqu'au bout cette perversité qu'on lui prête ». La critique de Blais est probablement la plus objective, à mon sens, de toutes les recensions publiées durant les trente premières années suivant la publication d'*Orage sur mon corps*. C'est un résumé qui se veut neutre et qui suggère des pistes d'interprétation, encore valides, en ce qu'il est généraliste. Comme nous le verrons par la suite, en raison de la spécialisation des discours littéraires survenue à partir des années 1970, quelques angles d'approches plus spécifiques seront mis de l'avant par plusieurs critiques, dans leurs tentatives visant à donner une meilleure interprétation de l'œuvre. Or, en l'absence d'une grille taxonomique adéquate, seyant mieux à la thématique intrinsèque de l'œuvre dont découlent ses complexités formelles et structurelles, ce à quoi les études gaies et *queer* viendront remédier, c'est surtout la thèse de l'aliénation, redevable à Jacques Michon, et la catégorisation de l'œuvre en tant qu'érotique, redevable à André G. Bourassa, qui prévaudront pendant quelques décennies, et même, dans certains cas, jusqu'à présent. Alors que seul Jean Éthier-Blais, dans sa chronique<sup>299</sup> du *Devoir* du 1<sup>er</sup> novembre 1980, semble s'émouvoir du décès de Béland, survenu en juin, qui fut « l'un des espoirs littéraires de [s]a jeunesse [...] n'a[yant] écrit qu'un court roman et quelques poésies que, jeunes hommes, nous

---

<sup>299</sup> ÉTHIER-BLAIS, Jean, « les carnets », *Le Devoir*, 1<sup>er</sup> novembre 1980, p. 20.

lûmes dans les collègues », et estimant que « [l]’histoire de notre littérature est peuplée de ces météores sans lumière », ce n’est qu’à partir de 1982, avec la parution du troisième tome du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, que s’amorce une réhabilitation plus officielle de l’auteur et de son œuvre. Bien que Béland et son œuvre ne bénéficient pas, à proprement parler, d’un regain d’intérêt qui succède, habituellement, au décès d’un auteur, je constate néanmoins une densification progressive de sa présence dans le discours de la critique au courant des années 1980. Ainsi, en plus des textes de Bourassa, plusieurs lui rendent hommage<sup>300</sup>. Mais c’est surtout la thèse<sup>301</sup> de Michel Denance, soutenue en 1987, qu’il faut retenir, en ce qu’il s’agit de la première réévaluation critique de l’œuvre s’attardant spécifiquement à sa thématique principale par des approches issues des études gaies, culturelles et de la sexualité. Ceci atteste donc de l’avancée de la cause homosexuelle et d’une évolution des mentalités dans le milieu des lettres universitaires, mais est, également, annonciateur d’un regain d’intérêt pour l’œuvre de poète, ce qui se concrétisera à partir des

---

<sup>300</sup> Ainsi, Pierrette Falardeau lui livre un vibrant plaidoyer dans un article fortement documenté, publié dans le numéro d’octobre 1982 d’*Images de la Mauricie*, qu’elle intitule « Écrivains de valeur aujourd’hui tombés dans l’oubli. André Béland *écrivain maudit* ! », dans laquelle elle souligne la violence de la critique et l’absence de consécration. Puis c’est au tour d’André Brochu de mentionner son nom et le titre de son roman au rang des rares récits de cette décennie composés à la première personne du singulier, dans un article consacré aux « Romanciers et penseurs des années cinquante », paru dans le cinquante-deuxième volume de la prestigieuse revue *Écrits du Canada français* en 1984. Pour la seconde fois, Jean Éthier-Blais lui consacre une demi-colonne dans sa chronique du *Devoir* du 2 mai 1987, dans laquelle il rapporte l’impact qu’avait eu le roman au moment de sa parution auprès des jeunes collégiens de sa génération. Et enfin, Jacques Beaudry, dans son ouvrage sur la philosophie québécoise, paru en 1989, lui accorde une très brève notice biographique.

<sup>301</sup> DENANCE, Michel, *La Dimension homosexuelle dans la fiction dramatique et romanesque au Québec, de 1944 à 1986 : autour de l’œuvre de Michel Tremblay*, thèse de doctorat, Paris, Université de Paris VIII, Département de littérature française, 1987, 306 p. Cette thèse constitue, à ma connaissance, une des premières études doctorales sinon la première, sur le sujet de l’homosexualité et de ses représentations dans la littérature québécoise.

années 1990. C'est donc en 1991 qu'est déposé par Carole-Andrée Laniel le premier mémoire de maîtrise portant sur le poète et son œuvre. Alors que Robert Schwartzwald le nomme dans une note de fin d'un article<sup>302</sup> savant au sujet des *Hypocrites* (1945) de Berthelot Brunet, que Jean Éthier-Blais lui accorde quelques lignes dans ses mémoires<sup>303</sup> dans lesquelles il évoque, de nouveau, l'impact qu'avait eu la lecture du roman de Béland alors qu'il était collégien, que Sonia Sarfati fait mention de Béland et de l'analyse que Laniel fait de son œuvre dans un article<sup>304</sup> consacré à la littérature érotique, et que Michel Tremblay, dans *Un ange cornu avec des ailes de tôle* (1994)<sup>305</sup>, raconte, non sans un certain embarras, une anecdote concernant ses multiples tentatives d'emprunter *Orage sur mon corps* à la bibliothèque municipale alors qu'il était âgé de moins de vingt-et-un ans<sup>306</sup>, faisant tous montre d'un certain *momentum*, c'est en 1995 qu'est finalement réédité<sup>307</sup> le roman par l'éditeur Guérin, et doté d'une présentation de Bernard Jasmin. Bien que l'érotisme en tant que critère de catégorisation soit remis en doute par le préfacier, cette réédition, à mon avis, demeure néanmoins fidèle à la perception selon laquelle l'œuvre de Béland est un symptôme d'aliénation dans notre littérature et reconduit certains jugements qui en font une œuvre

---

<sup>302</sup> SCHWARTZWALD, Robert, « Of Bohemians, Inverts, and Hypocrites: Berthelot Brunet's Montréal », *Québec Studies*, vol. 15, octobre 1992, p. 97, note 14.

<sup>303</sup> ÉTHIER-BLAIS, Jean, *Le Seuil des vingt ans*, Montréal, Leméac Éditeur, 1992, p. 127-129.

<sup>304</sup> SARFATI, Sonia, « Littérature érotique. Nos auteurs ont-ils assez péchés ? », *La Presse*, 26 septembre 1993, p. B1 et B4.

<sup>305</sup> TREMBLAY, Michel, *Un ange cornu avec des ailes de tôle*, Montréal, Leméac Éditeur, 1994, p. 198-203.

<sup>306</sup> L'âge de la majorité étant de vingt-et-un ans au Québec jusqu'en 1971, il n'était pas possible d'emprunter des livres dits « osés » avant cet âge.

<sup>307</sup> BÉLAND, André, *Orage sur mon corps*, Montréal, Guérin, 1995, 133 p. (Avec une présentation de Bernard JASMIN, « André Béland. L'homme, l'œuvre et son temps », p. V-XX.)

mineure, et son auteur, un écrivain au talent inégal et de peu de culture. C'est donc une réhabilitation plutôt tiède, et conséquemment décevante, que Jasmin nous propose, compte tenu du fait qu'il s'agissait là de la première réédition de l'œuvre en plus de cinquante ans.

### *Aliénation sociale et culturelle*

C'est en 1979 que Jacques Michon fait paraître un ouvrage<sup>308</sup> dans lequel il s'intéresse au roman de Béland l'instant de quelques pages, par le biais d'une approche sociologique de la réception, tout en empruntant visiblement aux théories structurales et sémiotiques alors en vogue. L'analyse, cela dit effectuée sans doute trop rapidement, qu'il fait d'*Orage sur mon corps* semble vouloir davantage faire rentrer de force le roman dans les cases de son cadre méthodologique, le « système relationnel de base », plutôt que de vraiment prendre en compte les caractéristiques de l'évolution du récit et de sa résolution. Ainsi, dans le système de Michon, le roman de Béland détient la place de « récit scandaleux », puis que Julien Sanche, que Michon méprend pour « Lucien Sanche », « raconte ses méfaits sans jamais exprimer de remords », en fait un pédophile qui « débauche des enfants » en séquence initiale, et qui « se prépare à débaucher des enfants » en séquence finale... De plus, Michon, par une analyse à certains égards marxisante, réduit l'œuvre de Béland au seul symptôme de l'aliénation bourgeoise, à un « cas clinique<sup>309</sup> » de « provocation », simple « mise en scène de la crise des valeurs traditionnelles », opposant « l'idéologie intégriste [cléricale, conservatrice

---

<sup>308</sup> MICHON, Jacques, *Structure, idéologie et réception du roman québécois de 1940 à 1960*, Sherbrooke, Université de Sherbrooke, Département d'études françaises, Cahiers d'études littéraires et culturelles n° 3, 1979, p. 14-16 ; 39-40.

<sup>309</sup> TREMBLAY, Victor-Laurent, *loc. cit.*, 1996, p. 184.

et nationaliste] et les valeurs de la société industrielle [...] libérale [et] pluraliste ». Enfin, en estimant que le « genre de renversement du code moral [dont le roman fait preuve] est en fait solidaire de son maintien », Michon invalide également toute la dimension dénonciatrice et revendicatrice d'*Orage sur mon corps* ainsi que l'impact qu'il a pu avoir au moment de sa publication, niant ainsi toute agentivité à son auteur. Cette lecture de l'œuvre sera reprise, dans une certaine mesure, dans la notice qu'André-G. Bourassa fait publier dans le troisième tome du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, et figurant également dans la seconde édition<sup>310</sup> de son ouvrage *Surréalisme et littérature québécoise* (1986). Ainsi, on y retrouve la séquence non-évolutive du récit synthétisée par Michon, qui faisait du « Lucien » Sanche de Béland un pédophile alors que l'auteur était à peine majeur à l'époque de ses premières publications, fait qui n'a visiblement pas été pris en compte, que Bourassa détaille quelque peu plus, estimant qu'« à un certain point de vue, *Orage sur mon corps* est un cycle d'épisodes érotiques : pédérasie / cruauté / aventures de gigolo / inceste / pédérasie<sup>311</sup> ». Cette perception de l'auteur et de son récit influencera, je crois, Jasmin, dans sa préface<sup>312</sup> à la réédition du roman, à faire de Béland, qui était son ami lorsqu'ils étaient étudiants en philosophie à l'Université de Montréal, un cas classique d'aliéné social et culturel. Lorsqu'il invoque le jeune âge des poètes Émile Nelligan, Saint-Denys Garneau et Alain Grandbois, en soulignant leur grande culture intellectuelle et leur succès littéraire, c'est pour illustrer le

---

<sup>310</sup> En effet, dans la première édition de cet essai, paru en 1977, Bourassa cite deux vers de l'auteur et indique en note de fin qu'« [i]l aurait été pertinent de parler ici de l'œuvre d'André Béland (surtout d'*Orage sur mon corps*) ». (Montréal, Éditions L'Étincelle, 1977, p. 79 et 98, note 152.)

<sup>311</sup> BOURASSA, *op. cit.*, 1986, p. 160. Reprend-t-il ici, de façon similaire, la pédophilie qu'attribue Michon à Julien Sanche ou est-ce le terme de prédilection qu'emploie Bourassa pour désigner l'homosexualité ?

<sup>312</sup> JASMIN, *op. cit.*

« bagage littéraire minimal<sup>313</sup> », l'« ignorance créatrice » ainsi que le « peu de sources littéraires et [la] méconnaissance de nos lettres<sup>314</sup> » de Béland, concluant qu'« un si pauvre capital est peu favorable au déploiement d'un talent d'écrivain », qu'il attribue en bonne partie à l'indigence intellectuelle et artistique du milieu familial de l'écrivain. Ce constat l'autorise donc à affirmer que « les traces intellectuelles viennent d'ailleurs », à « parler d'exil mental et de déracinement », tout en relativisant que « Béland n'est pas le seul de sa génération à se chercher une identité sociale et culturelle ». Or, ce jugement général m'apparaît abusif et me semble même être paradoxal lorsque remis dans le contexte discursif de la critique antérieure qui cherchait à discréditer l'œuvre du poète en raison de ses « mauvaises » lectures ou alors à son abus d'intertextualité<sup>315</sup> voire à son plagiat d'auteurs célèbres. À cet égard, Jasmin se contredit, affirmant que « Béland ne mentionne aucun de ses pairs, d'ici ou d'ailleurs », puis admet de lui-même « des accents baudelairiens et des réminiscences rimbaldiennes », des mentions à André Gide, à Jean-Jacques Rousseau, à Socrate et au *Banquet* de Platon, puis aux *Demi-civilisés* de Jean-Charles Harvey, oubliant dans ce feu roulant de références littéraires, la mention de Béland de Paul Verlaine, son admiration pour l'œuvre de Saint-Denys Garneau, sa dédicace à Jean Cocteau, ses liens avec ce dernier et Marcel Jouhandeau ainsi que ses allusions à Marcel Proust, Raymond Radiguet, Oscar Wilde et Edgar Allan Poe... Cela commence à faire beaucoup de pairs d'ici ou d'ailleurs... Ainsi, une telle préface, lorsque prise telle quelle ne peut que fournir des

---

<sup>313</sup> *Ibid.*, p. VII.

<sup>314</sup> *Ibid.* p. VIII.

<sup>315</sup> Rappelons-nous l'expression de Duhamel qui en faisait un livre « farci de littérature ».

arguments à un Réginald Martel, par exemple, qui dans son compte rendu<sup>316</sup> de la réédition, réduit l'œuvre de Béland à la plus élémentaire preuve documentaire de ces « temps de honte », y lire la « Grande Noirceur ». C'est donc en raison de cette perception durable, et somme toute assez négative et réductrice, que l'auteur et son œuvre n'ont pu faire l'objet d'une réévaluation adéquate, exempte de jugements de valeurs, comme l'était celle de Blais, durant de nombreuses années.

### *Érotisme ou homosexualité ?*

Ce qui m'apparaît le plus significatif dans leurs notices<sup>317</sup> au sujet d'*Orage sur mon corps* et d'*Escales de la Soif* du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, c'est l'insistance d'André-G. Bourassa et de Roger Chamberland à faire d'*Orage sur mon corps* un « roman érotique » voire « le premier roman érotique paru au Québec » et de l'érotisme « la thématique la plus constante chez Béland », dont ils estiment que le « sensualisme [...] est exclusif car son expérience du monde, à travers de multiples escales, se résout dans [une] approche corporelle », tout en soulignant la parenté thématique de ce plaidoyer en faveur « d'une libération de l'esprit et du corps » avec le manifeste *Refus global* (1948). En fait, pour dire les choses clairement, c'est la dimension homosexuelle de l'œuvre qui semble poser problème et causer un malaise certain chez Bourassa, qui n'ose l'admettre que d'une manière détournée lorsqu'il affirme, par exemple, que l'« appropriation subjective » dont fait preuve

---

<sup>316</sup> MARTEL, Réginald, « Chronique des temps de honte », *La Presse*, 28 mai 1995, p. B5.

<sup>317</sup> BOURASSA, André-G., et Roger CHAMBERLAND, « *Escales de la soif*, recueil de poésie d'André Béland » dans Maurice LEMIRE (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, op. cit., 1982, p. 334-336 ; BOURASSA, André-G., « *Orage sur mon corps*, roman d'André Béland », *Ibid.*, p. 717-719.

Béland, « il la tire d'une part de sa vision gidienne des choses », et qui lui sert de fondement quant à sa catégorisation de l'œuvre : « Roman érotique ? Certes, si on se réfère à certains épisodes qui débordent la pudeur du modèle gidien », malgré qu'il se contredise en affirmant « qu'on est loin de Sade. La description des choses sexuelles est tantôt tellement métaphorique, tantôt tellement parsemée de point de suspension, que le zèle des censeurs ne semble pas être intervenu ». C'est donc en raison de cette manière de diagnostic différentiel, opéré en fonction de la pudeur du modèle gidien, par lequel « le critique prolonge évidemment – et consacre – le non-dit cultivé dans le roman lui-même<sup>318</sup> », comme le dit si justement Michel Denance, qu'est apparue cette épithète « d'érotique » attribuée au roman, qui créa, pour ainsi dire, un précédent que reprendra presque systématiquement la critique ultérieure. C'est donc dans la thèse de ce dernier, dirigée par Claude Duchet et soutenue au département de littérature française de l'Université Paris VIII, en 1987, que Denance, d'un ton plutôt militant, affirme haut et fort pour la première fois, que la problématique principale de l'œuvre de Béland, tout comme celle de Pelchat, porte sur le vécu homosexuel, ses paradoxes, et ses tourments identitaires. Pour ce faire, il consacre à *Orage sur mon corps* et à *Derrière le sang humain* (1956) de Robert Pelchat, chacun un chapitre, par lesquels il compare les discours tenus sur l'homosexualité dans ces deux œuvres, tout en s'appuyant sur des discours de nature similaires, issus d'articles publiés dans les « journaux jaunes<sup>319</sup> » de l'époque, qu'il a réussi à recenser. Ainsi, Denance juge que les

---

<sup>318</sup> DENANCE, Michel, *op. cit.*, p. 85.

<sup>319</sup> Ce qu'on appelle les « journaux jaunes », étaient des publications populaires et sensationnalistes, à grand tirage et de format tabloïde, ayant existés au Québec durant les années 1940 à 1970, sorte d'ancêtre de *Photo Police*.

discours tenus au sujet de l'homosexualité dans ces deux romans sont la résultante d'une intériorisation néfaste, de la part des protagonistes — sinon de leurs auteurs —, de la norme hétérosexuelle, « méprisante et dévalorisante<sup>320</sup> », en l'absence de « modèle valorisant — ou du moins non dépréciateur — auquel [le personnage] pourrait s'identifier<sup>321</sup> ». Il déparage, également, d'une part, la prépondérance d'un discours moral et religieux, auquel le protagoniste d'*Orage sur mon corps* se réfère afin de s'expliquer son mal, et d'une autre, celle du discours pseudo-scientifique, biomédical et psychiatrique tenu par le protagoniste de Pelchat. Cette étude, premier jalon d'une réévaluation complète de l'œuvre en fonction d'une grille de lecture issue des études gaies, est à mon sens, la plus à propos des critiques publiées durant les années 1980 au sujet de l'œuvre d'André Béland. Or, le fait qu'elle ait été soutenue et publiée en France n'a pas facilité sa diffusion, et ce n'est qu'à partir du début des années 2000 qu'elle figurera dans les bibliographies de travaux académiques de même thème. Ainsi, en raison de l'indisponibilité et / ou de la méconnaissance de l'étude de Denance dans le corpus critique québécois, le premier mémoire de maîtrise<sup>322</sup> au sujet de l'écrivain, déposé par Carole-Andrée Laniel en 1991, tergiverse quelque peu, puisque se fiant sur les textes de Bourassa. Bien qu'elle affirme à quelques reprises que Béland est le « premier poète d'une littérature homosexuelle<sup>323</sup> » au Québec, elle estime que c'est davantage la dimension érotique qui fait de Béland « notre premier poète érotique<sup>324</sup> » dont « l'importance

---

<sup>320</sup> *Ibid.*, p. 88.

<sup>321</sup> *Ibid.*, p. 92.

<sup>322</sup> LANIEL, *op. cit.*

<sup>323</sup> *Ibid.*, p. 84.

<sup>324</sup> *Ibid.*

historique » réside dans « son érotisme, dans la mise en scène du corps » puisque « jusqu’alors, le corps sexué en littérature n’existe pas [et que] Béland le fait naître<sup>325</sup> ». Ce fait de reléguer l’homosexualité à un second plan, s’explique en partie, je crois, par une analyse incomplète de la réception critique de l’époque de la parution du livre. Ainsi, Laniel affirme que la question de la sexualité et de l’homosexualité dans l’œuvre de Béland n’a été soulevée qu’en 1950, « il faut attendre 1950, alors que Maurice Beaulieu, dans sa “Petite introduction à la jeune poésie”, accorde quelques lignes à la poésie de Béland<sup>326</sup> », alors que, comme nous l’avons vu précédemment, Roger Duhamel traite de cette question dès janvier 1945, c’est-à-dire dans les premiers mois de la polémique qui suit la parution du livre, et que plusieurs autres l’aborderont à l’instar de l’influent critique. Cette catégorisation hâtive sera soulevée, d’une certaine manière, par Bernard Jasmin dans sa préface<sup>327</sup>, dans laquelle, à cet égard, il affirme que le roman de Béland « pose pour la première fois avec lucidité et franchise la question de la liberté sexuelle<sup>328</sup> », le liant, dans l’histoire des idées, tout comme Bourassa, par « une sensibilité commune<sup>329</sup> », au manifeste *Refus global* (1948) ainsi qu’à la pensée de Claude Gauvreau, reconnaissant que l’érotisme ne constitue « qu’un aspect de l’œuvre, ce qui se livre au premier abord<sup>330</sup> », et qu’*Orage sur mon corps* est « [f]ondamentalement [...] le livre d’un dissident qui s’attaque à l’interdit social et qui recourt à des formes variées de

---

<sup>325</sup> *Ibid.*

<sup>326</sup> *Ibid.*, p. 56.

<sup>327</sup> JASMIN, *op. cit.*

<sup>328</sup> *Ibid.*, p. XVIII.

<sup>329</sup> *Ibid.*, p. XIX.

<sup>330</sup> *Ibid.*, p. VII.

transgression pour miner les défenses<sup>331</sup> ». Or, l'interprétation de Jasmin de la conclusion du roman en tant que réconciliation du protagoniste avec les exigences morales et familiales qui l'avait, en début de récit, tant opprimé, laisse entendre que l'homosexualité de Julien Sanche était « un accident circonstanciel<sup>332</sup> » et que « l'homosexualité ne constitue pas un destin<sup>333</sup> », alors que le roman nous enseigne pourtant tout l'inverse. Quant à Réginald Martel, dans son bref compte rendu<sup>334</sup> de la réédition paru dans *La Presse*, il souligne qu'il ne s'agit pas du tout d'un roman érotique mais « de la très douloureuse traversée de ce que [le protagoniste] perçoit comme une abjection [...] parce que [...] tout entier englouti dans l'univers morbide du péché », en somme d'une écriture que la « souffrance [a] fait naître. Une souffrance qui nous permet de mesurer, à distance, le progrès incontestable, peut-être inachevé, de la liberté d'être soi ». Alors que les articles d'autorité de Victor-Laurent Tremblay, publiés de 1996 à 2001, mettent à mal la viabilité de cette catégorisation de roman érotique par une analyse magistrale et fortement documentée, il n'en reste pas moins que cette épithète poursuivra sa carrière dans la littérature critique au sujet de Béland. Ainsi, dans le *Dictionnaire de la censure au Québec*, dans lequel est signée une notice<sup>335</sup> au sujet d'*Orage sur mon corps* par Maude Denommé Beaudoin, c'est la catégorisation de « premier roman érotique paru au Québec<sup>336</sup> » qui prévaut. Quant à la réception critique du roman, il est dit que s'en « dégage un

---

<sup>331</sup> *Ibid.*, p. VII.

<sup>332</sup> *Ibid.*, p. XIV-XV.

<sup>333</sup> *Ibid.*, p. XV.

<sup>334</sup> MARTEL, Réginald, « Chronique des temps de honte », *La Presse*, 28 mai 1995, p. B5.

<sup>335</sup> HÉBERT, Pierre, Kenneth LANDRY et Yves LEVER, *Dictionnaire de la censure au Québec*, Saint-Laurent, Éditions Fides, 2006, p. 503-505.

<sup>336</sup> *Ibid.*, p. 503.

phénomène étonnant : personne ne commente l'homosexualité du personnage », et que ce n'est qu'en septembre 1950, dans la critique de Maurice Beaulieu, « que le caractère sexuel de l'œuvre de Béland est abordé<sup>337</sup> », reprise de l'inexactitude de Laniel dans son mémoire. De plus, au sujet de *Derrière le sang humain*, il est dit que « ce roman laisse sa trace dans l'histoire littéraire du Québec comme le premier ouvertement homosexuel, après *Orage sur mon corps* d'André Béland<sup>338</sup> », pour ne pas dire, tout simplement, le deuxième. Puis, dans *Oser Éros*<sup>339</sup> d'Élise Salaün, cette dernière consacre un chapitre<sup>340</sup> à l'érotisme dans le roman québécois des années 1940-1950 qu'elle tente de synthétiser dans un concept de son cru, somme toute assez élastique<sup>341</sup>, qu'elle nomme l'« Éros psychologique ». Le roman est donc considéré en tant que roman érotique, à l'érotisme « tourmenté », dans lequel on retrouve une thématique homosexuelle, et de surcroît « sous l'égide de l'Éros psychologique », une interprétation qui se retrouve similairement dans le mémoire<sup>342</sup> de maîtrise de Renaud Lamy-Beaupré, sous l'appellation d'« Éros vulgaire », ceci dit plus convaincante et resserrée, à mon sens, que l'analyse de Salaün. Enfin, il convient donc de dire que cette épithète

---

<sup>337</sup> *Ibid.*, p. 504.

<sup>338</sup> *Ibid.*, p. 184.

<sup>339</sup> SALAÜN, Élise, *Oser Éros. L'érotisme dans le roman québécois, des origines à nos jours*, Montréal, Éditions Nota bene, 2010, 398 p.

<sup>340</sup> *Ibid.*, p. 153-198.

<sup>341</sup> On y retrouve, entre autres choses, l'adultère, l'inceste, la misogynie, le féminicide, le sadisme, la prostitution, l'orgie, la transgression, la culpabilité, la masturbation, l'homosexualité, le sacrifice et même l'analepse !

<sup>342</sup> LAMY-BEAUPRÉ, Renaud, « *À la mémoire d'Émile suivi de Entre silence et décadence. L'œuvre d'André Béland* », mémoire de maîtrise, Montréal, Université de Montréal 2013, 121 p. La composante essayistique de ce mémoire en recherche-création porte sur le roman et la poésie de Béland, en focalisant sur les thèmes de la déchéance et de la vengeance, celle de Julien Sanche, et ceux de la contagion et de l'érotisme pour sa poésie.

« d'érotique », initialement attribuée au livre par Bourassa, occasionna, reprise de l'information oblige, une valse-hésitation particulièrement durable, en ce qu'elle a d'ailleurs toujours cours, mais priva surtout l'œuvre d'une reconnaissance plus spécifique qui lui aurait siée davantage, compte tenu de la nature intrinsèque de son thème principal, et qui n'a pas facilité, non plus, l'analyse de l'œuvre en tant que telle, déjà complexe et densément symbolique.

### *Consécration et revalorisation tardives*

De 1996 à 2001, Victor-Laurent Tremblay, professeur à l'Université Wilfrid Laurier, fait paraître une série de trois articles scientifiques<sup>343</sup>, tous au sujet d'André Béland et de son roman qu'il estime, bien qu'il répète à deux reprises ne pas vouloir « crier au chef-d'œuvre<sup>344</sup> », être « sinon fondateur, du moins essentiel pour comprendre l'évolution du romanesque québécois<sup>345</sup> », en ce qu'il a « bien avant les écrivains de la décennie 1960 dont ce sera la particularité distinctive [...] contesté le cléricisme et l'académisme d'un ton vitriolant et a amorcé le discours bariolé du baroque et du grotesque pour désigner le réel québécois<sup>346</sup> ». Tremblay estime donc que Béland est un précurseur, et s'il mène pareille entreprise d'exégèse, et par le fait même de revalorisation et de légitimation du roman, c'est

---

<sup>343</sup> TREMBLAY, Victor-Laurent, « La réception critique d'un "mauvais livre" : *Orage sur mon corps* d'André Béland », *Québec Studies*, vol. 22, n° 1, 1996, p. 177-188 ; « L'Intertexte de l'homosexualité dans *Orage sur mon corps* d'André Béland », *Canadian Literature*, n° 159, hiver 1998, p. 141-160 ; « Le "mauvais" livre d'André Béland », *Dalhousie French Studies*, vol. 57, hiver 2001, p. 99-115.

<sup>344</sup> TREMBLAY, *loc. cit.*, 1996, p. 186 ; *loc. cit.*, 2001, p. 113.

<sup>345</sup> *Ibid.*, 2001, p. 99.

<sup>346</sup> TREMBLAY, *loc. cit.*, 1998, p. 157.

parce qu'il est convaincu qu'il représente un « capital culturel avantageux pour la littérature québécoise<sup>347</sup> », désire en « signaler l'importance dans l'histoire littéraire du Québec<sup>348</sup> », et « amener l'institution littéraire à lui donner la place qui lui revient dans l'histoire culturelle du Québec<sup>349</sup> ». Ainsi, dans son premier article, Tremblay souligne, en évoquant des œuvres<sup>350</sup> ayant connu des destins similaires, que « pareils cas de marginalisation au Québec n'avaient, du reste, rien d'exceptionnel », et que « la parution d'un livre comme celui de Béland », dans le contexte de la libéralisation du marché de l'édition amorcée durant la Seconde Guerre mondiale, « n'avait donc rien d'inhabituel<sup>351</sup> ». Suggérant une forme de censure « sournoise » qui « cach[e] même son existence<sup>352</sup> » dont l'auteur et son roman furent victimes, Tremblay cherche à décortiquer « le processus et les causes de ce rejet de Béland par l'institution littéraire<sup>353</sup> » en analysant la réception critique de l'œuvre<sup>354</sup> de sa publication à 1995, date de sa réédition. Le constat que dresse Tremblay consiste non seulement à dire que les « attaques » qui visèrent le roman et son auteur, au moment de sa parution, se basaient sur « les fondements idéologiques et esthétiques d'un lieu socio-culturel déterminé<sup>355</sup> », celui de l'élite intellectuelle catholique et bourgeoise des années 1940-1950, mais à affirmer que

---

<sup>347</sup> TREMBLAY, *loc. cit.*, 2001, p. 113.

<sup>348</sup> TREMBLAY, *loc. cit.*, 1996, p. 185.

<sup>349</sup> TREMBLAY, *loc. cit.*, 2001, p. 101.

<sup>350</sup> Celles d'Arthur Buies, d'Albert Laberge, de Jean-Charles Harvey et de Berthelot Brunet, notamment.

<sup>351</sup> TREMBLAY, 1996, *loc. cit.*, p. 177.

<sup>352</sup> *Ibid.*, p. 186.

<sup>353</sup> *Ibid.*, p. 177.

<sup>354</sup> L'analyse de la réception critique de Tremblay est par moment hâtive et par trop succincte, tout en ne prétendant pas, cela dit, à l'exhaustivité.

<sup>355</sup> *Ibid.*, p. 178.

le « recyclage » subséquent « de cette prise de position » par la critique ultérieure, a eu pour résultante « la disparition presque totale de Béland du corpus littéraire québécois<sup>356</sup> ». Enfin, en conclusion, il laisse entendre que les critiques qui estimaient « qu’*Orage sur mon corps* soit un “brouillon de roman”, un livre sans qualité<sup>357</sup> » ne sont pas aussi certaines qu’elles semblent l’être et réfute l’accusation selon laquelle le roman manquait d’unité, en réaffirmant la cohérence du récit initiatique « amenant le protagoniste à l’acceptation d’un soi “autre”<sup>358</sup> ». Sur cette lancée, dans son second article, Tremblay procède à un résumé analytique judicieux de l’œuvre, dont il estime que « l’homosexualité se *textualise* dans l’intrigue<sup>359</sup> » et souligne la résolution positive du récit, « l’épilogue semble bien démontrer de façon métaphorique que Julien Sanche en vient à accepter son *anormalité*<sup>360</sup> ». Puis, par une lecture très serrée de l’œuvre, il en retrace et en explique les différentes influences littéraires, « la plupart à forte connotations homosexuelles<sup>361</sup> », notamment les intertextes baudelairien, rimbaldien, gidien et proustien, ainsi que la prégnance des théories freudiennes, ce qui le mène à affirmer que Béland « s’est approprié ces matériaux pour créer un univers romanesque vraisemblable et original<sup>362</sup> ». Par cette démonstration, Tremblay en vient donc à réfuter les discours des détracteurs de l’œuvre de Béland, en affirmant que c’était moins l’imitation volontaire que les influences littéraires de l’auteur en tant que telles que la

---

<sup>356</sup> *Ibid.*

<sup>357</sup> *Ibid.*, p. 186.

<sup>358</sup> *Ibid.*

<sup>359</sup> TREMBLAY, 1998, *loc. cit.*, p. 142.

<sup>360</sup> *Ibid.*, p. 143.

<sup>361</sup> *Ibid.*, p. 141.

<sup>362</sup> *Ibid.*, p. 142.

critique condamnait. Tremblay en conclut alors que « Béland a su conjuguer avec une maîtrise certaine des influences multiples et parfois incompatibles pour créer un univers romanesque dans lequel thèmes et structures se répondent, prose et poésie s'harmonisent<sup>363</sup> », et que son roman « mérite mieux que l'anonymat auquel on l'a confiné<sup>364</sup> ». Dans son troisième article, paru en 2001, Tremblay tente de déterminer la « spécificité » du texte au-delà de sa catégorisation en tant que « roman érotique », qu'il juge inappropriée, estimant qu'il « serait plus exact de considérer *Orage sur mon corps* comme le premier roman homosexuel québécois<sup>365</sup> », puisque « le livre traite peu de sexualité et [est] assez vague dans ses descriptions<sup>366</sup> », mais surtout en raison de « la thématique homosexuelle [qui] n'en demeure pas moins obsédante<sup>367</sup> ». À cet égard, Tremblay fait remarquer deux aspects de l'œuvre qui concernent son protagoniste et qui font figure d'exception. Ainsi, il estime que Julien Sanche est le premier protagoniste d'une œuvre littéraire québécoise « qui questionne son identité sexuelle<sup>368</sup> », ce à quoi j'ajouterais son orientation sexuelle perçue comme anormale, et également « le premier — et pendant longtemps le seul — personnage littéraire québécois qui sorte plus ou moins vainqueur de sa quête d'identité<sup>369</sup> ». Ce sont deux faits qui méritent d'être soulignés et retenus, en ce qu'ils attestent de la spécificité de

---

<sup>363</sup> *Ibid.*, p. 156-157.

<sup>364</sup> *Ibid.*, p. 157.

<sup>365</sup> TREMBLAY, *loc. cit.*, 2001, p. 100.

<sup>366</sup> *Ibid.*

<sup>367</sup> *Ibid.*

<sup>368</sup> *Ibid.*, p. 101.

<sup>369</sup> *Ibid.*

l'œuvre, ce récit au sujet du « conflit entre la culpabilité et le défi<sup>370</sup> » d'un « hors-la-loi » sexuel qui contrevient à l'ordre moral, bourgeois et religieux dont il renverse les valeurs et triomphe. Enfin, Tremblay récupère quelques-uns des thèmes qu'il avait déjà abordés dans ses deux précédents articles, notamment les questions de la dissidence, des « mauvaises influences » littéraires de l'auteur et de l'inversion (autant sexuelle que structurelle au récit), tentant ainsi une synthèse, et termine en abordant divers thèmes et structures qu'il estime importants à la compréhension du récit, mais qui demeurent, somme toute, qu'à l'état de pistes éparses et d'amorces de réflexion. Or, là où je diffère en opinion, c'est quand Tremblay émet l'interprétation selon laquelle les techniques romanesques de dédoublement et de dissociation de Béland proviennent de sa « condition psychique<sup>371</sup> », ce « déchirement schizoïde<sup>372</sup> » entre exigences extérieures d'un surmoi et pulsions sexuelles attribuées au ça, ce qui résulte en un moi atrophié qui tente d'exister et de se faire une place entre ces deux instances. Cette psychanalyse, à laquelle je ne souscris pas, ne rend pas compte adéquatement, à mon sens, de la complexité des enjeux psychologiques relatifs à l'identité, l'estime de soi, l'image de soi, de leur régulation et donc de leurs représentations littéraires fluctuantes<sup>373</sup>. Ceci étant dit, à l'exception de ce point sur lequel je me devais d'intervenir, les trois articles de Victor-Laurent Tremblay font montre d'une grande érudition, d'un effort

---

<sup>370</sup> *Ibid.*, p. 99.

<sup>371</sup> *Ibid.*, p. 112.

<sup>372</sup> *Ibid.*

<sup>373</sup> De plus, je ferais remarquer que la symptomatologie du trouble de personnalité schizoïde renvoie à une froideur émotionnelle, à un détachement et à une indifférence généralisés, à l'absence de désir sexuel et de satisfaction à entretenir des relations interpersonnelles, à l'inhibition sensorielle et corporelle ainsi qu'à une grande stabilité de ces symptômes dans le temps, ce qui n'a rien à voir avec André Béland.

de recherche soutenu, pour lesquels je suis particulièrement reconnaissant et sur lesquels plusieurs de mes analyses se sont fondées : ce sont donc des incontournables de la littérature critique sur *Orage sur mon corps*. À cet effort de consécration et de valorisation de l'œuvre s'ajoutent également les mémoires de maîtrise de Jean-François Quirion<sup>374</sup> et d'Éric Gauthier<sup>375</sup>, dont les apports concernent, respectivement, le savoir théorique issu des études gaies et *queer* et leur mise en pratique dans l'analyse des discours tenus dans *Orage sur mon corps* et *Derrière le sang humain*, ainsi que l'analyse approfondie et détaillée des intertextes homosexuels dans *Orage sur mon corps*. Enfin, à titre de mention, Jasmin Miville-Allard et moi-même, dans nos postfaces respectives<sup>376</sup> à la réédition de *L'âne de Carpizan ou l'Évêque volant* (1957), ainsi que dans un article<sup>377</sup> scientifique consacré au sujet de ce roman fortement original, co-signé également par Julien Vallières, nous mentionnons le roman de Béland en relation aux autres œuvres *queer* avant la lettre de la période, en prenant soin de lui assigner sa juste place dans l'histoire de la littérature québécoise.

---

<sup>374</sup> QUIRION, Jean-François, « Représentations de l'identité gaie dans les romans québécois », mémoire de maîtrise, Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 2002, 157 p. Ce mémoire souligne que les discours d'*Orage sur mon corps* et de *Derrière le sang humain* s'inscrivaient dans une stratégie militante définie par leur contexte et que les objectifs poursuivis par leurs auteurs visaient, avant tout, à battre en brèche la première stratégie homophobe, celle du silence et du tabou.

<sup>375</sup> GAUTHIER, Éric, « Problématique de l'homosexualité dans *Orage sur mon corps* d'André Béland. Texte, intertextes et réception critique », mémoire de maîtrise, Saguenay, Université du Québec à Chicoutimi, 2004, 134 p. Ce mémoire a mérite d'être clair sur la catégorisation d'*Orage sur mon corps*, considéré par Gauthier comme « le tout premier roman à thématique homosexuelle à être publié au Québec ».

<sup>376</sup> MIVILLE-ALLARD, Jasmin, « Postface de l'éditeur », dans GOULET, Raymond, *L'âne de Carpizan ou l'Évêque volant* (1957), Montréal, Moults Éditions, collection « Inauditus », 2019, [1957], p. 196 ; DU TERTRE, Alexis, « Prolégomènes psychocritiques à une transsubversion culturelle », *Ibid.*, p. 217.

<sup>377</sup> LACASSE, Alexis, Julien VALLIÈRES et Jasmin MIVILLE-ALLARD, « *L'âne de Carpizan ou l'évêque volant* de Raymond Goulet : Premier récit satirique transgenre québécois (1957) », *Cahiers de la Société bibliographique du Canada*, vol. 57, 2019, p. 65.

## *Persistances d'une doxa*

Si l'on revient à la notice de Bourassa et de Chamberland au sujet d'*Escales de la Soif*, notamment en ce qui a trait à la réception de l'œuvre, bien que les auteurs réaffirment la « lucidité et [l']audace si grande, pleinement assumées jusque dans ses plus graves conséquences [qui] signalent la détermination d'André Béland à mener une existence à sa mesure, correspondant à ses exigences les plus fondamentales », ils estiment que « [l]a thématique de ses poésies, tout comme celle de son roman d'ailleurs, n'a certes pas provoqué de grands remous au sein du milieu littéraire québécois des années quarante », ce qui est une supposition qui, comme on l'a vu précédemment au courant de ce mémoire, ne correspond pas à la réalité des faits. De plus, alors que Bourassa, dans sa notice d'*Orage sur mon corps*, affirme le contraire, « [l]a critique ne pouvait demeurer indifférente à un tel roman [qu'elle] fut unanime à condamner », il se contredit à nouveau en insistant qu'« une chose est certaine : le roman n'a pas été payant et n'a eu qu'une édition ! ». Ces suppositions, inégales, tout comme l'épithète « d'érotique », ont dès lors entraîné des conséquences sur la perception de la réception de l'œuvre au moment de sa parution, tout en contribuant à la reléguer au statut d'œuvre mineure, et en la privant du rayonnement qu'elle avait alors connu à cette époque. Ainsi, conjuguée à la thèse de l'aliénation, l'œuvre de Béland ne pouvait alors que détenir une place inférieure mais à la fois « commodifiée » en tant qu'exemple d'un rejet arbitraire et réactionnaire d'une époque sombre, répressive et régressive. Cela a entraîné, au courant des décennies plus récentes, au moment même où une réévaluation de plus en plus soutenue de l'œuvre avait cours, à la prolifération d'affirmations erronées et peu renseignées sur la réalité de sa réception, qui, par un effet d'entraînement, a mené certains critiques à émettre

des suppositions encore plus hypothétiques, notamment en ce qui a trait au tirage, à la distribution et à la diffusion du roman, et même, dans des cas plus extrêmes, à sa censure et à sa mise à l'Index. C'est donc ainsi que s'est construite une aura de clandestinité autour de l'œuvre, une atmosphère dite de « Grande Noirceur » qui correspond, selon moi, à une forme de révisionnisme historique. Ainsi, au printemps 1997, Aurélien Boivin publie un article<sup>378</sup> intitulé « Audaces littéraires et censure » dans lequel il consacre deux pages à *Orage sur mon corps* aux côtés de romans qui furent frappés de censure lors des années 1900-1930, donc d'un contexte fort différent que celui des années 1940-1950, tels *Marie Calumet*, *La Scouine* et *Les Demi-civilisés*, et qui contribue, pour ainsi dire, en relayant certaines informations erronées<sup>379</sup>, à façonner cette aura de clandestinité supposée autour de l'œuvre. En 2006, est publié le *Dictionnaire de la censure au Québec*, dont le seul critère<sup>380</sup> qui semble avoir été retenu, pour qu'*Orage sur mon corps* ait une entrée dans ce dictionnaire, est celui d'avoir été coté « Franchement mauvais » dans la recension de la revue *Mes Fiches*, ce qui n'est pas, à mon avis, une preuve suffisante pour estimer qu'il ait bel et bien eu de la censure ; c'est plutôt une supposition de censure puisque la censure à proprement parler doit entraîner

---

<sup>378</sup> BOIVIN, Aurélien, « Audaces littéraires et censure », *Cap-aux-Diamants*, n° 49, 1997, p. 26-30.

<sup>379</sup> En effet, Boivin, en se basant sur l'anecdote de Michel Tremblay racontée dans *Un ange cornu avec des ailes de tôle*, affirme que le roman de Béland avait été lu « sous le manteau, au moment de sa parution », alors que Michel Tremblay n'avait que deux ans en 1944, et que cet épisode de sa jeunesse se déroula durant les années 1960.

<sup>380</sup> D'ailleurs, à cet égard, les auteurs de ce dictionnaire peinent à donner un cadre définitionnel satisfaisant de ce qu'ils estiment être de la censure. En introduction, il en est très rapidement question : on évoque une définition « fonctionnelle », se déclinant en fonction des pratiques de censure proscriptive et prescriptive, et pour le reste on renvoie à des ouvrages spécialisés sur la question, sans toutefois donner de références. Ainsi, une définition nuancée et adaptée aux réalités complexes de la censure ne semble pas faire partie du mandat que se sont donnés les auteurs de cet ouvrage. Conséquemment, c'est un certain flou artistique qui prédomine et qui dicte les critères de sélection des entrées du dictionnaire.

des conséquences concrètes et quantifiables<sup>381</sup>. Véronique Ostiguy, dans son mémoire<sup>382</sup> de maîtrise, déposé en 2010, va jusqu'à affirmer que le roman de Béland fut mis à l'Index et que toute œuvre moindrement marginale publiée à l'époque était systématiquement censurée... Calmons-nous quelque peu et respirons... Depuis, les références à Béland et son œuvre se sont limitées, au courant des dernières onze années, à de brèves mentions et rubriques, souvent reprises d'informations erronées<sup>383</sup>. Dans l'ouvrage de Serge Fiset, *L'Homosexualité masculine au Québec*<sup>384</sup>, paru en 2021, il est question à la fin de son second chapitre, intitulé « Entre soutanes noires et robes à paillettes », d'un survol de quelques romans de la période traitant en totalité ou en partie d'homosexualité masculine, dont notamment d'*Orage sur mon corps*. Bien qu'on y apprenne que Pierre Beaudet, l'ami intime de Béland, aurait été renvoyé par les pères jésuites du collège Sainte-Marie « à cause d'une affaire de mœurs<sup>385</sup> », ce qui est un fait très intéressant considérant l'influence qu'a pu avoir

---

<sup>381</sup> Son roman ayant été publié, publicisé et distribué dans plusieurs points de vente, sans avoir été frappé de quelqu'interdit que ce soit, n'entraînant aucune conséquence sur sa circulation, et ce, jusqu'à l'écoulement complet des stocks d'exemplaires, il m'appert difficilement justifiable, sur le plan commercial et légal, de conclure à une quelconque forme de censure.

<sup>382</sup> OSTIGUY, Véronique, « Dire sans dire : censure et affirmation du désir dans *Désespoir de vieille fille* de Thérèse Tardif (1943) et *Orage sur mon corps* d'André Béland (1944) », mémoire de maîtrise, Montréal Université du Québec à Montréal, 2010, 107 p. Mémoire dont l'analyse textuelle est à retenir mais dont le volet sociohistorique est peu recommandable, puisqu'en proie à de nombreux a priori et à de graves lacunes en ce qui a trait à la recherche documentaire.

<sup>383</sup> Nicholas Giguère reconduit certaines inexactitudes dans le chapitre sur les premiers imprimés québécois traitant d'homosexualité de sa thèse portant sur les périodiques gais québécois, en y affirmant que des livres tels *Orage sur mon corps*, *Les Hypocrites* et *Derrière le sang humain* sont des livres « diffusé[s] sous le manteau, et tiré[s] à un nombre limité d'exemplaires ». Alex Noël mentionne dans une note de bas de page de sa thèse sur les dépossessions romanesques, « que le premier roman à traiter ouvertement d'homosexualité, *Orage sur mon corps* n'est publié à petit tirage qu'en 1944 par André Béland.

<sup>384</sup> FISSETTE, Serge, *L'Homosexualité masculine au Québec. De la Nouvelle-France à nos jours*, Montréal, Éditions Québec Amérique, collection « Dossiers et documents », 2021, p. 80-83.

<sup>385</sup> *Ibid.*, p. 81.

cet événement sur la genèse du récit de Julien Sanche, il n'en mentionne pas moins « l'omniprésence de la censure<sup>386</sup> » et reprend l'affirmation de Laniel concernant le supposé silence de la critique sur l'aspect homosexuel du roman. Je me permettrai donc d'insister que la rigueur soit, dans le cas de Béland, particulièrement de mise, et qu'il est temps, plus de quatre-vingts ans plus tard, qu'un consensus soit atteint concernant l'œuvre de Béland et ses conditions de production comme de réception à l'époque durant laquelle il connut la célébrité.

---

<sup>386</sup> *Ibid.*, p. 80.

# CONCLUSION

Nous avons donc vu au courant des cinq chapitres de ce mémoire que les raisons pour lesquelles l'œuvre d'André Béland ne fit pas pendant longtemps l'objet d'un consensus, et ne connut qu'une consécration tardive reposent sur de multiples facteurs, souvent complexes, qui ne peuvent guère s'expliquer par le simple recours à l'argument de la « Grande Noirceur » et que cette conception simpliste et manichéenne de notre histoire ne peut plus dorénavant s'imposer si l'on souhaite contribuer sérieusement à l'avancement des connaissances au sujet de l'histoire socioculturelle de la communauté LGBTQ+ au Québec. C'est un paradigme qui a eu son utilité, je présume, mais qui est désormais rendu au stade de fin de vie utile. La thèse tranquilliste et sa doxa, dont découle le mythe de la « Grande Noirceur », sont révolus et surannés. À nous d'ouvrir et d'explorer de nouvelles perspectives, moins réductrices, qui tendent vers des interprétations fondées sur l'objectivité, l'analyse rigoureuse et à la fois sensible et compréhensive, les données quantifiables et, donc, la véracité historique.

Ainsi, dans le chapitre 1, il a été question de données biographiques factuelles qui ont influencé la conduite de l'auteur sur le plan littéraire. Nous avons pu constater que son vécu personnel, à la fois tumultueux puis résigné, s'explique par un rapport problématique à son homosexualité qui, conjugué à son désir de s'affranchir de la tutelle familiale, de refuser la conception matérialiste de cet environnement bourgeois et de s'émanciper de manière provocatrice par le biais de la littérature, semble malheureusement avoir entraîné l'effet inverse. Le scandale qu'occasionna *Orage sur mon corps* en raison de sa réception critique généralement défavorable donnèrent une visibilité à l'auteur qui était clairement non souhaitable de la part de son père, qui fit tout ce qui était possible afin de « juguler » cette expression qui dérange et qui nuisait à sa réputation, condition élémentaire pour toute bonne conduite des affaires. Cet interdit, cumulé aux nombreuses déceptions de l'auteur, littéraires et amoureuses notamment, l'ont, pour ainsi dire, fait déchanter. Béland étant déjà en proie à un sens de l'estime fluctuant et à certaines dépendances, il a sans doute dû sombrer dans la dépression et, par le fait même, a succombé à des croyances irrationnelles et des fixations morbides, largement redevables à la figure du poète maudit, ce stéréotype incontournable de la littérature décadente et romantique. À la manière d'une bouée de sauvetage dans la tempête, aussi paradoxal que cela puisse paraître, puisque telles sont les complexités de la psyché humaine, il ne pouvait que se représenter sous un jour tragique et empreinte de pathétisme puis a fantasmé son retrait programmatique de la scène littéraire, en pensant qu'il livrerait alors une œuvre destinée à lui survivre mais frappée de mystère, d'énigme et de malédiction, qui le ferait alors rejoindre le panthéon d'auteurs célèbres auxquels il s'identifiait, à la manière d'un rite initiatique. C'est une disposition face à l'existence dont

les exemples ne manquent guère, pour ainsi dire, dans l'histoire littéraire ; un éthos ainsi qu'une superstition que Jean Paulhan résumait en ces termes :

C'est la noblesse des lettres, c'est aussi leur raison d'être. Et en particulier de la poésie, que l'on court un danger. Que le poète y coure un danger qui n'est pas inégal dans son ordre au danger du matador ou au danger de l'acrobate. C'est ce danger qui chasse Rimbaud jusqu'en Abyssinie et qui jette Antonin Artaud dans les tortures de l'opium. [...] Et nous savons de reste que c'est le pire danger auquel un homme s'expose, un danger qui ne vient ni du dehors ni des accidents extérieurs, qui vient de l'esprit et des combinaisons de l'esprit<sup>387</sup>.

Le refus ultérieur de Béland d'autoriser la réédition de son œuvre s'explique peut-être par cette croyance irrationnelle en la fatalité de son destin et que son œuvre se devait de partager.

Par la suite, dans les chapitres 2 et 3, nous avons analysé en profondeur cette œuvre qu'il nous a léguée tout en la situant dans le contexte éditorial de sa production. Le choix d'un éditeur tel que Serge Brousseau, bien qu'il lui ait effectivement permis d'atteindre le statut de célébrité par un scandale retentissant dont les preuves ne manquent guère, n'était toutefois pas indiqué dans le but de poursuivre la production d'une œuvre à un rythme soutenu, privant ainsi Béland d'assises solides dans le milieu littéraire et éditorial canadien-français, sur lequel il aura pu bâtir une carrière. Quant à son œuvre romanesque, seul *Orage sur mon corps* nous est parvenu, tous les autres manuscrits des multiples romans — achevés ou non voire imaginaires — de l'auteur ayant été détruits ou perdus, jusqu'à preuve du contraire. Comme j'ai pu le démontrer, *Orage sur mon corps* est un roman séditieux et complexe, dont la densité symbolique, narrative et thématique est loin de se livrer au premier abord. À ce titre, il aura fallu plusieurs réévaluations successives échelonnées sur plus de

---

<sup>387</sup> Allocution de Jean Paulhan dans MINET, Pierre (présentateur) et Michel DUPLESSIS (réalisateur), « Hommage à Roger-Gilbert Lecomte pour le 20<sup>e</sup> anniversaire de sa mort », émission *Soirées de Paris* diffusée sur la Chaîne Parisienne, le 29 décembre 1963, 1h 14m.

cinquante ans, les analyses de Jacques Blais, de Michel Denance et de Victor-Laurent Tremblay notamment, afin d'arriver à une interprétation qui réussit à rendre compte, synthétiquement, des diverses dimensions de l'œuvre, en relation à son thème principal, celui de l'homosexualité. Il aura fallu quatre-vingts ans pour percer à jour la présence d'un intertexte avec l'œuvre d'Edgar Allan Poe, sous ses aspects narratifs et structurels, révélant une nouvelle dimension par laquelle se *textualise* et se *narrativise* la problématique de l'homosexualité ainsi que sa restructuration et sa résolution. Ainsi, si l'objectif conscient de Béland était de produire une œuvre de mystification particulièrement difficile à déchiffrer en raison de ses nombreux codes, références voilées, et intertextes camouflés, il a certainement réussi ! Ceci explique sûrement les nombreuses tentatives, moins perspicaces, qui lui ont attribué des qualificatifs ne seyant point à sa nature intrinsèque. Quant à l'œuvre poétique, analysée pour la première fois dans son intégralité, sa dispersion ayant sans doute rendu difficile ce travail auparavant, elle se fait définitivement l'écho du poète, en ce qu'elle s'offre à lire, au-delà de ses fioritures et codages de l'homosexualité, sorte de coquetterie littéraire, davantage à la manière des relevés de ses états d'âme fluctuants, en proie au conflit entre l'espoir, le désir, le doute, la déréliction et la fatalité. C'est le témoignage poignant d'un vécu homosexuel, dont la resubjectivisation, ce jeu ludique dans l'écriture et dans la façon de s'inventer et de se réinventer, suggère une actualisation de soi, notamment par le fait de s'accomplir et de se vivre en tant que poète et homosexuel, malgré que cela ne soit jamais évident, et que les contradictions et les volte-face abondent. Or, c'est surtout dans sa poésie que se décelé la conception de l'art de l'auteur, plus spirituelle et aux antipodes de toutes considérations matérialistes, et que se dessine une véritable esthétique de l'échec ou du ratage, par sa volonté assumée d'être contre-productif. C'est ce qu'il conviendrait de

nommer une forme de résistance passive aux normes prescrites, à l'exigence de résultats et d'accumulation de richesses, symboliques comme matérielles. Car, contrairement au Julien Sanche d'*Orage sur mon corps* qui, suite à ses maints épisodes d'apprentissages initiatiques de la perversité et du mal en vient à se satisfaire de son immoralité, et donc triomphe de sa quête identitaire dans un confort presque matériel, rare occurrence dans l'histoire littéraire québécoise, la voix poétique de Béland s'engage à sombrer, et à fond, dans une désillusion des plus accablantes, tragique, dont seule la mort pourra le délivrer. En ceci, la poésie de Béland s'arrime parfaitement à la tradition décadente et romantique du poète maudit, dont la définition la plus juste serait, à mon sens, celle que Philippe Soupault donne à la fin de son *Histoire d'un blanc*, et qu'était, enfin, fort probablement, André Béland : « Un esprit qui ne peut se satisfaire que de sa perte définitive qui le rapproche enfin de l'infini ». Or, qu'il ait adopté cette posture en la campant avec ironie, ce qui le rapprocherait encore plus d'une esthétique dite « *queer* avant la lettre », ou qu'il l'ait fait sienne jusqu'à sa tombe, nous ne le saurons vraisemblablement jamais.

Enfin, aux chapitres 4 et 5, j'ai pu démontrer avec certitude, en m'appuyant sur une quantité importante de documents, que la réception critique de l'œuvre d'André Béland a connu de grandes fluctuations au gré des plusieurs dynamiques et conjonctures extérieures à l'œuvre et indépendamment de la volonté du poète de son vivant. La conjoncture éditoriale des années 1940 créa un espace d'expression inédit jusque-là dans notre histoire littéraire. Malgré que la réception critique d'*Orage sur mon corps* fut généralement négative, il n'en reste pas moins que plusieurs voix se sont élevées pour venir donner leur support à l'auteur, en valorisant la forme et le contenu de son œuvre, ainsi qu'en appelant à la modération. En

cela, le scandale entourant la publication du roman n'est pas qu'une suite incontestée de critiques s'apparentant davantage à des libelles diffamatoires, mais plutôt une controverse, une des plus marquantes de notre histoire littéraire, et sans aucun doute la plus sous-estimée. Ce fut une polémique dans laquelle des voix se sont opposées, ont conspué, dans le style brutal et pamphlétaire typique de ces années-là, durant laquelle aucune censure proprement dite n'est intervenue, sinon que le camp des détracteurs de Béland remporta la manche, motivés qu'ils étaient à démolir ce roman qui, soulignons-le encore, dynamitait toutes leurs conceptions morales et esthétiques. Que le roman de Béland n'ait suscité aucune remontrance de la part des instances critiques de l'époque, ou que cela ne fut qu'une petite affaire comme certains l'ont prétendu est faux. La charge séditeuse et provocatrice de l'œuvre a transgressé le statu quo, c'était donc une stratégie réussie de la part d'un jeune homme de dix-huit ans, en ce qu'il a décontenancé les « bien-pensants » de son temps, fit perdre leur sang-froid à certains, notamment Théophile Bertrand, et, preuve qu'il n'était pas sans ressource, fit infléchir l'opinion d'un des critiques les plus importants de l'époque, Roger Duhamel, qui revint sur ses propos dans sa seconde critique, celle portant sur *Escales de la Soif*, en dressant un portrait louable de l'auteur et de son œuvre. Un tel rapport de force, puisqu'il s'en agit d'un, démontre la ténacité du jeune poète, lorsqu'il ne veut pas démordre, ainsi que son ingéniosité, notamment en s'associant au prestige d'auteurs célèbres tels Jean Cocteau et Marcel Jouhandeau, ainsi qu'en projetant de publier chez Gallimard, ce qui a dû faire rougir de honte et de jalousie Duhamel, et qui explique sûrement son retournement de veste subit. À cause de ceci, à André Béland je lève mon chapeau ! De plus, il m'apparaît important de souligner de nouveau qu'*Orage sur mon corps* circula librement dans toutes les librairies de la province, qu'il fut tiré à trois mille exemplaires, un tirage considérable pour

le premier roman d'un auteur canadien-français peu connu du public de l'époque, qu'il fut donc distribué, vendu, acheté, lu, sans l'intervention de quiconque, et que l'édition fut épuisée dès 1948, mais plus vraisemblablement dès 1946 : ce fut donc un succès commercial. Ce ne fut pas, non plus, un succès éphémère : on en parlait encore régulièrement jusqu'au début des années 1950, tout comme de son auteur, et il y avait une attente de la part de la presse pour ses prochains écrits. Qu'il eût publié un nouveau roman-choc, le lectorat se serait précipité aux librairies, or pour d'autres raisons que celle d'une prétendue censure ou d'une mise à l'Index imaginaire, cela ne s'est pas produit. Béland et son roman ont donc eu, dans l'imaginaire culturel canadien-français des années 1940, un impact retentissant qui est impossible de nier. Il a été également question des interprétations partielles ou partiales qui se sont réappropriées la teneur du discours de l'œuvre de Béland, notamment par les thèmes de l'aliénation et de l'érotisme. Enfin, il a été également question de ce qui constitue la doxa tranquilliste et comment celle-ci s'est articulée dans le cas précis de la réception critique de l'œuvre du poète. En cela, j'espère que mon analyse servira à faciliter la venue d'un consensus prochain mais aussi à mettre en garde contre certaines subreptices dérives historiographiques.

Le destin critique que l'œuvre a connu est impressionnant, en ce qu'il est passé d'un oubli presque total à une profusion d'analyses et de commentaires. L'œuvre d'André Béland est, depuis plus de vingt ans, bien connue du milieu universitaire des lettres, or il ne reste qu'à souhaiter qu'elle devienne un classique du genre, qu'elle s'enseigne davantage, et que sa diffusion s'effectue auprès d'un plus grand public. Que son œuvre connaisse un renouveau, suite à un long hiver de près de soixante ans, viendrait conjurer en quelque sorte le sort que

Béland lui-même lui avait assigné et qu'il avait prédit, et qui faisait de ce « *beautiful loser* », pour citer Leonard Cohen, un poète victorieux, paradoxalement, dans la malédiction qu'il s'était prescrite. Car ce qui nous importait dans ce mémoire, en définitive, ce n'était pas de le juger mais de voir dans ce qu'il nous a légué, la marque de la franche, de la fabuleuse poésie, qui du fond de l'angoisse où souvent elle se tient, nous relie à l'immensité.

*Ce mémoire achevé, le samedi 6 avril 2024,  
sur l'Île de Samui, Province de Surat Thani, Royaume de Thaïlande.*

# **BIBLIOGRAPHIE**

## CORPUS PRIMAIRE (Œuvres littéraires à l'étude)

### BÉLAND, André (1925-1980).

« Un autel et des Fruits et une Flamme », *La Nouvelle Relève*, vol. II, n° 3, janvier 1943, p. 180-181.

« Polichinelle », *Le Jour*, 29 janvier 1944, p. 5.

« La vie multiple ou "Une grande âme" », *Le Jour*, 11 mars 1944, p. 5.

« Scènes d'une autre vie (légende) », *Le Jour*, 25 mars 1944, p. 4.

*Orage sur mon corps*, Montréal, Éditions Serge, 1944, 179 p.

« Le Porche de la première vertu... », « Poème asiatique », « Pour une danseuse défunte »,

« Sensation 3 », *Gants du ciel*, décembre 1944, p. 11-14.

« Vanité », *Amérique française*, décembre 1944-janvier 1945, p. 5-7.

« La barque saouïe », *Le Temps*, 30 mars 1945, p. 2.

« Le Titulaire (farce) », *Le Jour*, 25 août 1945, p. 4.

*Les Escales du Désir* (tapuscrit), Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Fonds Société des Éditions Pascal, (MSS381), 1946, 42 p.

*Escales de la Soif*, Paris, Éditions René Debresse, 1948, 27 p.

*Orage sur mon corps*, Montréal, Guérin Éditeur, 1995, [1944], 127 p.

### Correspondances

Lettre d'André Béland aux Éditions Fernand Pilon, 19 avril 1946, Fonds Fernand Pilon (P66), Université de Sherbrooke (Manuscrits refusés).

Lettre d'Alphonse Loiselle à André Béland, 26 août 1946, Fonds Fernand Pilon (P66), Université de Sherbrooke (Manuscrits refusés).

Lettre d'André Béland à Gérard Dagenais, 18 octobre 1946, Fonds Société des Éditions Pascal, Bibliothèque et Archives nationales du Québec, MSS381, 1940-1946.

## CORPUS SECONDAIRE (Œuvres littéraires canadiennes-françaises)

- BESSETTE, Gérard, *La bagarre*, Montréal, Le Cercle du Livre de France, collection « Nouvelle-France », 1958, 231 p.
- BRUNET, Berthelot, *Les Hypocrites*, Montréal, Éditions de l'Arbre, 1945, 219 p.
- ÉTHIER-BLAIS, Jean, *Le Seuil des vingt ans*, Montréal, Leméac Éditeur, 1992, 239 p.
- FARLEY, Paul-Émile, *Jean-Paul*, Montréal, Les Clercs de Saint-Viateur, 1929, 196 p.
- GIRARD, Rodolphe, *Marie Calumet*, Montréal, Éditions Serge Brousseau, 1946, [1904], 283 p.
- GOULET, Raymond, *L'âne de Carpizan ou l'Évêque volant*, Les Éditions du Cadenas, [s.d.n.l.], [1957], 101 p.
- HAMEL, [Émile-]Charles, *Solitude de la chair*, Ottawa, Le Cercle du Livre de France, 1951, 242 p.
- HARVEY, Jean-Charles, *Les Demi civilisés*, Montréal, Éditions du Totem, 1934, 223 p.
- HERTEL, François (pseudonyme de Rodolphe Dubé), *Le Beau risque*, Montréal Éditions Bernard Valiquette, 1939, 136 p. (Réédition : Montréal, Éditions Fides, 1942, 155 p.)
- JASMIN, Claude, *Délivrez-nous du mal*, Montréal, Les Éditions à la Page, 1961, 187 p.
- MABIT, Jacqueline, *La fin de la joie*, Montréal, Lucien Parizeau & Compagnie, 1945, 226 p. ;  
*Les hommes ont passé*, Montréal, Éditions Beauchemin, 1948, 225 p.
- MAHEUX-FORCIER, Louise, *Amadou*, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1963, 157 p.
- POULIOT, André, *Modo pouliotico*, Montréal, Éditions de la file indienne, 1957, 44 p.
- RICHARD, Jean-Jules, *Neuf jours de haine*, Montréal, Éditions de l'Arbre, 1948, 352 p.
- TARDIF, Thérèse, *Désespoir de vieille fille*, Montréal, Éditions de l'Arbre, 1943, 124 p.
- TREMBLAY, Michel, *Un ange cornu avec des ailes de tôle*, Montréal, Leméac Éditeur, 1994, 245 p.
- VALLIÈRES, Robert de (pseudonyme de Robert Pelchat), *Derrière le sang humain*, Montréal, Éditions Serge Brousseau, 1956, 397 p.
- VERCHÈRES, Paul (pseudonyme d'Alexandre Huot), *Le vicieux de la Montagne*, Montréal, Éditions Police Journal, série « Domino Noir », 1954, 32 p.

## CORPUS TERTIAIRE (Œuvres littéraires étrangères)

- BAUDELAIRE, Charles, *Les Fleurs du mal*, Paris, Éditions Gallimard, collection « Folio classique », 2015, [1857], 343 p. ; *Les Paradis Artificiels*, (anthologie), Paris, Éditions Gallimard, collection « Folio classique », 1961, [1851-1864], 248 p.
- BURROUGHS, William S., *Junkie. Confessions of an Unredeemed Drug Addict*, New York, Ace Books, 1953, 166 p. ; *Queer*, New York, Viking Press, 1985, [1951-1953], 134 p. ; *[The] Naked Lunch*, New York / Paris, Grove Press / Olympia Press, 1959, 255 p.
- GIDE, André, *Romans et récits. Œuvres lyriques et dramatiques*, tome I, Paris, Éditions Gallimard / NRF, collection « Bibliothèque de la Pléiade », 2009, 1584 p. ; *Romans et récits. Œuvres lyriques et dramatiques*, tome II, Paris, Éditions Gallimard / NRF, collection « Bibliothèque de la Pléiade », 2009, 1456 p.
- GILBERT-LECOMTE, Roger, *Œuvres complètes. Proses*, tome I, Paris, Éditions Gallimard / NRF, 1974, 384 p. ; *Œuvres complètes. Poésies*, tome II, Paris, Éditions Gallimard / NRF, 1977, 288 p. ; *Testament*, Paris, Éditions Gallimard / NRF, collection « Métamorphoses », 1955, 154 p.
- PLATON, *Le Banquet*, Paris, Belles Lettres, 2010, 174 p.
- POE, Edgar Allan, *The Complete Tales & Poems of Edgar Allan Poe*, New York, Race Point Publishing, 2014, 863 p. ; *Nouvelles histoires extraordinaires*, Paris, Pocket, collection « Pocket classiques », 1998, 363 p. (Traduction de Charles Baudelaire) ; *Aventures d'Arthur Gordon Pym*, Paris, Le Livre de Poche, 1969, 245 p. (Traduction de Charles Baudelaire)
- PROUST, Marcel, *Sodome et Gomorrhe*, Paris, Le Livre de Poche, collection « Les Classique de Poche », 2009, [1921-1922], 765 p.
- RADIGUET, Raymond, *Le Diable au corps*, Paris, Éditions Gallimard, collection « Folio classique », 1982, [1923], 187 p.

RIMBAUD, Arthur, *Ceuvres complètes*, Paris, Éditions Gallimard / NRF, collection « Bibliothèque de la Pléiade », 2009, 1152 p.

VERLAINE, Paul, *Les poètes maudits*, Paris, Éditions Honoré Champion, 1979, [1883-1888], 56 p.

WILDE, Oscar, *The Picture of Dorian Gray*, Oxford / New York, Oxford University Press, 2006, [1890-1891], 229 p.

## **ARTICLES DE PRESSE (Tous genres confondus)**

[ANONYME], « Encouragement aux jeunes », *Le Droit*, 15 juillet 1944, p. 2.

[ANONYME], « Un nouvel éditeur », *Le Droit*, 22 juillet 1944, p. 2.

[ANONYME], « Coup de maître d'un éditeur canadien », *Le Droit*, 12 août 1944, p. 2.

[ANONYME], « Les Éditions Serge », *Le Canada*, 17 octobre 1944, p. 18.

[ANONYME], « Nouveautés », *Le Canada*, 12 février 1945, p. 5.

[ANONYME], « André Béland a des projets », *Le Petit Journal*, 16 octobre 1949, p. 50.

[ANONYME], « Grandes activités aux Éditions Serge Brousseau » et « Encore André Béland ! », *Le Canada*, (Littérature), 22 octobre 1945, p. VIII.

[RÉCLAME], « NOUVEAUTÉ. Un livre révélateur qu'il faut lire ! *Orage sur mon corps* par André Béland », *Le Petit Journal*, 19 novembre 1944, p. 14.

[RÉCLAME], « NOUVEAUTÉS ! Le livre le plus *révélateur* d'aujourd'hui ! ORAGE SUR MON CORPS », *La Presse*, 2 décembre 1944, p. 23.

[RÉCLAME], « NOUVEAUTÉS. Un livre *révélateur* qu'il faut lire ! ORAGE SUR MON CORPS », *Le Petit Journal*, 3 décembre 1944, p. 14.

[RÉCLAME], « NOUVEAUTÉS ! Le livre le plus *révélateur* d'aujourd'hui ! ORAGE SUR MON CORPS », *La Presse*, 8 décembre 1944, p. 40.

[RÉCLAME], « *Derrière Le Sang Humain* en vente dès mardi », *La Patrie*, (édition finale), 7 octobre 1956, p. 101.

- AUGE, Jean, « Propos d'éditeurs. Les Éditions Serge », *Le Devoir*, 15 juillet 1944, p. 8.
- BEAULIEU, Maurice, « Petite introduction à la jeune poésie, *Le Droit*, 16 septembre 1950, p. 2.
- BERNARD, Harry, (sous le pseudonyme de L'Illettré), « Billet du jeudi. Un jeune et son orage », *L'Autorité*, 3 février 1945, p. 1 et 3.
- BISSONNETTE, Lise, « Orage », *Le Devoir*, 15 mai 1995, p. A6.
- BROWN, Clément, « Orage sur mon corps. Un œuvre manquée », *Le Temps*, 30 mars 1945, p. 2.
- BRUNET, Berthelot, « Exégèse de nos lieux communs. À propos d'anticléricalisme ou du "privilege" de la démoralisation », *Les Idées*, vol. 8, n<sup>os</sup> 4-5, octobre-novembre 1938, p. 239-249.
- CENSEUR, Le, (pseudonyme de François Hertel, lui-même pseudonyme de Rodolphe Dubé), « Jeune poésie. Notes du censeur », *La Nouvelle Relève*, vol. II, n<sup>o</sup> 3, janvier 1943, p. 179.
- DE GRANDPRÉ, Pierre, « La Vie des Lettres. "Une curieuse solitude" de Philippe Sollers », *Le Devoir*, 3 janvier 1959, p. 11.
- DOYON, Charles, « Les lettres. *Escales de la soif* », *Le Haut-Parleur*, 31 mars 1951, p. 4.
- DUFRESNE, Henri, « Miettes du temps. L'essor des lettres au Canada français », *La Patrie*, (édition finale), 14 octobre 1945, p. 49 et 85 ; « Miettes du temps. Sciences et aventures : deux mots magiques », *La Patrie*, (édition nationale), 16 juin 1946, p. 56 et 74.
- DU MESNIL, Mario, « Réunions fantastique de l'AGEUM », *Le Quartier Latin*, 2 novembre 1948, p. 4.
- ÉTHIER-BLAIS, Jean, « les carnets », *Le Devoir*, 1<sup>er</sup> novembre 1980, p. 20 ; « À Saint-Tite, la saga d'un patrimoine secret et sacré », *Le Devoir*, 2 mai 1987, p. D8.
- FALARDEAU, Pierrette, « Écrivains de la Mauricie. Écrivains de valeur aujourd'hui dans l'oubli. André Béland écrivain maudit ! », *Image de la Mauricie*, vol. 7, n<sup>o</sup> 2, octobre 1982, p. 15-16.
- FLUET, Clément, « Escales de la soif », *Le Droit*, 15 octobre 1949, p. 2.
- GRENIER, Raymond, « Une manifestation en l'honneur de notre littérature à Paris », *La Presse*, 30 janvier 1947, p. 15.
- GIRARD, Henri, « Un personnage immonde », *Le Canada*, 11 décembre 1944, p. 5.

- HAMEL, Émile-Charles, « Chronique des livres. Orage sur mon corps par André Béland », *Le Jour*, 16 décembre 1944, p. 5.
- JASMIN, Guy, « Orage sur mon corps », *Le Canada*, 22 janvier 1945, p. 9.
- J.C.D., « Perversité ? ... », *Le Jour*, 10 février 1945, p. 5.
- LAPALME, Robert, *Le Canada*, 8 février 1946, p. 4. (caricature)
- LECOMPTE, André, « L'œil en coulisse », *Le Petit Journal*, 4 mars 1951, p. 39.
- LEFEBVRE, Eugène, « Directives au sujet des lectures. M'est-il permis de tout lire ? », *L'Action Catholique*, 19 avril 1945, p. 4.
- LUCE, Jean, « Littérature canadienne 1947. André Béland publie à Paris un roman et un recueil de poème », *La Presse*, 13 septembre 1947, p. 61 et 66 ; « Littérature canadienne 1948. Quelques titres de livres annoncés par nos écrivains et nos éditeurs pour 1948 », *La Presse*, 27 décembre 1947, p. 34.
- MARCOTTE, Gilles, « Qu'est-ce que la *ville inhumaine* ? », *La Presse* (supp.), 21 mars 1964, p. 6.
- MORIN, Dollar, « Au Fil des Lettres. Les Éditions Serge. De l'inédit ! », *Le Petit Journal*, 2 juillet 1944, p. 11 ; « Au Fil des Lettres. Des écrivains de chez nous », *Le Petit Journal*, 22 octobre 1944, p. 13 ; « Au Fil des Lettres. Deux œuvres recherchées. *Orage sur mon corps* », *Le Petit Journal*, 7 janvier 1945, p. 10.
- O'LEARY, Doštaler, « Deux jeunes littérateurs », *La Patrie* (éd. nationale), 24 décembre 1944, p. 54.
- P. B., « Gens et mots », *La Patrie*, 5 octobre 1947, p. 90.
- RÉGNIÈRE, Jean-Paul, « Tribune libre », *Le Nouvelliste*, 27 décembre 1944, p. 9.
- ROB, « Le baluchon aux nouvelles. Petites notes », *RadioMonde*, 26 mai 1945, p. 11.
- ROUSSEAU, Claude, « Notes après une lecture », *Le Jour*, 30 décembre 1944, p. 4.
- SARFATI, Sonia, « Littérature érotique. Nos auteurs ont-ils assez péchés ? », *La Presse*, 26 septembre 1993, p. B1 et B4.
- STEINER, Freidrich, (pseudo.), « Orage sur mon corps », *Le Quartier Latin*, 24 novembre 1944, p. 4.

- SYLVESTRE, Guy, « Orage sur mon corps », *Le Droit*, 10 février 1945, p. 2.
- TESTE, E., « Lisières de lectures », *Le Jour*, 1<sup>er</sup> septembre 1945, p. 4.
- TITUÉ, Maurice, (pseudonyme), « Orage sur mon derrière. Histoire pour tous », *Le Quartier Latin*, 26 janvier 1945, p. 8.
- TOURANGEAU, Gilbert, « Sous le signe du pittoresque et du roman de mœurs, André Béland prépare sa rentrée littéraire à Montréal », *Photo-Journal*, 18 mai 1950, p. 38.
- VALOIS, Marcel, (pseudonyme de Jean Dufresne), « Au commencement était le livre », *La Presse*, 17 novembre 1956, p. 78.
- VLAMINCK, Marcel et André ROBERT, « La Chasse-Galerie », *La Patrie*, 7 septembre 1947, p. 61.
- MARTEL, Réginald, « Chronique des temps de honte », *La Presse*, 28 mai 1995, p. B5.

## ARTICLES ET COMPTES RENDUS PARUS DANS DES REVUES

- BERTRAND, Théophile, « Littérature canadienne-française. Béland (André) *Orage sur mon corps* », *Mes Fiches*, 5 mars 1945, p. 22-23.
- BROCHU, André, « Chronique du livre. Amadou - ou : les cercles du mal », *Parti Pris*, n° 4, janvier 1964, p. 58-60.
- CARTER, Boyd G., « André Béland. *Orage sur mon corps* », *Books Abroad*, vol. 20, n° 1, 1946, p. 68.
- DUHAMEL, Roger, « Vie de l'esprit. Courrier des lettres. *Orage sur mon corps* », *L'Action nationale*, janvier 1945, p. 71-74 ; « Courrier des lettres. *Escales de la soif* », *L'Action universitaire*, vol. XVI, n° 2, janvier 1950, p. 83.
- JASMIN, Guy, « Le mois littéraire. *Orage sur mon corps* par André Béland », *La Revue populaire*, avril 1945, p. 10.
- LÉGARÉ, Romain, « Le roman canadien-français d'aujourd'hui », *Culture*, tome VI, mars 1945, p. 72-73.
- MARCOTTE, Gilles, « Le Roman », *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, n° 3, 1958, p. 44-80.

## ARTICLES SCIENTIFIQUES, CHAPITRES ET DOSSIERS

- BOIVIN, Aurélien, « Audaces littéraires et censure », *Cap-aux-Diamants*, n° 49, 1997, p. 26-30.
- BROCHU, André, « Romanciers et penseurs des années cinquante », *Écrits du Canada français*, vol. 52, 1984, p. 73-81.
- CHAMBERLAND, Line, « De la répression à la tolérance : l'homosexualité », *Cap-aux-diamants : la revue d'histoire du Québec*, n° 49, printemps 1997, p. 36-39 ; « Du fléau social au fait social, l'étude des homosexualités », *Sociologie et société*, vol. XXIX, n° 1, printemps 1997, p. 5-20.
- CORRIVEAU, Patrice, « L'évolution de la gestion juridique des individus aux mœurs homoérotiques au Québec : l'influence des discours dominants », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 16, n° 3, printemps 2008, p. 33-42.
- DESBIENS, Marie-Frédérique, et Denis SAINT-JACQUES (dir.), Dossier « La Révolution littéraire des années 1940 au Québec », *Voix et Images*, vol. XLI, n° 2 (122), hiver 2016, 176 p.
- HÉBERT, Pierre, « Chant du cygne de la censure cléricale au Québec. La revue *Lectures* (1946-1966) », *Bulletin des bibliothèques de France (BBF)*, tome 48, n° 6, 2003, p. 30-37.
- HUDON, Christine et Louise BIENVENUE, « Entre franche camaraderie et amours socratiques : l'espace trouble et ténu des amitiés masculines dans les collèges classiques (1870-1960) », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 57, n° 4, printemps 2004, p. 481-507 ; « Des collégiens et leurs maîtres au tournant du XX<sup>e</sup> siècle », *Globe : revue internationale d'études québécoises*, vol. 8, n° 2, 2005, p. 41-71.
- KRYSIŃSKI, Włodzimierz, « L'acte gratuit ou l'expérience de l'authenticité chez Dośtoïevski et Gide », *Zagadnienia Rodzajów Literackich*, vol. 14, n° 1, 1971-1972, p. 39-56.
- LACASSE, Alexis, Julien VALLIÈRES et Jasmin MIVILLE-ALLARD, « *L'âne de Carpizan ou l'évêque volant* de Raymond Goulet : Premier récit satirique transgenre québécois (1957) », *Cahiers de la Société bibliographique du Canada*, vol. 57, 2019, p. 43-66.

- MULLER, André, « Les soties d'André Gide. Une comparaison dans l'unité », *Bulletin des Amis d'André Gide*, vol. 28, n<sup>os</sup> 126-127, avril-juillet 2000, p. 319-323.
- NAMASTE, Viviane, « La réglementation des journaux jaunes à Montréal, 1955-1975 : le cadre juridique et la mise en application des lois », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 61, n<sup>o</sup> 1, été 2007, p. 67-84.
- PERREAULT, Isabelle, « Psychochirurgie et homosexualité. Quelques cas à l'Hôpital Saint-Jean-de-Dieu à la mi-XX<sup>e</sup> siècle », dans *La Régulation des minorités sexuelles. L'Inquiétude de la différence*, Québec, Presses de l'Université du Québec, collection « Santé et société », 2011, p. 27-44.
- SALDUCCI, Pierre, « Grandeur et décadence de l'édition québécoise des années 1940 », *Écrits du Canada français*, vol. 75, 1992, p. 153-157.
- SCHWARTZWALD, Robert, « (Homo)sexualité et problématique identitaire » dans *Fictions de l'identitaire au Québec*, Montréal, XYZ Éditeur, coll. « Études et documents », 1991, p. 135-150 ; « Of Bohemians, Inverts, and Hypocrites: Berthelot Brunet's Montréal », *Québec Studies*, vol. 15, octobre 1992, p. 87-98 ; « La fédéraphobie, ou les lectures agitées d'une révolution tranquille », *Sociologie et sociétés*, vol. XXIX, n<sup>o</sup> 1, printemps 1997, p. 129-143.
- TREMBLAY, Victor-Laurent, « La réception critique d'un "mauvais livre" : *Orage sur mon corps* d'André Béland », *Québec Studies*, vol. 22, n<sup>o</sup> 1, 1996, p. 177-188 ; « L'Intertexte de l'homosexualité dans *Orage sur mon corps* d'André Béland », *Canadian Literature*, n<sup>o</sup> 159, hiver 1998, p. 141-160 ; « Le "mauvais" livre d'André Béland », *Dalhousie French Studies*, vol. 57, hiver 2001, p. 99-115.
- WARREN, Jean-Philippe, « Un parti pris sexuel. Sexualité et masculinité dans la revue *Parti pris* », *Globe*, vol. 12, n<sup>o</sup> 2, 2009, p. 129-157.

## THÈSES ET MÉMOIRES

DENANCE, Michel, *La Dimension homosexuelle dans la fiction dramatique et romanesque au Québec, de 1944 à 1986 : autour de l'œuvre de Michel Tremblay*, thèse de doctorat, Paris, Université Paris VIII, 1987, 306 p.

FADIN, Max, « Berthelot Brunet, critique et créateur », mémoire de maîtrise, Montréal, Université de Montréal, 1972, 197 p.

GAUTHIER, Éric, « Problématique de l'homosexualité dans *Orage sur mon corps* d'André Béland. Texte, intertextes et réception critique », mémoire de maîtrise, Saguenay, Université du Québec à Chicoutimi, 2004, 134 p.

GIGUÈRE, Nicholas, *Les périodiques gais au Québec (1971-2009) : vecteurs de reconnaissance et de légitimation d'une communauté*, thèse de doctorat, Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 2018, 486 p.

HURTEAU, Pierre, *Homosexualité, religion et droit au Québec. Une approche historique*, thèse de doctorat, Montréal, Université Concordia, 1991, 287 p.

LAMY-BEAUPRÉ, Renaud, « À la mémoire d'Émile... suivi de *Entre silence et décadence. L'œuvre d'André Béland* », mémoire de maîtrise, Montréal, Université de Montréal, 2013, 115 p.

LANIEL, Carole-Andrée, « André Béland : Premier poète de l'érotisme au Québec », mémoire de maîtrise, Montréal, Université du Québec à Montréal, 1991, 85 p.

LEZNOFF, Maurice, « The Homosexual in Urban Society », mémoire de maîtrise, Montréal, Université McGill, 1954, 236 p.

LYONNAIS, Annie, « Contrôle de la moralité sexuelle et loi criminelle : de la répression de l'obscénité à l'adoption du bill omnibus, 1953-1969 », mémoire de maîtrise, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2014, 127 p.

- MARTIN, Roxanne, « Une communauté fragmentée : enquête exploratoire sur les réseaux de sociabilité au sein du milieu homosexuel trifluvien », mémoire de maîtrise, Trois-Rivières, Université du Québec à Trois-Rivières, 2004, 185 p.
- MÉNARD, Guy, *Une rumeur de berdaches, contribution à une lecture de l'homosexualité masculine au Québec*, thèse de doctorat, Paris, Université Paris VII, 1983, 379 p.
- NOËL, Alex, *Les dépossessions romanesques : Lecture de la négativité dans le roman moderne québécois (Anne Hébert, Gabrielle Roy, Réjean Ducharme)*, thèse de doctorat, Québec, Université Laval, 2020, 429 p.
- OSTIGUY, Véronique, « Dire sans dire : censure et affirmation du désir dans *Désespoir de vieille fille* de Thérèse Tardif (1943) et *Orage sur mon corps* d'André Béland (1944) », mémoire de maîtrise, Montréal Université du Québec à Montréal, 2010, 107 p.
- QUIRION, Jean-François, « Représentations de l'identité gaie dans les romans québécois », mémoire de maîtrise, Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 2002, 157 p.
- ROBERGE, Jean-François, « Influence de la presse écrite sur l'émancipation de la communauté gaie montréalaise au XX<sup>e</sup> siècle », mémoire de maîtrise, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2008, 108 p.
- SALAÜN, Élise, « La Chair triomphante. Discours social sur l'érotisme dans le roman au Québec, 1940-1969 », mémoire de maîtrise, Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 1995, 197 p.
- SALAÜN, Élise, *Oser Éros. L'érotisme dans le roman québécois, des origines à nos jours*, thèse de doctorat, Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 2003, 466 p.
- SCHWARTZWALD, Robert, *Institution littéraire, modernité et question nationale au Québec (1940 à 1976)*, thèse de doctorat, Québec, Université Laval, 1985, 298 p.

## MONOGRAPHIES

- ARGUIN, Maurice, *Le roman québécois de 1944 à 1965. Symptômes du colonialisme et signes de libération*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1989, 277 p.
- BEAUDRY, Jacques, *La philosophie & le Québec. Des noms et des notes*, tome 1, Sherbrooke, Ex Libris, collection « Itinéraires intellectuels », 1989, 205 p.
- BEAUREGARD, Claude, *Guerre et censure au Canada 1939-1945*, Sillery, Éditions du Septentrion, 1998, 196 p.
- BESSETTE, Gérard, Lucien GESLIN et Charles PARENT, *Histoire de la littérature canadienne-française*, Montréal, Centre Éducatif et Culturel, 1968, 704 p.
- BIENVENUE, Louise, Ollivier HUBERT et Christine HUDON, *Le Collège classique pour garçons. Études historiques sur une institution québécoise disparue*, Montréal, Fides, 2014, 424 p.
- BLAIS, Jacques, *De l'Ordre et de l'Aventure*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1975, 410 p.
- BOOTH, Wayne C., *The Rhetoric of Fiction*, (seconde édition), Chicago, University of Chicago Press, 1983, 552 p.
- BOURASSA, André-G., *Surréalisme et littérature québécoise. Histoire d'une révolution culturelle*, Montréal, Les Herbes rouges, collection « TYPO », 1986, 613 p.
- BOURDIEU, *Les règles de l'art : genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Éditions du Seuil, 1992, 480 p.
- BRUNET, Berthelot, *Histoire de la littérature canadienne-française*, Montréal, Éditions de l'Arbre, 1946, 186 p.
- BUTLER, Judith, *Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity*, New York, Routledge, 1990, 272 p.
- CELLARD, Karine et Vincent LAMBERT (dir.), *Espaces critiques. Écrire sur la littérature et les autres arts au Québec (1920-1960)*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2018, 394 p.

- CHARLEBOIS, Catherine et Mathieu LAPOINTE, *Scandale ! Le Montréal illicite 1940-1960*, Montréal, Éditions Cardinal, 2016, 272 p.
- DE CHAMPLAIN, Pierre, *Histoire du crime organisé à Montréal de 1900 à 1980*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 2014, 502 p.
- DE GRANDPRÉ, Pierre, *Dix ans de vie littéraire au Canada français*, Montréal, Beauchemin, 1966, 293 p.
- DE GRANDPRÉ, Pierre, *Histoire de la littérature française du Québec, tome II (1900-1945)*, Montréal, Beauchemin, 1968, 390 p.
- DE GRANDPRÉ, Pierre, *Histoire de la littérature française du Québec, tome III (1945 à nos jours)*, Montréal, Beauchemin, 1969, 407 p.
- DOLLIMORE, Jonathan, *Sexual Dissidence. Augustine to Wilde, Freud to Foucault*, Oxford, Clarendon Press, 1991, 388 p.
- DUCROCQ-POIRIER, Madeleine, *Le roman canadien de langue française de 1860 à 1958 : recherche d'un esprit romanesque*, Paris, Nizet, 1978, 908 p.
- DUMAS, Alexandre, *L'Église et la politique québécoise, de Taschereau à Duplessis*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2019, 337 p.
- ÉMOND, Maurice (dir.), *Les voies du fantastique québécois*, Québec, Nuit blanche éditeur, 1990, 245 p.
- ÉRIBON, Didier, *Réflexions sur la question gay*, Paris, Fayard, 1999, p.
- FERRETI, Lucia, *Brève histoire de l'Église catholique au Québec*, Montréal, Éditions du Boréal, 1999, 203 p.
- FISSETTE, Serge, *L'Homosexualité masculine au Québec. De la Nouvelle-France à nos jours*, Montréal, Éditions Québec Amérique, collection « Dossiers et documents », 2021, 310 p.
- FOUCAULT, Michel, *Histoire de la sexualité*, Paris, Éditions Gallimard / NRF, 4 volumes, 1976-2018.
- GAGNON, Jean-Marc, *Chronique du mouvement automatisé québécois 1941-1954*, Outremont, Lanctôt Éditeur, 1998, 1023 p.
- GAUTHIER, Yves, *Monsieur Livre. Henri Tranquille*, Sillery, Éditions du Septentrion, 2005, 273 p.
- GENETTE, Gérard, *Figures II*, Paris, Éditions du Seuil, 1969, 293 p.

- GENETTE, Gérard, *Palimpseste. La littérature au second degré*, Paris, Éditions du Seuil, collection « Poétique », 1982, 467 p.
- HALBERSTAM, Judith, *The Queer Art of Failure*, Durham, Duke University Press, 2011, 211 p.
- HIGGINS, Ross, *De la clandestinité à l'affirmation. Pour une histoire de la communauté gaie montréalaise*, Montréal, Comeau & Nadeau, 1999, 145 p.
- HOCQUENGHEM, Guy, *Le désir homosexuel*, Paris, Fayard, 2000, 189 p.
- HUTCHEON, Linda, *Narcissistic Narrative. The Metafictional Paradox*, Waterloo, Wilfrid Laurier University Press, 1980, 168 p.
- JAUSS, Hans Robert, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Éditions Gallimard, 1978, 312 p.
- KINLEY, Alfred C., Wardell R. POMEROY et Clyde E. MARTIN, *Sexual Behavior in the Human Male*, Philadelphia, W.B. Saunders, 1948, 804 p.
- KINLEY, Alfred C. et Paul GEBHARD, *Sexual Behavior in the Human Female*, Philadelphia, W.B. Saunders, 1953, 842 p.
- LAPOINTE, Mathieu, *Nettoyer Montréal : les campagnes de moralité publique, 1940-1954*, Québec, Éditions du Septentrion, 2014, 395 p.
- LARIVIÈRE, Michel, *Les Amours Masculines. Anthologie de l'homosexualité dans la littérature*, Paris, Lieu Commun / Centre National des Lettres, 1984, 542 p.
- LARRUE, Jean-Marc, et André-G. BOURASSA, *Les nuits de la « Main »*, Montréal, VLB Éditeur, 1993, 361 p.
- LÉVESQUE, Raymond, *D'ailleurs et d'ici*, Montréal, Leméac, 1986, 203 p.
- LHERMITTE, Jean *et al.* (Centre d'études Laënnec), *Le Psychiatre devant l'homosexuel*, Montréal, Éditions du Jour, 1965, 159 p.
- LINTEAU, Paul-André, René Durocher, Jean-Claude Robert et François Ricard, *Histoire du Québec contemporain, Tome II, Le Québec depuis 1930*, Québec, Éditions du Boréal, 1989.
- NAMASTE, Viviane, *Imprimées interdits. La censure des journaux jaunes au Québec, 1955-1975*, Sillery, Éditions du Septentrion, 2017, 238 p.

- NAMASTE, Viviane, *C'était du spectacle! L'histoire des artistes transsexuelles à Montréal, 1955-1985*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2005, 266 p.
- MARCOTTE, Gilles, *Présence de la critique*, Montréal, Éditions HMH, 1966, 254 p.
- MICHON, Jacques (dir.), *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XX<sup>e</sup> siècle, vol. 2 : Le temps des éditeurs, 1940-1959*, Montréal, Fides, 2004, 533 p. ; *Édition et pouvoirs*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1995, 329 p. ; *Éditeurs Transatlantiques*, Montréal, Éditions Ex Libris / Éditions Tryptiques, collection « Études sur l'édition », Groupe de recherche sur l'édition littéraire au Québec, 1991, 244 p. ; *Structure, idéologie et réception du roman québécois de 1940 à 1960*, Sherbrooke, Cahiers d'études littéraires et culturelles n° 3, 1979, 108 p.
- MINET, Pierre, *La Défaite. Confessions*, Paris, Éditions Jacques Antoine, 1973, 274 p.
- O'LEARY, Doštaler, *Le Roman canadien-français*, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1954, 195 p.
- PLANTE, Pacifique, *Montréal sous le règne de la pègre*, Montréal, Éditions de l'Action nationale, 1950, 96 p.
- PELLAND, Ginette, *Hosanna et les duchesses, étiologie de l'homosexualité masculine de Freud à Tremblay*, Lachine, Éditions de la Pleine Lune, 1994, 209 p.
- POLLARD, Patrick, *André Gide: The Homosexual Moralists*, London, Yales University Press, 1991, 497 p.
- RACINE, Claude, *L'Anticléricalisme dans le roman québécois (1940-1965)*, Montréal, Hurtubise HMH, 1972, 233 p.
- RANDOM, Michel, *Le Grand Jeu : les enfants de Rimbaud le voyant*, Paris, Le Grand Souffle, 2003, 340 p.
- ROBERT, Lucie, *L'Institution du littéraire au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1989, 272 p.
- SALAÜN, Élise, *Oser Éros. L'érotisme dans le roman québécois, des origines à nos jours*, Montréal, Éditions Nota bene, 2010, 398 p.
- SEDGWICK, Eve Kosofksy, *Between Men: English Literature and Male Homosocial Desire*, New York, Columbia University Press, 1985, 256 p.
- SEDGWICK, Eve Kosofksy, *Epistemology of the Closet*, University of California Press, Berkeley, 1990, 258 p.

STRYKER, Susan, *Queer Pulp: Perverted Passions from the Golden Age of Paperback*, San Francisco, Chronicle Press, 2001, 128 p.

SILVERMAN, Kenneth, *Edgar A. Poe: Mournful and Never-ending Remembrance*, New York, Harper Perennial, 1991, 592 p.

TOUPIN, Paul, *Les Paradoxes d'une vie et d'une œuvre*, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1965, 138 p.

TRANQUILLE, Henri, *Des lettres sur nos lettres*, Montréal, Éditions Bergeron, 1984, 147 p.

VIAATTE, Auguste, *Histoire littéraire de l'Amérique française des origines à 1950*, Paris / Québec, Presses Universitaires de France / Presses de l'Université Laval, 1954, 545 p.

## PRÉFACES À DES RÉÉDITIONS

DU TERTRE, Alexis, « Prolégomènes psychocritiques à une transsubversion culturelle », dans GOULET, Raymond, *L'âne de Carpizan ou l'Évêque volant (1957)*, Montréal, Moulé Éditions, collection « Inauditus », 2019, [1957], p. 211-230.

JASMIN, Bernard, « André Béland. L'homme, l'œuvre et son temps », dans BÉLAND, André, *Orage sur mon corps*, Montréal, Éditions Guérin, 1995, p. V-XX.

MIVILLE-ALLARD, Jasmin, « Postface de l'éditeur », dans GOULET, Raymond, *L'âne de Carpizan ou l'Évêque volant (1957)*, Montréal, Moulé Éditions, collection « Inauditus », 2019, [1957], p. 172-209.

SALDUCCI, Pierre, « Le roman d'un précurseur », dans PELCHAT, Robert, *Derrière le sang humain*, Montréal, Stanké, Collection « l'Heure de la sortie », 1999, p. 7-21.

## ÉMISSION DE RADIO

MINET, Pierre (présentateur) et Michel DUPLESSIS (réalisateur), « Hommage à Roger-Gilbert Lecomte pour le 20<sup>e</sup> anniversaire de sa mort », émission *Soirées de Paris* diffusée sur la Chaîne Parisienne, le 29 décembre 1963, 1h 14m.

## OUVRAGES DE RÉFÉRENCE

- BOUDREAU, Moïra / RENDACE, Mario, *Edgar Allan Poe au Canada, 1859-2008 : une bibliographie analytique*, Montréal, Éditions du Colporteur, 2013, 135 p.
- CHEMAMA, Roland et Bernard VANDERMERSCH, *Dictionnaire de la Psychanalyse*, Paris, Larousse, 2007, 462 p.
- DUPUIS, Gilles et André GERVAIS (dir.), *Catalogue des Éditions Parti pris (1964-1984)*, Montréal, Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises, collection « Nouveaux Cahiers de recherche », n° 8, 2018, 154 p.
- HAMEL, Réginald, John HARE et Paul WYCZYNSKI, *Dictionnaire pratique des auteurs québécois*, Montréal, Éditions Fides, 1976, 723 p. ; *Dictionnaire des auteurs de langue française d'Amérique du Nord*, Montréal, Éditions Fides, 1989, 1364 p.
- HÉBERT, Pierre, Yves LEVER et Kenneth LANDRY (dir.), *Dictionnaire de la censure au Québec*, Saint-Laurent, Éditions Fides, 2006, 715 p.
- HÉBERT, Pierre, Bernard ANDRÈS et Alex GAGNON, *Atlas littéraire du Québec*, Montréal, Éditions Fides, 2020, 496 p.
- LAPLANCHE, Jean et J.-B. PONTALIS, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, Quadrige / PUF, 2007, 523 p.
- LEMIRE, Maurice (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, tome II (1900-1939)*, Montréal, Éditions Fides, 1980, 1386 p. ; *tome III (1940-1959)*, Montréal, Éditions Fides, 1982, 1252 p. ; *tome IV (1960-1969)*, Montréal, Éditions Fides, 1984, 1123 p.

# ANNEXE

## RELEVÉ CHRONOLOGIQUE EXHAUSTIF DE LA RÉCEPTION DE L'ŒUVRE ET DE SON AUTEUR

### RÉCEPTION D'ÉPOQUE (1944-1959) : 58 recensions

Le CENSEUR, « Jeune poésie. Notes du censeur », *La Nouvelle Relève*, vol. II, n° 3, janvier 1943, p. 179.

Dollar MORIN, « Au Fil des Lettres. Les Éditions Serge. De l'inédit ! », *Le Petit Journal*,  
2 juillet 1944, p. 11.

Jean AUGÉ, « Propos d'éditeurs. Les Éditions Serge », *Le Devoir*, 15 juillet 1944, p. 8.

[ANONYME], « Encouragement aux jeunes », *Le Droit*, 15 juillet 1944, p. 2.

[ANONYME], « Un nouvel éditeur », *Le Droit*, 22 juillet 1944, p. 2.

[ANONYME], « Coup de maître d'un éditeur canadien », *Le Droit*, 12 août 1944, p. 2.

[ANONYME], « Les Éditions Serge », *Le Canada*, 17 octobre 1944, p. 18. [photo d'André Béland]

Dollard MORIN, « Au Fil des Lettres. Des écrivains de chez nous », *Le Petit Journal*,  
22 octobre 1944, p. 13.

[ANONYME], « NOUVEAUTÉ. Un livre révélateur qu'il faut lire ! *Orage sur mon corps* par André Béland », *Le Petit Journal*, 19 novembre 1944, p. 14. [photo d'André Béland]

Freidrich STEINER, (pseudonyme), « *Orage sur mon corps* », *Le Quartier Latin*, 24 novembre 1944, p. 4.

[RÉCLAME], « NOUVEAUTÉS ! Le livre le plus *révélateur* d'aujourd'hui ! ORAGE SUR MON CORPS », *La Presse*, 2 décembre 1944, p. 23.

[RÉCLAME], « NOUVEAUTÉS. Un livre *révélateur* qu'il faut lire ! ORAGE SUR MON CORPS », *Le Petit Journal*, 3 décembre 1944, p. 14.

[RÉCLAME], « NOUVEAUTÉS ! Le livre le plus *révélateur* d'aujourd'hui ! ORAGE SUR MON CORPS », *La Presse*, 8 décembre 1944, p. 40.

Henri GIRARD, « Un personnage immonde », *Le Canada*, 11 décembre 1944, p. 5.

Émile-Charles HAMEL, « Chronique des livres. *Orage sur mon corps* par André Béland », *Le Jour*, 16 décembre 1944, p. 5.

Dostal O'LEARY, « Deux jeunes littérateurs », *La Patrie* (édition nationale), 24 décembre 1944, p. 54.

Jean-Paul RÉGNIÈRE, « Tribune libre », *Le Nouvelliste*, 27 décembre 1944, p. 9.

Claude ROUSSEAU, « Notes après une lecture », *Le Jour*, 30 décembre 1944, p. 4.

Roger DUHAMEL, « Vie de l'esprit. Courrier des lettres. *Orage sur mon corps* », *L'Action nationale*, janvier 1945, p. 71-74.

Dollard MORIN, « Au Fil des Lettres. Deux œuvres recherchées. *Orage sur mon corps* », *Le Petit Journal*, 7 janvier 1945, p. 10.

Guy JASMIN, « *Orage sur mon corps* », *Le Canada*, 22 janvier 1945, p. 9.

Maurice TITUÉ, (pseudonyme), « *Orage sur mon derrière. Histoire pour tous* », *Le Quartier Latin*, 26 janvier 1945, p. 8.

L'ILLETTRÉ (pseudonyme d'Harry BERNARD), « Billet du jeudi. Un jeune et son orage »,

*L'Autorité*, 3 février 1945, p. 1 et 3.

Guy SYLVESTRE, « *Orage sur mon corps* », *Le Droit*, 10 février 1945, p. 2.

J.C.D., « Perversité ? ... », *Le Jour*, 10 février 1945, p. 5.

[ANONYME], « Nouveautés », *Le Canada*, 12 février 1945, p. 5.

Romain LÉGARÉ, « Le roman canadien-français d'aujourd'hui », *Culture*, tome VI, mars 1945, p. 72-73.

Théophile BERTRAND, « Littérature canadienne-française. Béland (André) *Orage sur mon corps* »,

*Mes Fiches*, 5 mars 1945, p. 22-23.

Clément BROWN, « *Orage sur mon corps*. Un œuvre manquée », *Le Temps*, 30 mars 1945, p. 2.

Guy JASMIN, « Le mois littéraire. *Orage sur mon corps* par André Béland », *La Revue populaire*,

avril 1945, p. 10.

Eugène LEFEBVRE, « Directives au sujet des lectures. M'est-il permis de tout lire ? »,

*L'Action Catholique*, 19 avril 1945, p. 4.

ROB, « Le baluchon aux nouvelles. Petites notes », *RadioMonde*, 26 mai 1945, p. 11.

[ANONYME], « Grandes activités aux Éditions Serge Brousseau » et « Encore André Béland ! »,

*Le Canada*, (Littérature), 22 octobre 1945, p. VIII.

E. TESTE, « Lisières de lectures », *Le Jour*, 1<sup>er</sup> septembre 1945, p. 4.

Henri DUFRESNE, « Miettes du temps. L'essor des lettres au Canada français », *La Patrie*, (édition

finale), 14 octobre 1945, p. 49 et 85.

Berthelot BRUNET, *Histoire de la littérature canadienne-française*, Montréal, Éditions de L'Arbre,

1946, p. 178.

- Robert LAPALME, *Le Canada*, 8 février 1946, p. 4. [caricature]
- Henri DUFRESNE, « Miettes du temps. Sciences et aventures : deux mots magiques », *La Patrie*, (édition nationale), 16 juin 1946, p. 56 et 74.
- Boyd G. CARTER, « André Béland. *Orage sur mon corps* », *Books Abroad*, vol. 20, n° 1, hiver 1946, p. 68.
- Raymond GRENIER, « Une manifestation en l'honneur de notre littérature à Paris », *La Presse*, 30 janvier 1947, p. 15.
- Marcel VLAMINCK et André ROBERT, « La Chasse-Galerie », *La Patrie*, 7 septembre 1947 p. 61.
- Jean LUCE, « Littérature canadienne 1947. André Béland publie à Paris un roman et un recueil de poème », *La Presse*, 13 septembre 1947, p. 61 et 66.
- P. B., « Gens et mots », *La Patrie*, 5 octobre 1947, p. 90.
- Jean LUCE, « Littérature canadienne 1948. Quelques titres de livres annoncés par nos écrivains et nos éditeurs pour 1948 », *La Presse*, 27 décembre 1947, p. 34.
- Mario DU MESNIL, « Réunions fantastique de l'AGEUM », *Le Quartier Latin*, 2 novembre 1948, p. 4.
- Clément FLUET, « *Escales de la soif* », *Le Droit*, 15 octobre 1949, p. 2.
- [ANONYME], « André Béland a des projets », *Le Petit Journal*, 16 octobre 1949, p. 50.
- Roger DUHAMEL, « Courrier des lettres. *Escales de la soif* », *L'Action universitaire*, vol. XVI, n° 2, janvier 1950, p. 83.
- Gilbert TOURANGEAU, « Sous le signe du pittoresque et du roman de mœurs, André Béland prépare sa rentrée littéraire à Montréal », *Photo-Journal*, 18 mai 1950, p. 38.
- Maurice BEAULIEU, « Petite introduction à la jeune poésie », *Le Droit*, 16 septembre 1950, p. 2.
- André LECOMPTE, « L'œil en coulisse », *Le Petit Journal*, 4 mars 1951, p. 39.

Charles DOYON, « Les lettres. *Escales de la soif* », *Le Haut-Parleur*, 31 mars 1951, p. 4.

Dostaler O'LEARY, « Le roman de l'homme », *Le Roman canadien-français*, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1954, p. 147.

Auguste VIATTE, *Histoire littéraire de l'Amérique française des origines à 1950*, Paris / Québec, Presses Universitaires de France / Presses de l'Université Laval, 1954, p. 198.

Robert DE VALLIÈRES, (pseudonyme de Robert Pelchat), *Derrière le sang humain*, Montréal, Éditions Serge Brousseau, 1956, p. 93 ; 96 ; et chapitre V nommé « L'orage », p. 117-187.

Marcel VALOIS, « Au commencement était le livre », *La Presse*, 17 novembre 1956, p. 78.

Gilles MARCOTTE, « Le Roman », *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, n° 3, 1958, p. 73.

Pierre DE GRANDPRÉ, « La Vie des Lettres. "Une curieuse solitude" de Philippe Sollers », *Le Devoir*, 3 janvier 1959, p. 11.

## **RÉCEPTION CONTEMPORAINE (1960-2024) : 49 recensions**

André BROCHU, « Chronique du livre. Amadou - ou : les cercles du mal », *Parti Pris*, n° 1, janvier 1964, p. 58-60.

Gilles MARCOTTE, « Qu'est-ce que la ville inhumaine ? », *La Presse* (supplément), 21 mars 1964, p. 6.

Pierre DE GRANDPRÉ, *Dix ans de vie littéraire au Canada français*, Montréal, Beauchemin, 1966, p. 186.

Pierre DE GRANDPRÉ, « Notre génération "Beat" », dans Gilles MARCOTTE, *Présence de la critique*, Montréal, Éditions HMH, 1966, p. 144.

Pierre DE GRANDPRÉ, *Histoire de la littérature française du Québec, tome II (1900-1945)*, Montréal, Beauchemin, 1968, p. 253, note 2.

- Pierre DE GRANDPRÉ, *Histoire de la littérature française du Québec, tome III (1945 à nos jours)*, Montréal, Beauchemin, 1969, p. 210, note 5.
- Claude RACINE, *L'Anticléricalisme dans le roman québécois (1940-1965)*, Montréal, Hurtubise HMH, 1972, p. 162-164.
- Jacques BLAIS, *De l'Ordre et de l'Aventure*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1975, p. 315 ; 319-321.
- Jacques MICHON, *Structure, idéologie et réception du roman québécois de 1940 à 1960*, Sherbrooke, Cahiers d'études littéraires et culturelles n° 3, Département d'études française, Université de Sherbrooke, 1979, p. 14-16 ; 39-40.
- [AVIS DE DÉCÈS], « Nécrologie. Béland, M. André », *Le Nouvelliste*, 16 juin 1980, p. 27.
- Jean ÉTHIER-BLAIS, « les carnets », *Le Devoir*, 1<sup>er</sup> novembre 1980, p. 20.
- André-G. BOURASSA et Roger CHAMBERLAND, « *Escales de la soif*, recueil de poésie d'André Béland », dans Michel LEMIRE (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, tome III : 1940-1959*, Montréal, Fides, 1982, p. 334-336
- André-G. BOURASSA, « *Orage sur mon corps*, roman d'André Béland », dans Michel LEMIRE (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, tome III : 1940-1959*, Montréal, Fides, 1982, p. 717-719.
- Pierrette FALARDEAU, « Écrivains de la Mauricie. Écrivains de valeur aujourd'hui dans l'oubli. André Béland écrivain maudit ! », *Image de la Mauricie*, vol. 7, n° 2, octobre 1982, p. 15-16.
- André BROCHU, « Romanciers et penseurs des années cinquante », *Écrits du Canada français*, vol. 52, 1984, p. 80.

- André-G. BOURASSA, « André Béland », *Surréalisme et littérature québécoise. Histoire d'une révolution culturelle*, Montréal, Les Herbes rouges, collection « TYPO », 1986, p. 112-113 ; 138-139 ; 157-164 ; 170.
- Michel DENANCE, « André Béland : *Orage sur mon corps* (1944) », *La Dimension homosexuelle dans la fiction dramatique et romanesque au Québec, de 1944 à 1986 : autour de l'œuvre de Michel Tremblay*, thèse de doctorat, Paris, Université de Paris VIII, 1987, p. 85-94 ; 192 ; 200-203.
- Jean ÉTHIER-BLAIS, « À Saint-Tite, la saga d'un patrimoine secret et sacré », *Le Devoir*, 2 mai 1987, p. D8.
- Jacques BEAUDRY, « BÉLAND, André (1926-1980) », *La philosophie & le Québec. Des noms et des notes*, tome 1, Sherbrooke, Ex Libris, 1989, p. 18-19.
- Carole-Andrée LANIEL, « André Béland : Premier poète de l'érotisme au Québec », mémoire de maîtrise, Montréal, Université du Québec à Montréal, 1991, 85 p.
- Jacques MICHON (dir.), *Éditeurs Transatlantiques*, Montréal, Éditions Ex Libris / Éditions Tryptiques, collection « Études sur l'édition », Groupe de recherche sur l'édition littéraire au Québec, 1991, p. 138-140 ; 158.
- Pierre SALDUCCI, « Grandeur et décadence de l'édition québécoise des années 1940 », *Écrits du Canada français*, vol. 75, 1992, p. 156.
- Jean ÉTHIER-BLAIS, *Le Seuil des vingt ans*, Montréal, Leméac Éditeur, 1992, p. 127-129.
- Robert SCHWARTZWALD, « Of Bohemians, Inverts, and Hypocrites: Berthelot Brunet's Montréal », *Québec Studies*, vol. 15, octobre 1992, p. 97, note 14.
- Sonia SARFATI, « Littérature érotique. Nos auteurs ont-ils assez péchés ? », *La Presse*, 26 septembre 1993, p. B1 et B4.
- Michel TREMBLAY, *Un ange cornu avec des ailes de tôle*, Montréal, Leméac Éditeur, 1994, p. 198-203.

- Bernard JASMIN, « André Béland. L'homme, l'œuvre et son temps », Montréal, Éditions Guérin, 1995, p. V-XX. [préface à la réédition d'*Orage sur mon corps*]
- Lise BISSONNETTE, « Orage », *Le Devoir*, 15 mai 1995, p. A6.
- Réginald MARTEL, « Chronique des temps de honte », *La Presse*, 28 mai 1995, p. B5.
- Victor-Laurent TREMBLAY, « La réception critique d'un "mauvais livre" : *Orage sur mon corps* d'André Béland », *Québec Studies*, vol. 22, n° 1, 1996, p. 177-188.
- Aurélien BOIVIN, « Audaces littéraires et censure », *Cap-aux-Diamants*, n° 49, 1997, p. 26-30.
- Jean-Marc GAGNON, *Chronique du mouvement automatiste québécois 1941-1954*, Outremont, Lanctôt Éditeur, 1998, p. 228.
- Victor-Laurent TREMBLAY, « L'Intertexte de l'homosexualité dans *Orage sur mon corps* d'André Béland », *Canadian Literature*, n° 159, hiver 1998, p. 141-160.
- Ross HIGGINS, *De la clandestinité à l'affirmation. Pour une histoire de la communauté gaie montréalaise*, Montréal, Comeau & Nadeau, 1999, p. 68 et 80, note 32.
- Victor-Laurent TREMBLAY, « Le "mauvais" livre d'André Béland », *Dalhousie French Studies*, vol. 57, hiver 2001, p. 99-115.
- Jean-François QUIRION, « Représentations de l'identité gaie dans les romans québécois », mémoire de maîtrise, Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 2002, p. 43-80.
- Éric GAUTHIER, « Problématique de l'homosexualité dans *Orage sur mon corps* d'André Béland. Texte, intertextes et réception critique », mémoire de maîtrise, Saguenay, Université du Québec à Chicoutimi, 2004, 134 p.
- Jacques MICHON (dir.), *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XX<sup>e</sup> siècle, vol. 2 : Le temps des éditeurs (1940-1959)*, Montréal, Fides, 2004, p. 71 ; 85 ; 325, note 5, et 404, note 54.

Pierre HÉBERT, Kenneth LANDRY et Yves LEVER, *Dictionnaire de la censure au Québec*, Saint-Laurent, Fides, 2006, p. 184-185 ; 228 ; 380-381 ; 448 ; 503-505 ; 687.

Véronique OSTIGUY, « Dire sans dire : censure et affirmation du désir dans *Désespoir de vieille fille* de Thérèse Tardif (1943) et *Orage sur mon corps* d'André Béland (1944) », mémoire de maîtrise, Montréal Université du Québec à Montréal, 2010, 107 p.

Élise SALAÜN, *Oser Éros. L'érotisme dans le roman québécois, des origines à nos jours*, Montréal, Éditions Nota bene, 2010, p. 154-156 ; 165 ; 172 ; 180-182 ; 186-194.

Renaud LAMY-BEAUPRÉ, « À la mémoire d'Émile... suivi de *Entre silence et décadence. L'œuvre d'André Béland* », (et Chronologie), mémoire de maîtrise, Montréal, Université de Montréal 2013, p. 75-109.

Nicholas GIGUÈRE, *Les périodiques gais au Québec (1971-2009) : vecteurs de reconnaissance et de légitimation d'une communauté*, thèse de doctorat, Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 2018, p. 145-149 ; 167-169 ; 373 ; 472 ; 475-476.

Jasmin MIVILLE-ALLARD, « Postface de l'éditeur », dans GOULET, Raymond, *L'âne de Carpizan ou l'Évêque volant (1957)*, Montréal, Moul't Éditions, collection « Inauditus », 2019, [1957], p. 196.

Alexis DU TERTRE, « Prolégomènes psychocritiques à une transsubversion culturelle », dans GOULET, Raymond, *L'âne de Carpizan ou l'Évêque volant (1957)*, Montréal, Moul't Éditions, collection « Inauditus », 2019, [1957], p. 217.

Alexis LACASSE, Julien VALLIÈRES et Jasmin MIVILLE-ALLARD, « *L'âne de Carpizan ou l'évêque volant* de Raymond Goulet : Premier récit satirique transgenre québécois (1957) », *Cahiers de la Société bibliographique du Canada*, vol. 57, 2019, p. 65.

Nicholas GIGUÈRE, « La littérature gaie : l'histoire littéraire québécoise (re)vue sous l'angle de l'homosexualité masculine », dans Pierre HÉBERT, Bernard ANDRÈS et Alex GAGNON, *Atlas littéraire du Québec*, Montréal, Fides, 2020, p. 316-318.

Alex NOËL, *Les dépossessions romanesques : Lecture de la négativité dans le roman moderne québécois (Anne Hébert, Gabrielle Roy, Réjean Ducharme)*, thèse de doctorat, Québec, Université Laval, 2020, p. 395, note 859, et 408.

Serge FISETTE, *L'Homosexualité masculine au Québec. De la Nouvelle-France à nos jours*, Montréal, Éditions Québec Amérique, collection « Dossiers et documents », 2021, p. 80-83.